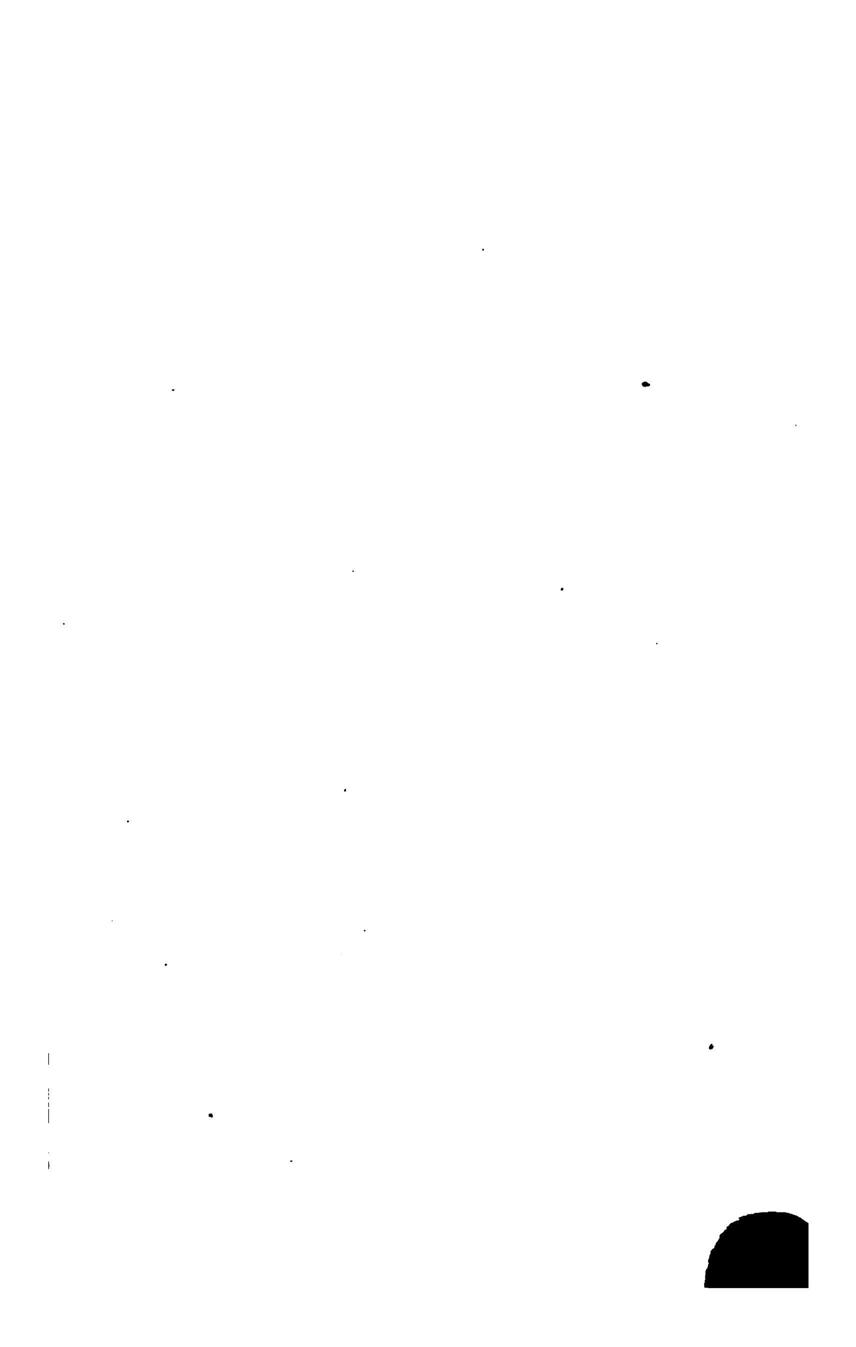




[partially visible]OX LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT
Astoin Collection.
Presented in 1884.

NKV

A. Arnauld



LES

TROIS POËTES

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C[ie]
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

LES TROIS POËTES

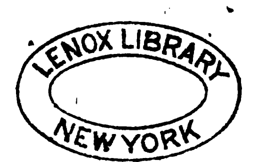
NOUVELLES

PAR ARTHUR ARNOULD

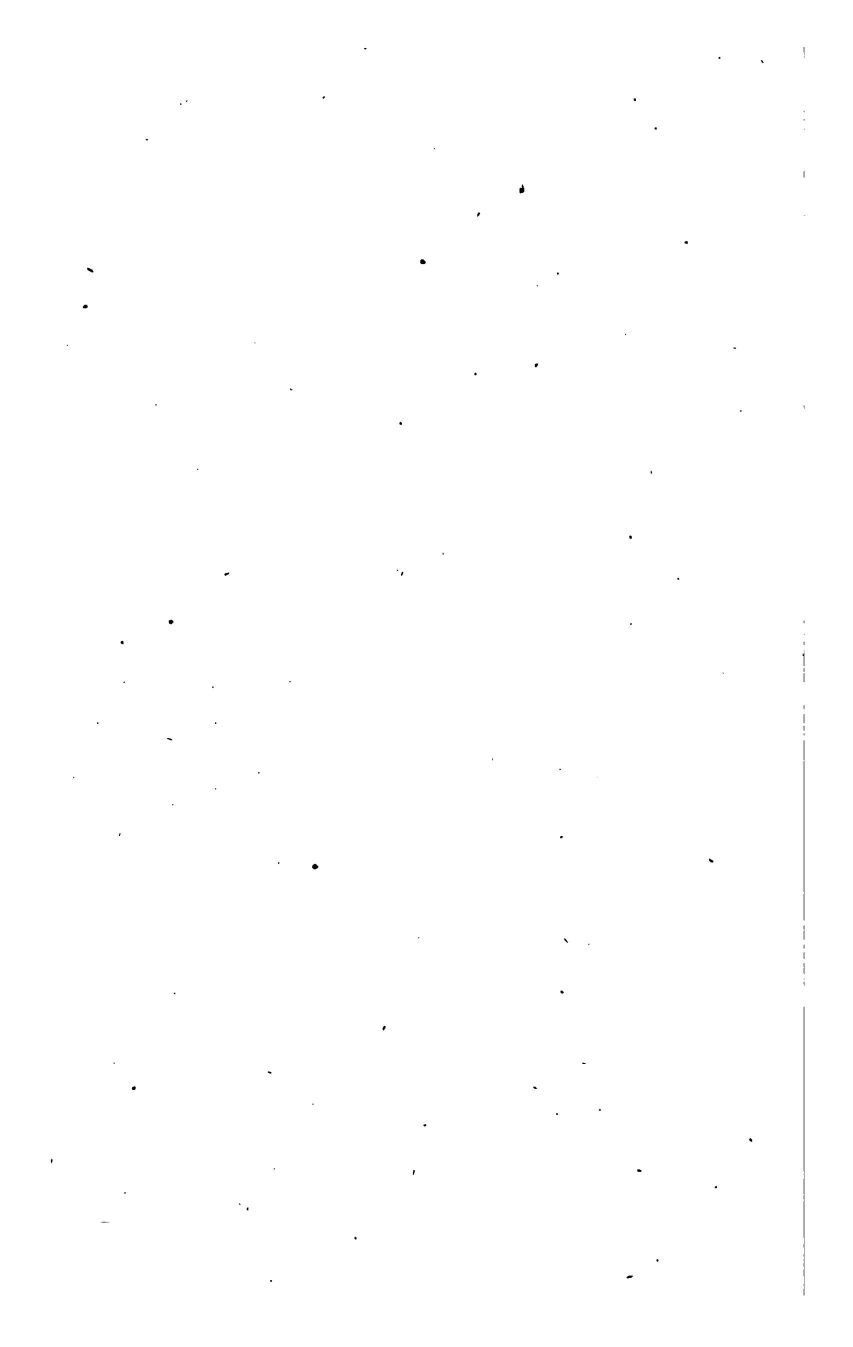
Madeleine Lambert
Le poëte Saturnin
Karl Hermann

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1860


LENOX LIBRARY
NEW YORK

MADELEINE LAMBERT



MADELEINE LAMBERT.

I

Il y a quelques années, j'habitais une maison de la rue de Vaugirard, ayant vue sur le jardin du Luxembourg. Son heureuse exposition au midi, et son horizon, immense pour Paris, me l'avaient fait choisir malgré son aspect triste et peu confortable. C'était en effet une assez vieille maison, incommode et maussade. Ajoutez à cela que je logeais au quatrième étage au-dessus de l'entre-sol. Mais je suis de ceux qu'un haillon au soleil réjouit plus que le velours et les diamants dans l'ombre. Or donc, lorsque le soleil pénétrait dans ma mansarde par la fenêtre entr'ouverte, je me croyais dans un palais.

Certaines idées misanthropiques avaient aussi présidé au choix de mon logement. Dégoûté de prétendus amis, las de ce mouvement sans fin du Paris

vivant, las de moi-même surtout, j'étais venu dans ce quartier retiré afin d'y trouver le calme et la solitude. J'avais compté sur la verdure des arbres, sur la beauté du ciel étoilé, sur le babillement des oiseaux, sur le parfum des fleurs pour guérir ma crise morale. Il me semblait que les choses me réconcilieraient peut-être avec les hommes.

Qu'il est difficile de fuir les passions humaines, de détourner les yeux du drame éternel et monotone qui se joue autour de nous! Pour s'isoler complétement, je doute que les déserts de la Libye soient assez déserts; à coup sûr, ma nouvelle maison de la rue de Vaugirard était infiniment trop peuplée.

J'étais installé depuis trois jours à peine, je n'avais point encore étudié la physionomie de mon entourage, lorsque je rencontrai dans l'escalier une femme grande et mince, tout habillée de noir. Je descendais, elle montait. Son visage et sa tournure me frappèrent vivement. Ne croyez pas qu'elle fût jolie. C'était au contraire une femme singulièrement flétrie et qui, au premier abord, paraissait avoir au moins quarante ans.

Elle montait, ai-je dit, mais d'une façon lente, et avec effort. Son haleine sifflait au sortir de ses poumons. Je ne m'arrêtai point pour la contempler; d'un seul regard, j'avais constaté sa pâleur étrange, le feu de ses grands yeux noirs, et l'élévation remarquable de son front. J'avais reçu une impression

dont je ne me rendais pas un compte exact, et fort passagère du reste. A peine eus-je fait quelques pas dans la rue, que je n'y pensai même plus. Quelques jours après, je rencontrai de nouveau ma voisine. Je la regardai avec plus d'attention, et cette fois son costume me frappa. Elle portait une robe de laine noire, un châle de laine noire, et un chapeau déformé de soie noire légèrement rougie. Elle avait de grandes mains maigres, qui n'annonçaient rien d'aristocratique, mais qui me parurent pleines d'éloquence. Ces mains-là, c'était tout un drame muet. Je remarquai pour la seconde fois sa pâleur, sa respiration courte et saccadée, la grandeur de ses yeux, la singularité de son regard, le développement excessif de son front. Je remarquai aussi que ce front si élevé manquait de largeur. Tout en cette étrange et mystérieuse personne semblait avoir poussé en hauteur.

Elle portait à la main un rouleau de papier. Aux yeux d'un homme qui a commis quelques tentatives littéraires, ce rouleau ne pouvait être qu'un manuscrit. « Serait-ce une femme auteur? pensai-je immédiatement. » Malgré moi, je me sentais une violente curiosité au sujet de cette femme noire. J'étais intrigué; j'avais comme une sorte de pressentiment dont je m'efforçais de rire, et qui me revenait sans cesse et me sollicitait à pénétrer un mystère.

Je la rencontrai plusieurs fois encore, et l'impres-

sion produite sur moi augmenta à chaque rencontre. Un jour entre autres, je la trouvai appuyée sur la rampe de l'escalier, le front dans sa main gauche. Je m'arrêtai et la considérai avec intérêt. Je vis alors sa poitrine se contracter en proie à des mouvements spasmodiques.

« Vous souffrez, madame? » lui dis-je avec empressement.

Elle releva brusquement la tête; des larmes brillaient dans ses yeux. Elle me regarda d'un air surpris; jamais je n'oublierai son regard! Elle essaya de sourire, et me répondit d'une voix douce:

« Non, monsieur, je vous remercie. »

Elle fit un effort et voulut monter quelques marches; elle chancela. Je m'élançai vers elle, la soutins et lui offris mon bras. Elle hésita, me regarda, puis accepta. Avec elle, je montai jusqu'au cinquième étage, toujours au-dessus de l'entre-sol. Plusieurs portes donnaient accès sur le palier. Elle ouvrit l'une d'elles, et j'entrevis à la dérobée un taudis plein de misère. Elle me regarda encore, hésita plus longtemps, me salua et ferma brusquement sa porte.

Pendant plusieurs secondes, je restai immobile à ma place, sans savoir ce que je faisais. Si cette femme avait été jeune et jolie, et que j'eusse été en disposition de courir les aventures, j'aurais parfaitement compris ce que j'éprouvais. Mais cette grande femme maigre, au costume délabré, aux joues creu-

ses, au regard brûlant, aux mains douloureuses, au front extraordinaire ; mais cette femme vieillie avant l'âge, sévère et froide comme une statue, frêle et desséchée comme un phthisique au dernier période, que pouvait-elle m'inspirer, sinon cet intérêt vulgaire qu'excite toujours en nous le spectacle de la douleur ? Et pourtant ce n'était pas cet intérêt seulement qui me subjuguait. Je me trouvais violemment jeté dans un monde nouveau : mes sensations présentes n'avaient point leur équivalent dans le passé ; jamais je n'avais vu ni rêvé femme pareille à celle qui venait d'appuyer son bras sur le mien.

Je rentrai chez moi tout pensif. J'essayai d'analyser l'état de mon âme et de résumer mes impressions.

« Cette femme, me dis-je, n'est pas âgée, et semble mourante. Ce n'est pas une femme partie d'en haut ; elle a les mains d'une ouvrière. Son regard est profond, sa personne n'est pas dépourvue de distinction. Distinction? répétai-je en moi-même. Non, distinction n'est pas le mot juste : elle est plutôt extraordinaire que distinguée. Il y a certainement une triste histoire dans la vie de cette femme. Elle a souffert, elle souffre ; mais sa souffrance, avant d'attaquer le corps, a dû attaquer l'âme. »

Je continuai sur ce ton fort longtemps, et je me convainquis de la façon la plus décidée qu'il y avait du mystère dans l'existence de l'inconnue.

En ce moment ma concierge entra. Je lui dis:

« Quelle est donc cette grande femme noire qui demeure au-dessus de ma chambre?

— C'est une pauvre créature! répondit-elle. C'est *la femme en deuil.*

— Comment! la femme en deuil?

— C'est le nom que nous lui donnons tous dans le quartier.

— Il y a longtemps qu'elle y demeure?

— Un an à peu près.

— Que fait-elle?

— Je n'en sais rien. Elle sort toute la journée avec son rouleau de papier.

— Elle a un autre nom que celui de la femme en deuil?

— Oh! oui; elle s'appelle Madeleine Lambert.

— Elle est veuve?

— Je le suppose; elle ne cause jamais.

— Pourquoi, tout à l'heure, avez-vous dit: Pauvre créature?

— C'est que la misère est bien grande chez elle!

— La femme en deuil, murmurai-je, lorsque je fus seul; la femme en deuil! C'est singulier, je lui aurais aussi donné ce surnom, et pourtant rien ne prouve qu'elle porte le deuil. »

II

Ma curiosité n'avait plus de bornes! Je me mis à guetter Madeleine Lambert, puisque tel était son nom. Le lendemain matin, elle sortit selon son habitude. Aussitôt je descendis, et je marchai derrière elle, à une assez grande distance toutefois, pour qu'elle ne me vît pas. Elle suivit la rue de Vaugirard jusqu'à l'Odéon, passa sous les arcades, gagna le carrefour de Buci, la rue Dauphine, traversa le Pont-Neuf, puis, obliquant à gauche, s'engagea dans la cour du Louvre. Enfin elle arriva au Palais-Royal. Alors elle ralentit son pas et parut éprouver quelque hésitation : tantôt elle s'avançait rapidement et comme en proie à une surexcitation nerveuse, tantôt elle s'arrêtait brusquement, ou semblait ne se traîner qu'avec peine. J'étais entré à sa suite dans la galerie d'Orléans. Là, cette lutte intérieure à laquelle j'assistais, invisible et passionné, prit des proportions encore plus marquées. Plusieurs fois elle parcourut la galerie d'un bout à l'autre, et chaque fois, je la vis s'arrêter devant la boutique d'un libraire. Elle avait toujours son fameux rouleau de papier à la main.

« Décidément, pensai-je, c'est une femme de lettres. »



Pendant que je faisais cette réflexion, elle entra, non, elle se précipita dans la boutique du libraire. Je n'oublierai jamais l'air de sombre résolution qu'elle portait sur son visage en accomplissant cet acte si simple, de pénétrer dans une boutique ouverte à tout chaland. Je n'ai vu personne se jeter à la Seine, mais ceux qui s'y jettent doivent avoir, au dernier moment, le geste que je venais de surprendre chez cette femme.

Je me rapprochai de l'étalage de livres, et je plongeai mon regard à travers les vitrines. Un commis lui parlait en haussant les épaules, avec une mine rogue et brutale. Elle l'écoutait presque sans répondre. La fixité de son regard m'effraya. Tout en parlant, le commis la poussait assez visiblement vers la porte. Elle le laissait faire machinalement; j'aurais juré qu'elle ne comprenait ni ses paroles, ni son action. Il lui ouvrit la porte, et j'entendis la fin de cette phrase :

« Voici la troisième fois, madame ; on vous a déjà dit non. »

Là-dessus il lui tourna le dos, en oubliant de la saluer.

Je n'avais plus songé à me retirer ; elle m'aperçut : je rougis ; ses grands yeux noirs me lancèrent un regard haineux, et elle s'éloigna. En ce moment, j'aurais donné bien des choses pour posséder le mot de cette énigme ; car cette femme était une énigme

vivante. J'eus d'abord l'envie d'entrer chez le libraire et de l'interroger; puis l'idée de cet espionnage me répugna. D'ailleurs, la figure du commis m'inspirait de l'antipathie, et je ne voulus pas m'abaisser jusqu'à lui par curiosité. Quelle que fût Madeleine Lambert, la brutalité du boutiquier m'avait révolté. Pendant la journée, j'errai comme une âme en peine; j'avais un poids sur le cœur. Le soir venu, j'allai au bal, chez des amis, espérant que la musique et la danse effaceraient une préoccupation que je n'aurais osé avouer à personne, et qui me semblait à moi-même parfaitement ridicule. Lorsque je rentrai chez moi, il était deux heures du matin. Au moment de frapper à la porte de la rue, je levai machinalement les yeux. Une lumière vacillante brillait à la fenêtre, ou plutôt à la lucarne de la chambre habitée par mon inconnue.

Chacun a, je pense, le droit de conserver chez soi de la lumière toute la nuit. Pour moi, Madeleine n'avait plus de droits. Les événements les plus simples, les plus naturels, venant d'elle, me paraissaient singuliers, étranges, extraordinaires. Je ne sais comment cela se fit, mais je m'aperçus tout à coup, qu'au lieu d'être sur mon palier, je me trouvais l'avoir dépassé d'un étage. Mon erreur n'était point préméditée; elle existait, j'en profitai. Je m'avançai doucement vers la porte de la mansarde et j'écoutai.

Il me sembla entendre le bruit d'un sanglot étouffé, puis des paroles entrecoupées. Un léger rayon de lumière glissant jusqu'à moi, à travers les planches disjointes du sapin, trahissait une ouverture par laquelle je pouvais faire mes observations. Je me penchai, et je vis la pauvre femme assise sur le bord d'un grabat, les yeux pleins de larmes, fixés sur un manuscrit. De la main gauche, elle tenait une mèche de cheveux, et la pressait par moments sur ses lèvres avec une sorte de frénésie.

Il est peu délicat, à deux heures du matin, de tendre l'oreille à une porte close et de plonger le regard dans la demeure d'une femme, même lorsque l'on n'est sollicité que par de bonnes intentions. C'était du moins ma pensée, et je crois que tout lecteur bien né la partagera. Tout le temps que dura ma vilaine action, je ne cessai de me répéter à moi-même que j'avais tort, et que je ne me conduisais pas en honnête homme. Cependant, un intérêt plus puissant que ma volonté m'attachait à mon poste d'observation. Je ne sais quelle détermination je pris tout à coup; je frappai à la porte, on ne me répondit pas; je frappai une seconde fois, on m'ouvrit.

« Vous, monsieur! » s'écria Madeleine.

Son accent et son air marquaient moins d'étonnement que je ne m'y attendais. Cette femme avait dû éprouver de trop cruelles douleurs, pour que les

événements de la vie extérieure pussent la toucher vivement.

« Mon Dieu, madame, lui dis-je en entrant, je suis un indiscret, peut-être. »

Je ne savais plus que dire. Je repoussai la porte derrière moi, et je restai debout devant Madeleine qui me regardait d'un œil fiévreux. Il y eut un silence long et embarrassant. Enfin, je vis ses lèvres se desserrer, et son regard cessa de se fixer sur le mien.

« Pourquoi pas? » murmura-t-elle à voix basse.

Et elle ajouta haut, d'un ton saccadé et presque farouche :

« C'est peut-être Dieu qui vous envoie. Asseyez-vous ! »

Il y avait une chaise ; je la pris et je m'assis. La femme noire alla se rasseoir elle-même sur le bord du lit. Un pénible silence régna de nouveau. Madeleine ne me regardait plus ; j'en profitai pour examiner tout ce qui m'environnait. La chambre était petite, plus longue que large ; l'une des parois s'inclinait en mansarde. Les murs étaient revêtus d'un papier taché de moisissures, déchiré et de couleur passée. Point de cheminée ; la fenêtre était sans rideaux. Le lit se composait d'une sangle, d'un mince matelas et d'une couverture en laine verte, diaprée de taches jaunâtres. Il y avait aussi dans cette chambre une chaise, elle me servait de siége, et une ta-

ble en bois blanc, où reposaient une assiette et un poêlon en faïence brune, privé de son anse. Non loin de l'assiette gisaient un couteau de fer rouillé, une cuillère d'étain bosselée. Auprès de la fenêtre, je distinguai un fourneau de terre crue, fendu et entouré d'un fil de laiton. Triste intérieur! Je reportai mes yeux sur la femme, ruine elle-même parmi toutes ces ruines. Son front penché se redressa brusquement; elle plongea sur moi un regard étrange, presque insensé. Elle se leva, me tendit son éternel manuscrit et me dit:

« Lisez! »

Je pris le manuscrit; il était écrit d'une écriture ferme et grosse. C'était des vers.

« Ces vers sont de vous? » demandai-je à Madeleine.

« De moi! » Et elle se mit à rire. J'aimais mieux la voir pleurer. « Non, non, reprit-elle, « ils sont de *lui*; lisez, lisez! »

Le problème se compliquait. Je lus deux pièces. Les vers n'étaient ni bons, ni mauvais. C'était de ces vers comme tant de gens en font, d'une coupe molle, d'un rhythme vague, roulant sur les lieux communs les plus rebattus des sentiments de convention. Au premier abord, j'y reconnus l'influence directe d'Alfred de Musset. Je hais le pastiche. Quiconque se mêle de chanter doit être autre chose qu'un écho; sinon, à quoi bon? Les vers que je lisais annon-

çaient un homme intelligent, des aspirations, et rien de plus. Je les lisais cependant avec une scrupuleuse attention, et ne demandais pas mieux que de les trouver admirables : mon amour-propre y tenait. Je sentais le regard de Madeleine qui me brûlait; je sentais son agitation, quoiqu'elle la contînt.

« Eh bien? me dit-elle.

— Ce sont de beaux vers.

— Oh! n'est-ce pas qu'ils sont sublimes?

— Sublimes!... certainement.

— Merci, merci! » s'écria-t-elle en me serrant les mains; vous êtes un homme de cœur! vous *le* comprenez. Lisez-m'en tout haut une pièce, celle que vous voudrez.

Je lus la plus courte. Pendant ma lecture, ses yeux restèrent secs. Elle s'efforçait de retenir son haleine pour mieux entendre. Lorsque j'eus fini, elle pressa la mèche de cheveux contre ses lèvres et sanglota. Je ne manque pas de sensibilité, mais je me défie des larmes trop bruyantes et des exagérations passionnées. Sans vouloir suspecter la sincérité de Madeleine, je me trouvais mal à mon aise devant les éclats de sa douleur et de son enthousiasme; je crus un moment avoir affaire à une folle : je regrettais même ma démarche inconsidérée. Je n'osais ni rester, ni m'en aller.

En feuilletant, par contenance, le terrible manus-

crit, j'aperçus une signature, et je lus le nom de Jacques Lambert.

« Jacques Lambert, répétai-je tout haut, mais c'est votre nom? »

Elle cessa de pleurer.

« Je n'ai pas de nom ! c'est le sien, à *lui !* »

Je m'y perdais complétement.

« Vous êtes riche? » me dit-elle brusquement.

La question m'épouvanta. Je ne suis pas avare; mais je craignais de voir s'évanouir les illusions que je m'étais faites. Quelle fin ridicule de l'aventure, si Madeleine m'avait tout à coup demandé l'aumône! Cette inquiétude me traversa l'esprit.

« Mais, lui dis-je, riche, non ; cela dépend de ce qu'on entend par richesse. » Mon ton était devenu un peu dédaigneux, et ma figure sans doute avait parlé, car elle m'interrompit.

« Vous croyez que je veux vous demander la charité. »

Je rougis de me voir deviné.

« Vous vous trompez, continua-t-elle. Je ne veux rien pour moi. Je n'ai pas besoin d'argent. Bientôt, je serai morte. Morte, et sans avoir rempli *ses* dernières volontés! Là-haut, il me maudit, j'en suis sûre! Il me méprise : je suis lâche et maladroite. Je suis une pauvre créature indigne de lui après sa mort, comme de son vivant. Mais demain, je recommencerai. Il faudra bien qu'on m'écoute. Je

me jetterai à leurs pieds, si cela est nécessaire. Oh! pour lui! pour lui! tout pour lui! »

J'étais stupéfait.

« Vous ne comprenez pas? reprit-elle. En effet, vous ne pouvez pas comprendre. C'est qu'en mourant, il m'a dit : « Madeleine, voilà ce que je « laisse : mes vers. C'est toute ma fortune; c'est ma « gloire. Puisque tu me survis, fais l'impossible, « mais qu'ils soient publiés, mais que je ne meure « pas tout entier : Madeleine, je compte sur toi. » Il compte sur moi, entendez-vous. Sa gloire est là, là, et je ne puis pas la faire briller aux yeux de l'univers. Quand je présente ses œuvres, on me chasse, on me rudoie; on m'appelle vieille folle. Folle, je le deviendrai, ou plutôt je mourrai auparavant. Jacques! Jacques, tu m'entends, tu me vois, je ne puis rien, rien! »

Elle était tombée à genoux, et semblait parler à un spectre invisible pour moi. Le frisson me gagnait. Je la relevai doucement, et je lui dis d'une voix altérée par l'émotion :

« Madame, quelque peu riche que je sois, je le suis assez pour faire imprimer les vers de votre.... de celui que vous avez aimé. Ai-je compris? »

Elle devint d'une pâleur mortelle, et fit un effort violent pour accepter l'idée de ma proposition.

« Vous! vous! vous le feriez! s'écria-t-elle enfin

avec une exaltation effrayante. Mais c'est impossible. Vous ne mentez pas ? ce n'est pas un jeu?

— C'est la vérité, madame.

— Mon Dieu, soyez béni ! Madeleine ne mourra pas maudite et désespérée. Lorsque j'irai le rejoindre, Jacques m'accueillera avec un doux sourire. »

Elle prit ma tête dans ses deux longues mains amaigries, et me dévora du regard.

« Vous êtes bon, vous! je ne l'aurais pas cru! Qui donc vous a envoyé ici?

— Me raconterez-vous votre histoire? lui dis-je.

— Oui! oh! oui! Vous connaîtrez Jacques; je vous parlerai de lui! Je vous aime! Mais revenez demain. Aujourd'hui, je suis trop heureuse; je veux rester seule avec lui. »

III

Le lendemain, je me rendis chez Madeleine. Lorsque j'entrai, elle jeta sur moi un long regard interrogateur, dont le sens m'échappait. Seulement, il me sembla qu'elle avait l'air contraint et qu'elle était inquiète. J'en fus presque blessé. Je redoutais son exaltation et l'excès de sa reconnaissance : sa froideur relative me parut une sorte d'ingra-

titude. « Je lui ai offert pourtant ce que personne ne lui eût offert à ma place ! » me disais-je.

Depuis, j'ai beaucoup réfléchi au sentiment que j'éprouvai alors, et il m'a expliqué bien des choses. J'ai rougi de ce brutal égoïsme qui exigeait les plus sublimes expressions de reconnaissance pour un service tout naturel, que je n'avais pas encore rendu, et qui vraisemblablement ne me coûterait rien.

Sa gêne me communiqua de la roideur; je lui aurais volontiers reproché mon bienfait. J'ai hâte de le dire, ce mauvais sentiment ne dura pas longtemps. Devinant sans doute ce que j'éprouvais, elle finit par m'avouer, avec la timidité des malheureux, pour qui le bonheur est devenu un mirage trompeur auquel on ne croit plus, qu'elle craignait d'avoir mal interprété ma proposition de la veille. Elle n'osait croire ! Je lui renouvelai mes offres, et la glace fut rompue. Alors elle commença son histoire.

Je la reproduis aussi exactement que possible, laissant à Madeleine son langage pittoresque et empreint parfois d'une certaine exagération. Cette femme avait dans son accent et dans son geste une sorte d'éloquence naturelle et abrupte qui manquera, par malheur, à ce récit.

« Je suis, me dit-elle, une pauvre créature sans nom, un enfant trouvé, comme il y en a tant. De

pauvres ouvriers m'ont adoptée. Ils n'avaient pas assez pour eux; ils partagèrent avec moi. Ils étaient bons, mais la misère aigrit les cœurs. Bien des fois, dans mon enfance, ils me reprochèrent ce pain que je ne leur avais pas demandé, qu'ils me donnaient, et qui leur coûtait si cher. Plus je grandissais, plus ils vieillissaient, plus le pain devenait rare. Mon père adoptif finit par me prendre en haine. Il m'accusait de tous ses malheurs, me rendait responsable de toutes ses souffrances. Souvent il querellait sa femme, lui faisant un crime d'une bonne action qu'ils avaient accomplie en commun, et dont il repoussait avec rage la complicité.

« Encore, si c'était un garçon, s'écriait-il en me « battant, Un garçon, ça travaille et ça gagne; mais « une fille! »

« Moi, je trouvais qu'il avait raison. Je me reprochais leur adoption. Je me sentais inutile, à charge. Toute la journée, je courais dans le ruisseau avec les enfants de mon âge. Je n'ai appris ni à lire, ni à écrire. On ne me parla jamais ni de devoir, ni de morale, ni de religion. Lorsque j'eus quatorze ans, on me mit en apprentissage chez une sœur de ma mère adoptive, qui consentit à m'enseigner la couture sans exiger d'argent. J'en fus bien heureuse; il me sembla qu'un jour je ne devrais ma vie à personne. Je passe rapidement sur mes premières années. Jusqu'au jour où j'ai rencontré Jacques,

est-ce que j'ai vécu? Moi, qu'importe moi? J'ai été battue, j'ai eu faim, j'ai eu froid, j'ai pleuré! cela ne vaut pas la peine d'être raconté! Comment Jacques a-t-il pu m'aimer? Je ne méritais pas cette immense joie, cet honneur qui sera mon éternel orgueil!

« Voyez-vous, continua-t-elle en me prenant la main, je suis une pauvre fille; je n'ai pas de parents. On ignore d'où je viens; je ne sais rien; je ne suis bonne à rien. Il m'est arrivé de me demander de quel droit je respire l'air du bon Dieu, de quel droit je me chauffe aux rayons de son soleil. Mais *il* m'a aimée, c'est mon titre, c'est mon droit à l'existence. »

Il y eut un moment de silence, puis elle reprit :

« Chez ma maîtresse, je devins une bonne ouvrière. Je travaillais vite et bien. Elle me traitait durement et ne m'encourageait jamais. C'était mon lot; je ne lui en veux pas. Mes compagnes aussi affectaient de me montrer un grand mépris. Je ne leur ai pourtant fait aucun mal, et j'endurais, sans me plaindre, leurs mauvais propos, leurs cruels persiflages. Je vécus ainsi jusqu'à l'âge de dix-sept ans. J'ai entendu dire qu'à cet âge les jeunes filles rêvent. Je vous assure que je ne rêvais pas. Quand je me rappelle ces années, elles se présentent à mon esprit comme un lourd et profond sommeil, que ne peuplaient aucuns songes. Si les jeunes filles, à dix-sept ans, ont des rêves et des désirs, c'est

qu'elles ont des espérances. Moi, je n'espérais rien. Que pouvais-je espérer ? Elles connaissent aussi l'affection maternelle, et, partant de cette affection, elles peuvent en concevoir une plus agitée, plus violente. Devant elles, on a prononcé des mots inconnus, pleins d'attrait ; on a parlé d'amour, de mariage. A dix-sept ans, je ne savais que les mots de la haine, du mépris ou de l'indifférence. Un mari, est-ce qu'on pouvait m'épouser ? De l'amour, est-ce qu'on pouvait m'aimer ? Il ne m'était pas même venu à l'idée de me poser ces questions. Je vivais exclusivement de la vie des brutes ; je travaillais parce qu'il fallait travailler, je mangeais parce qu'on me donnait à manger. Je n'avais jamais regardé une fleur, ni écouté un oiseau. Un voile épais, impénétrable à la plus faible lueur, s'élevait entre moi et l'univers entier. Je végétais dans un noir cachot, ignorant que ce fût un cachot, et qu'il fût obscur.

« Vous le voyez, j'étais d'une nature inférieure, engourdie, inerte. *Il* vint, et la lumière inonda mon âme. *Il* me parla, et les murs étroits où j'étouffais s'abattirent au son de sa voix. *Il* me dit que j'étais belle, et le parfum d'une violette m'enivrait, et le chant de l'oiseau me faisait pleurer. *Il* m'aima enfin, et j'aimai ! Comment ne l'adorerais-je pas ? Il m'a tout donné. Il m'a créée. Je rampais sur la terre, il m'a ouvert le ciel. J'avais le calme de la matière

inanimée, il a introduit en moi la passion et ses tempêtes. Je ne souffrais ni ne jouissais, je subissais ; il m'a appris la joie et la douleur. Saintes douleurs, pleurs sacrés, angoisses sublimes, vous me venez de lui ! »

En ce moment mes yeux, errant sur le visage de cette femme, furent tout à coup, et pour la première fois, frappés de la beauté de ses lignes. Certes, elle n'avait plus ni fraîcheur, ni jeunesse. Ses joues étaient creuses, ses paupières cernées de noir; sa peau flétrie se collait aux os, mais à travers cette dissolution générale et prématurée, les plans primitifs se laissaient encore deviner. En restituant à ces traits fatigués l'embonpoint, la santé, la joie, et le sang rose des vingt ans, on évoquait bien vite une charmante créature, plutôt belle que jolie, originale et mélancolique plutôt qu'éclatante.

Cette découverte, que je n'avais pas daigné faire jusqu'alors, augmenta l'intérêt que je portais à Madeleine. Désormais, les mots d'amour ne causaient plus une dissonance désagréable dans cette bouche que je venais de reconstruire. Elle s'aperçut de mon examen; elle devina peut-être ma pensée.

« Vous m'aviez crue vieille, me dit-elle simplement; je n'ai que vingt-cinq ans. Mais qu'est-ce que cela fait à présent? »

Elle secoua la tête, et reprit son récit :

« Un dimanche soir, c'était au mois de juin, mes

compagnes résolurent de m'emmener avec elles au bal. Ce fut Dieu qui leur inspira cette résolution sans motif apparent. Depuis la veille, je possédais une robe neuve en indienne. Elle m'avait coûté dix francs. Je l'avais faite moi-même pendant la nuit. Elle m'allait à ravir. Mes compagnes me le disaient : j'ai vu qu'elles avaient raison, car Jacques me l'a depuis répété souvent.

« J'ignorais ce que peut être un bal public. Je les suivis avec crainte. Si l'inconnu attire certaines natures, moi, il m'effraye. Je ne vous dirai pas quel fut mon étonnement devant toutes ces lumières, toutes ces fleurs, toutes ces femmes, tous ces hommes qui constituent ce qu'on appelle un bal. Lorsque j'entendis la musique, je devins comme folle. J'étais éblouie, des bourdonnements emplissaient mes oreilles. La gaieté de cette foule nombreuse, qui tourbillonnait autour de moi, me causa une impression plus vive que tout le reste. Je regardais, stupéfaite, ces milliers de bouches rieuses et de prunelles enflammées. « Ils sont heureux ! » pensai-je. Pour la première fois de ma vie, je me rendis un compte à peu près exact de ma misérable existence.

« En peu d'instants, mes compagnes eurent des cavaliers, et disparurent au milieu des flots pressés de la danse. Restée seule, j'allai m'asseoir sur un banc à l'écart. Je me sentais faible et tremblante ; je ne pouvais ni ne voulais danser. Je ne savais pas

danser, et, si je l'avais su, je n'aurais jamais osé m'abandonner aux bras d'un des hommes que je voyais passer et repasser devant moi.

« J'étais depuis un quart d'heure environ sur mon banc, rêveuse et pensive, quand j'aperçus un grand jeune homme pâle, qui, debout et les bras croisés, me regardait avec une insistance marquée. Comment ne suis-je pas tombée dans ses bras? Pourquoi ne l'ai-je pas reconnu au premier coup d'œil, celui à qui j'étais destinée? car c'était *lui*, c'était Jacques. La Providence nous présentait l'un à l'autre. Qu'il était beau, mon Dieu! qu'il semblait fier, et supérieur à tout ce qui nous entourait, à tout ce que j'avais vu! Il était vêtu de noir; sa moustache, ses cheveux, ses yeux, étaient noirs aussi. Son col rabattu laissait voir un cou blanc et gracieux, un cou de femme. Sa bouche était celle d'un enfant, son regard plein de feu et un peu sévère, son front grand et découvert. Ses mains surtout attirèrent mon attention. Elles étaient longues, étroites, blanches, terminées par des ongles merveilleusement rosés. Jamais je n'avais vu de pareilles mains. O! longs cheveux noirs bouclés, où tant de fois se sont plongées mes lèvres! bouche enfantine qui me disait des mots d'amour, mains charmantes que j'adorais à deux genoux, et couvrais de baisers et de larmes! qu'êtes-vous devenus? O! mon Jacques! tu n'es plus, et moi je vis toujours! Mais tu le sais, ce n'est

pas pour moi, c'est pour toi que je vis. Le Seigneur, touché de mon extrême lassitude, de mon profond désespoir, m'a envoyé un ami. Grâce à lui, je pourrai bientôt retourner en paix vers toi, mon bien-aimé! »

J'interrompis Madeleine, et ne lui permis de continuer son récit que lorsque je vis son exaltation calmée.

IV

« Son regard me fascinait, reprit Madeleine. Sans trop savoir ce que je faisais, et à coup sûr sans en comprendre la portée, je le regardais aussi. Enfin il s'approcha de moi. Alors je baissai instinctivement les yeux, me reprochant ma hardiesse. Il s'assit à mes côtés, et me dit d'une voix singulièrement harmonieuse :

« Mademoiselle, vous ne dansez donc pas?

« — Non, monsieur, lui répondis-je en balbutiant.

« — Est-ce un vœu? » reprit-il d'un ton un peu railleur, et qui me troubla.

« Je devins pourpre et me tus.

« Vous me semblez trop jeune, et vous êtes « trop jolie, reprit-il, pour vous priver d'un plaisir « aussi doux que celui de la danse. »

« J'eus une sueur froide ; je craignais de lui paraître une sotte et une ignorante, et cependant pour parler et rompre un silence qui me pesait, je lui dis :

« Monsieur, je ne sais pas danser. »

« Il fit un mouvement d'étonnement; je sentis qu'il attachait sur moi un regard interrogateur. Ce doute, car c'en était un, me blessa. Je n'avais jamais menti de ma vie, même pour éviter d'être battue ; je ne voulais pas qu'il crût que je le trompais. Je me retournai aussitôt vers lui, et fixai mes yeux sur les siens. Il sourit.

« Ah! vraiment, vous ne savez pas danser. Eh « bien, tant mieux! »

« Ce fut à mon tour d'être étonnée.

« Oui, tant mieux! répéta-t-il avec insistance. « Aucun de ces beaux messieurs, du moins (il montrait les autres hommes), n'a pressé votre main. »

« Il y avait du mépris dans son geste, dans le pli de ses lèvres et dans sa voix. Évidemment, il nous isolait tous deux de la foule. Cela me fit plaisir, car c'était pour lui qu'il nous séparait des autres. Remarquez bien, monsieur, que je vous explique aujourd'hui mes impressions. Alors, je ne m'en rendais aucun compte. J'avais à la main un bouquet de roses. D'où me venait-il? je n'en sais plus rien. J'en arrachais machinalement les fleurs; elles tombaient sur ma robe; une d'elles glissa par terre; il la ramassa, et la considéra un instant.

« Pourquoi briser ces fleurs?

« — Vous avez raison, ce n'est pas bien. »

« Je cessai d'effeuiller mon bouquet. Il sourit encore. Je n'ai jamais su pourquoi il souriait si souvent, soit en me regardant, soit en m'écoutant Il tenait toujours la rose, et semblait avoir une idée qu'il hésitait à exprimer.

« Mademoiselle, dit-il brusquement, si vous êtes
« une femme vulgaire, je vais vous paraître un sot,
« et je le regretterai peu; si, au contraire, je vous
« ai bien jugée à première vue, vous me compren-
« drez, je l'espère. »

« Toute sa personne avait quelque chose qui respirait le commandement. Vous me trouverez ridicule, mais, je dois vous l'avouer, cette sorte de supériorité impérative qu'il prenait en parlant me causait une joie extrême. Je sentais une nature plus forte et plus grande que la mienne; il paraissait descendre jusqu'à moi. Toutefois, j'eus une terreur profonde : il parlait de femme vulgaire. Hélas, n'étais-je pas la plus vulgaire, la plus ignorante, la plus humble des femmes? Il espérait le contraire, et son espoir me désespéra.

« Il se recueillit, et reprit, en pesant lentement chaque mot, en étudiant mon visage et mes mouvements :

« Vous êtes belle, et vous avez l'air distingué.
« Vous ne ressemblez à aucune des grisettes qui

« sautillent ici. Elles sont agaçantes, effrontées,
« niaisement joyeuses, et grossièrement coquettes.
« Leurs yeux sont appris aux manéges fripons, et
« leur bouche au mensonge. Elles éprouvent une
« volupté sotte à gambader d'un pied sur l'autre,
« au son d'une musique qu'elles n'écoutent point,
« au bras d'un homme qu'elles ont à peine regardé.
« Il est évident que, pour elles, ces vilains becs de
« gaz, ces quelques fleurs malades, et l'atmosphère
« lourde qui les écrase, sont ce qu'elles ont ja-
« mais rêvé de plus beau. Quand elles ont des
« sentiments simples, elles les manifestent par l'achat
« d'un pot de giroflée ou d'un serin en cage, qu'el-
« les appellent *fifi!* On sait qu'elles sont gourman-
« des, mais impossible de savoir si elles ont un
« cœur. Ce dont on est certain, c'est qu'elles n'ont
« aucune intelligence, et qu'elles possèdent un esto-
« mac capricieux et dépravé. Ces créatures ne sont
« des femmes que pour les petits jeunes gens qui,
« passant six jours de la semaine à auner du calicot
« et du drap d'Elbeuf, n'ont ni le temps, ni les
« moyens, ni le goût de choisir. D'ailleurs, il n'y a
« que la grisette qui les comprenne, de même qu'il
« n'y a qu'eux qui comprennent la grisette. Moi, je
« n'appartiens pas à cette catégorie de l'espèce hu-
« maine. Je viens ici, en observateur, contempler
« ces grâces endimanchées et empesées, parce que les
« mœurs actuelles et ma fortune personnelle ne me

« permettent pas d'avoir à mes gages un nain con-
« trefait, un bouffon risible et repoussant. M'avez-
« vous compris? »

« Non, je ne l'avais pas compris, mais je l'admirais. Son discours étrange, débité moitié en plaisantant, moitié sérieusement, m'entraînait vaguement hors du cercle de mes idées quotidiennes. Cela ne ressemblait à rien de ce que j'avais entendu. Ce qui dominait chez moi, c'était une vague fierté de me voir sa confidente. S'il me prenait pour une grisette, pensai-je, il ne m'aurait pas dit ce qu'il m'a dit. Son air d'autorité devenait de plus en plus visible. En effet, il avait si bien le droit de commander.

« Il attendait que je lui répondisse.

« Continuez, » m'écriai-je involontairement.

« A la bonne heure, je ne vous ai pas blessée, et
« cette réponse est la meilleure qu'on pût faire.
« Maintenant, voici votre tour : sachez ce que je
« pense de vous. »

« Je crois réellement que mon cœur cessa de battre, pendant près d'une minute.

« Je vous le répète, vous êtes belle, et j'aime à
« vous le répéter, parce qu'en écoutant ce mot vous
« n'employez aucun des manéges usités en pareil
« cas par la plupart des femmes. Vous n'avez pas
« de mouvement d'épaule d'une ravissante pudeur,
« vous n'avez pas l'air de ne pas entendre, vous ne

« jouez pas la dignité, vous ne me lancez pas un
« petit regard de côté, vous n'allongez pas lentement
« vos paupières sur vos grands yeux noirs, et vous
« ne me répondez pas, fort spirituellement du reste,
« que c'est un compliment excessif et que vous ne
« sauriez accepter. Vous m'écoutez simplement,
« naïvement. Je croirais volontiers qu'on ne vous a
« pas souvent parlé de votre beauté, que peut-être
« même vous l'ignorez. Dieu le veuille! ce serait un
« grand bienfait pour vous, et pour celui qui vous
« aimera. »

« J'étais comme éblouie, comme frappée de vertige en écoutant ce discours.

« Vous êtes belle, reprit-il, les autres ne sont que
« gentilles. Vous avez l'air digne; quelque chose
« d'étrange et de sérieux anime votre visage doux
« et résigné. Je m'étonne de vous trouver dans ce
« bal : c'est le plus bel éloge que je puisse faire de
« vous! Vous êtes rêveuse et pensive. Rêveur et
« pensif, ne l'est pas qui veut. Vous n'êtes point co-
« quette; vous ne semblez pas même vous douter
« de ce que c'est que la coquetterie. Il y a en vous
« de la simplicité, de l'ignorance, dans le beau sens
« du mot, de la douleur et des besoins, qui ne s'ex-
« priment peut-être pas encore, mais qui existent.
« Il y a de l'intelligence dans votre front, de la pro-
« fondeur dans vos yeux, de la bonté dans votre
« bouche. Vous ne ressemblez pas plus à vos com-

« pagnes que je ne ressemble à ces messieurs, mes « compagnons. »

« Ici nos deux regards se rencontrèrent. Ses yeux brillaient, mais ils étaient hautains et fiers! Je sentis, par une sorte de révélation, qu'il m'étudiait plus qu'il ne m'admirait. Il avait l'air d'un maître, et moi d'une petite fille tremblante et honteuse. Était-ce une leçon qu'il venait de me faire? Je l'ignorais, je l'ignore encore; je n'ai jamais bien connu Jacques. Il m'a toujours étonnée, enivrée, dominée. Ce qu'il m'a donné, je l'ai reçu comme une grâce, je n'ai jamais songé à lui demander rien, et il ne m'a jamais rien dû.

« Je sentais les larmes gonfler ma paupière; il le vit, et sourit de ce sourire qui m'a jusqu'à son dernier jour plongé dans le chaos, le doute, l'incertitude, la crainte.

« Enfant, me dit-il avec douceur, vous avez envie « de pleurer. »

« Il saisit ma main.

« Votre main est glacée. Vous êtes un véritable « trésor. Comment vous appelez-vous?

« — Madeleine. »

« Je regrettai aussitôt de lui avoir appris si vite mon nom, mon nom unique.

« Un nom qui vous convient, dit-il; mais.... Madeleine qui? »

« Je me tus. Il sourit encore.

« Madeleine, en venant ici, je n'espérais pas « vous trouver. Vous êtes une héroïne de ro- « man. »

« En ce moment mes compagnes vinrent me chercher. Le bal était fini.

« Vous reverrai-je dimanche prochain? » murmura-t-il en abandonnant ma main.

« Je m'enfuis sans lui répondre. Il avait dit : « vous reverrai-je? » mais j'avais bien compris qu'il me disait : « venez, je le veux ! »

— Voilà un homme singulier ! dis-je à la pauvre femme.

— Oui, répondit-elle en balançant la tête, bien singulier. Vous comprenez déjà la fascination qu'il a exercée sur moi dès le premier moment où je l'ai vu. Oh! c'est que Jacques était une âme à part. Il avait bien raison quand il m'affirmait qu'il ne ressemblait à personne. Et pourtant il a passé inaperçu dans le monde, et tous l'ont repoussé; moi seule l'aimais! Sans vous, car je compte sur votre généreuse promesse, sans vous, qui saurait qu'il a vécu? En faisant paraître ses vers, vous faites une double bonne action; vous lui restituez sa gloire, vous m'ôtez un remords qui aurait empoisonné mon agonie, changé en deuil l'immense joie que la mort me tient en réserve.

— Pourquoi parler de la mort? vous êtes jeune encore. Un peu de bonheur vous revient par moi :

qui sait? la vie n'est peut-être pas si mauvaise que vous l'avez cru, que vous le croyez.

— Non, non, monsieur ; élevée dans la souffrance, Madeleine n'a existé que par la passion. Je me suis absorbée en lui. J'étais moins que son ombre, mais j'étais une partie de lui-même. Il est mort, je mourrai. Puis, je suis si lasse ! Je me sens brisée, épuisée. Il me semble que mes nerfs, à force d'avoir été tendus, ont fini par éclater. Mon cœur aussi n'est comme mon amour qu'un souvenir. Mes sentiments appartiennent au passé, mes rêves à l'avenir. »

Je n'essayai point de discuter plus longtemps. Madeleine reprit son récit :

« Il me serait difficile de vous retracer ce que je ressentis à la suite de cette rencontre, où mon sort avait été décidé. Mon âme était plongée dans un tel chaos que je ne saurais quels mots employer pour vous faire comprendre l'état bizarre où je me trouvais. Je me rappelle seulement que mes impressions étaient beaucoup plus physiques que morales. Ainsi, j'avais dans le cœur des contractions inconnues, douloureuses, et qui me causaient une véritable et pénible ivresse. Par instants, mon corps entier devenait sensible comme s'il eût été couvert d'une plaie vive. Quelquefois mes dents se serraient les unes contre les autres à se briser. J'aurais cru volontiers qu'on avait changé l'atmosphère où je respirais, tant je comptais de transformations dans les

fonctions de mon être. Du reste, je ne pensais guère plus qu'avant de connaître Jacques ; peut-être même pensais-je moins, je ne le sais pas.

« Durant les six jours qui me séparaient du dimanche suivant, je sus que je retournerais au bal, comme il me l'avait ordonné. Je *sus*, entendez-vous bien. Ce n'était ni une volonté, ni un désir chez moi : c'était une certitude, de même qu'on sait qu'il fait jour, ou qu'il fait nuit.

« Le dimanche venu, je courus au jardin public où se tenait le bal. J'entrai hardiment ; je me dirigeai vers le banc sur lequel je m'étais assise huit jours auparavant. Il y était déjà, et m'attendait. Je m'assis à côté de lui avec une confiance et une joie ardentes. J'ai songé depuis à l'état de mon cœur ce soir-là, et j'en ai conclu que, pendant la semaine écoulée, mon amour avait accompli, à mon insu, des progrès immenses et rapides.

— Qu'avez-vous éprouvé de particulier en le retrouvant ? demandai-je à Madeleine.

— L'effet que doit éprouver une fleur en recevant un rayon de soleil. Il me sembla que la lumière inondait mon âme ; je voyais mieux, j'entendais mieux, j'étais plus légère ; si je pouvais avoir de l'esprit, j'en aurais eu. Quelque chose de doux et de bon m'agitait. Son visage me parut celui d'un homme connu depuis de longues années. Lorsqu'il me sourit, son sourire fut un vieil ami ! J'épiais

avec un bonheur infini ses moindres mouvements, ses moindres gestes, ceux qui m'avaient déjà frappée. Je m'étais approchée de lui, la bouche ouverte, comme si j'avais quelque chose de pressant à lui apprendre; mais je n'avais rien à lui dire : je restai muette, et je me sentis embarrassée. Une minute, il garda le silence, jouissant de ma joie évidente, de mon embarras, de mon trouble. Enfin, il parla :

« Madeleine, me dit-il, vous êtes la plus char-
« mante fille qui soit au monde. Je savais que vous
« viendriez, et je vous sais gré de ce que je ne me suis
« pas trompé. »

« Cette soirée dura une seconde. Je ne vous la raconterai pas. J'étais plus émue que la première fois, et je ne me rappelle que des détails insignifiants pour vous, mais pas un mot que je puisse citer. Je crois aussi avoir beaucoup parlé. Comment cela s'est-il fait ? Je me souviens cependant qu'après m'avoir écoutée en silence, il me répondit :

« Madeleine, vous êtes éloquente, et votre élo-
« quence ressemble à votre beauté. Vous possédez
« une imagination féconde et singulière. Toutes vos
« idées sont fausses, tous vos sentiments trop su-
« blimes. Vous venez de m'improviser un poëme
« merveilleux, qui malheureusement restera ense-
« veli entre Dieu, vous et moi. »

« Que lui avais-je dit? je l'ignore. Il souriait en m'écoutant comme un connaisseur qui écoute un

morceau de musique. Des folies! j'ai dû lui dire des folies. Du reste, il m'a souvent reproché d'être absurde et de méconnaître les lois les plus simples de la vie. Dans les derniers temps, quand il était de bonne humeur, il prenait ma tête entre ses mains, et me disait :

« Madeleine, il ne suffit pas d'aimer et d'être aimée; il faut *savoir être aimée*. Tu ne le sais pas, tu ne le sauras jamais; tu es née pour être malheureuse. » Comprenez-vous? Moi, je n'ai pas compris!

— Oui, je comprends, dis-je lentement; et même je le prévoyais. »

La pauvre femme me regarda avec étonnement.

« Continuez, Madeleine, continuez.

— Après cette deuxième entrevue, mes premières impressions persistèrent, mais plus violentes, plus définies; je commençai à réfléchir, à penser, à rêver, c'est-à-dire à désirer. Ce qui m'entourait me déplut, me choqua, m'irrita. Ma maîtresse était une vieille femme revêche et brutale; mes compagnes, d'insupportables babillardes, au rire grossier, aux plaisanteries ridicules ou même odieuses. L'atelier, mal éclairé au nord, était humide, froid, sale; enfumé l'hiver, glacé en toutes saisons. Mon travail me dégoûtait. J'avais en d(dans d'atroces crises de nerfs : mon sang bouillonnait dans mes veines. Rester assise me torturait, marcher m'était interdit.

J'étouffais, je grelottais ou j'avais trop chaud. Que ne pouvais-je saisir les bâtons de ma chaise, et les serrer à briser mes os? Que ne pouvais-je crier, pleurer, rire, courir? Le mercredi, j'eus une attaque nerveuse; je me débattais en criant. On ne pouvait contenir mes membres roidis et convulsifs. Je ne prononçai pas son nom, quoiqu'il brûlât mes lèvres et mon gosier. Cette secousse me soulagea; je fus honteuse de mon agitation; je redevins plus maîtresse de moi. Je m'échappai un matin, et je courus à l'église. J'allai m'agenouiller dans un endroit obscur, devant une image de la Vierge, souriant à une multitude de petits anges en adoration. Mon éducation religieuse a été bien incomplète, pour ne pas dire nulle; mais j'aimais la Vierge : elle a l'air si doux, si bienveillant, dans les tableaux qui la représentent. Une fois j'entendis un prédicateur qui disait que la Vierge est la *mère des orphelins*. Du sermon, je n'ai retenu que cette phrase. J'étais orpheline, je me complus à croire que, là haut, j'avais une mère éternelle, qui songeait à moi, me suivait du regard, et m'attendait.

« La prière me calma. Pendant le reste de la semaine, je fus encore une bonne ouvrière, et des sentiments plus modérés remplirent mon âme.

« Mais à quoi bon ces mille détails? Je m'oublie à parler de moi; c'est de lui qu'il s'agit. Pendant six semaines, je le vis chaque dimanche. Il était de plus

en plus étrange, de plus en plus mystérieux pour moi. L'étonnement, voilà ce qu'il me causait, ce qu'il m'a toujours causé. Plus je le voyais, moins je le connaissais. Il y avait de la tendresse dans sa voix, de la froideur dans son regard, du sarcasme et de l'ironie dans son sourire. Ses manières étaient douces et polies ; il me parlait peu d'amour, beaucoup du monde, de ses amis et de ses ennemis. Lorsqu'il disait du bien de quelqu'un, il m'ôtait toute sympathie pour lui. En somme, il m'apprit que la nature humaine est mauvaise et méprisable ; qu'il y avait un petit nombre d'hommes appelés à relever notre race par la beauté de leur génie, qu'il faisait partie de ce groupe choisi. Oh ! cela, je le croyais, je le savais, je le voyais. Ce n'était plus de l'amour que je lui portais, c'était de l'admiration que je lui vouais.

« Un dimanche, en arrivant, je remarquai l'éclat de ses yeux et la fierté de son visage. Il vint à moi, avec la démarche d'un dieu, et d'une voix grave me dit :

« Lisez ! »

« Il me présentait une feuille de papier couverte d'écriture. Il vit mon hésitation et mon étonnement.

« Madeleine, ce sont des vers que j'ai faits pour « vous, cette nuit. Je ne me suis pas couché. »

« Ainsi, il avait passé une nuit à songer à moi !

Ainsi, au risque de sa santé, il avait surmonté son sommeil pour m'écrire! Je lançai un regard de dédain à une femme qui me coudoyait: j'étais si grande, si heureuse et si fière! Mais pourquoi m'écrire, puisqu'il pouvait me parler? Je n'osai pas non plus lui demander ce que c'était que des vers; je sentais que je l'aurais blessé.

« Je ne sais pas lire, lui dis-je enfin.

« — Ah! vraiment! »

« Il fronça le sourcil.

« Venez alors, je vous les réciterai. »

« Il m'emmena tout au fond du jardin, dans un bosquet retiré où l'on n'allait jamais. Il me récita ses vers. Mon Dieu, que c'était beau! Je crus entendre une musique divine qui me chatouillait l'âme et me plongeait dans l'extase. J'entendais les oiseaux chanter, la brise murmurer; je respirais le parfum des fleurs, je voyais le soleil rayonner, et chaque étoile du firmament brillait à mes yeux comme un heureux souvenir. Il nous mêlait tous les deux, ensemble, à ce sublime panorama de la nature entière! Lui, il était le soleil; moi, l'humble fleur vivifiée par ses chauds rayons. Il me disait aussi que la fleur est quelquefois brûlée par les baisers ardents de son amant divin, mais qu'il se rendrait inoffensif pour moi; qu'il ne verserait sur sa Madeleine que de tièdes rayons et des regards voilés. En entendant ces accents merveilleux, les

sanglots soulevèrent ma poitrine, et des larmes délicieuses coulèrent de mes yeux sur mes joues.

« Jacques, que c'est beau! murmurai-je d'une « voix étouffée.

« — Tu es une noble femme! » s'écria-t-il avec force.

« Il me prit dans ses bras, me serra contre son cœur, et sécha mes larmes de deux baisers. Jamais, auparavant, il ne m'avait tutoyée, jamais il ne m'avait embrassée. Je m'évanouis. Quand je revins à moi, il me tenait dans ses bras et disait :

« Oui, Madeleine, ton ignorance est sainte; elle « est sublime, car ton cœur me comprend. Ah! « combien tu vaux mieux que toutes ces femmes « qui me demandent des vers et les accueillent « avec un petit sourire protecteur, ne sachant pas « reconnaître le génie lorsqu'il se manifeste. »

« Alors il me récita d'autres vers. Jacques grandissait à mes yeux; je voulais me précipiter à genoux devant lui.

« Non, Madeleine, me dit-il, je ne le veux pas; « je t'aime, et si je te suis supérieur par l'in- « telligence, mon amour te rend mon égale! »

« Son égale! Comprenez-vous, monsieur, que j'aie pu être son égale, moi, la chétive créature?

« Je restai longtemps dans l'extase où j'étais plongée, et lui, il savourait le spectacle de ma joie, de mon ivresse. Enfin, nous nous aperçûmes

que le silence le plus profond régnait autour de nous. Nous n'entendions plus ni musique, ni cris désordonnés. Le gaz était éteint. L'heure sonna : deux heures du matin! Évidemment, on nous avait oubliés dans ce bosquet. Comment sortir?

« Restons, me dit Jacques. Nous ne pouvons « pas réveiller les maîtres de l'établissement. Au « point du jour nous tâcherons de nous échapper « sans être reconnus. »

« C'était une belle nuit d'été; il faisait chaud. Nous nous assîmes sur un banc de gazon. Alors nous causâmes d'avenir.

« Je t'épouserai! » me dit Jacques.

« Je frissonnai en entendant ces paroles.

« Non, Jacques, tu ne dois pas m'épouser : je « suis trop au-dessous de toi.

« — Au-dessous de moi! Tu m'as compris, tu m'as « admiré ; ne t'es-tu pas élevée jusqu'à moi par le « cœur, mieux que d'autres ne pourraient le faire « par l'esprit? Tu es mon égale, je te l'ai déjà dit. »

« Aux approches du matin, la nuit pourtant devenait fraîche. Jacques était fatigué. Je vis qu'il souffrait du froid; je défis doucement mon châle et je le mis sur lui. Il se laissa faire comme un enfant, appuya sa tête sur mon épaule et s'endormit. Je gardai une profonde immobilité de peur de le réveiller. J'avais grand froid, et je n'osais dormir. Cette nuit, je ne l'oublierai de ma vie, et à mon

dernier jour je me rappellerai encore l'ineffable joie que j'avais à le sentir respirer si près de moi.

« Dès que les portes furent ouvertes, nous nous glissâmes de charmilles en charmilles, et nous parvînmes à sortir sans avoir été vus. Jacques me rendit mon châle et me serra de nouveau dans ses bras. Défaillante et troublée, je crus que j'allais mourir. Si je ne mourus pas de bonheur, c'est que j'avais une mission de douleur à remplir !

« J'arrivai toute joyeuse chez ma maîtresse, et sans penser à l'accueil qu'elle allait me faire. Lorsqu'elle m'aperçut, elle mit les poings sur les hanches, et, me montrant aux autres ouvrières, me traita de coureuse, de débauchée, de fille dénaturée, m'accabla de mots injurieux que je ne saurais redire. Enfin, elle me jeta à la porte, sans me donner un morceau de pain, en retenant le peu d'effets que j'avais chez elle, apparemment pour se consoler de la honte que je lui avais causée. Dans la rue, je me mis à errer comme une folle. Je me sentais perdue. Que devenir? où aller? Chez mes parents adoptifs? mon père m'aurait rouée de coups, puis chassée. Je songeai au suicide! N'étais-je pas déshonorée autant que si j'avais été coupable? Je courais devant moi. Je me sentis arrêtée par le bras : c'était Jacques.

« Où vas-tu donc, Madeleine? »

« Je lui racontai mon histoire.

« Ce n'est rien, me dit-il en souriant, je m'y at-
« tendais; mais rassure-toi! Je vais te procurer
« un asile, et tu auras le temps de chercher de l'ou-
« vrage, de retrouver une position. »

« Je le suivis sans répondre; je lui obéissais déjà comme une esclave. Il m'introduisit dans une grande maison, me fit monter au cinquième étage, ouvrit la porte d'une petite chambre propre et coquette.

« Voici ma chambre, » me dit-il tranquillement.

« Je reculai avec effroi.

« Sois sans crainte, reprit-il : tu seras ici chez
« toi. J'irai m'installer chez un ami. Tu seras plus
« libre que l'air; je ne t'importunerai même pas de
« mes visites. »

« Je résistai longtemps. Il parla beaucoup; je résistais encore. Il prit une expression dure et parut vivement blessé : je cédai.

« Pendant huit jours j'habitai sa chambre, toujours tremblante et toujours heureuse. Il venait chaque jour passer une heure près de moi, puis se retirait discrètement. Un soir, il vint plus tard que d'habitude, resta davantage, fut plus séduisant que je ne l'avais jamais vu. Au moment de partir, il devint tout à coup malade. Il avait, me dit-il, la fièvre, des éblouissements, une grande faiblesse. Qui donc aurait eu la dureté de le chasser?

« Je lui préparai des boissons et le veillai avec

sollicitude pendant toute la nuit. Il ne dormit pas non plus, et semblait par instants en proie à un délire que je m'efforçais d'apaiser en l'entourant de mes bras. Le lendemain, moi, j'avais la fièvre à mon tour. Depuis lors, il n'est plus parti. »

V

Madeleine paraissait extrêmement fatiguée. Une rougeur maladive colorait ses pommettes, et ses yeux, plus enfoncés encore que d'habitude, brillaient d'un éclat fiévreux; sa voix aussi devenait tremblante et sa respiration difficile. Je voulus lui laisser quelque repos, et je remis au lendemain la suite de son histoire.

Du reste, j'éprouvais un vif désir de me retrouver en face de moi-même. La nature de Madeleine m'étonnait au suprême degré; elle dérangeait toutes mes idées. Je ne croyais pas que l'impersonnalité pût être poussée à ce point d'exaltation. J'admirais cette singulière créature, mais je me l'expliquais à peine. Elle me paraissait un phénomène étrange qui méritait qu'on l'étudiât. Avec quelle naïveté et quelle vérité profonde elle disait : « Moi, *je ne suis pas!* » Il y a donc des êtres qui s'oublient, chez lesquels le sentiment de la personnalité s'efface com-

plétement, et qui peuvent ainsi s'incarner dans un autre être ! Je connaissais le fanatisme religieux et le fanatisme politique ; mais ces deux fanatismes ont un but, et poursuivent l'un une récompense, l'autre une gloire ou une satisfaction d'orgueil ou de conscience. Ici, rien de pareil, un dévouement complet, absolu ; un complet anéantissement de toute volonté et de toute force individuelle. Madeleine aimait Jacques, croyait en lui, brûlait de s'immoler à lui, pour le seul plaisir d'aimer, de croire et de s'immoler. C'était la théorie de l'art pour l'art, transportée dans le domaine du sentiment.

Un autre côté de sa nature m'étonnait aussi beaucoup : c'était cette conviction où je la voyais de l'infériorité de son intelligence. Elle parlait avec entraînement et avec une certaine éloquence poétique ; elle portait parfois, dans l'analyse de ses impressions personnelles, une grande profondeur de vue ; elle avait des révélations subites qui lui indiquaient le mot juste et vrai, et tout cela se passait à son insu. Elle *s'expliquait* sans *se comprendre*. Cela me paraissait invraisemblable, et pourtant je ne pouvais le nier, puisque j'étais le propre témoin du phénomène. J'admettais, en partie, la correction de son langage. Elle avait vécu avec un homme de lettres. un poëte, ou du moins se croyant tel ; elle avait pu recevoir de lui quelques éléments d'instruction. Ce qui me troublait, c'était qu'elle ne s'entendît pas

elle-même, et qu'elle fût sourde, pour ainsi dire, à ses propres paroles.

Quant à Jacques, il m'inspirait déjà une profonde antipathie. Je n'aurais guère pu la motiver. Seulement, deux ou trois des mots cités par la pauvre femme m'avaient paru d'une rare sécheresse et d'une déplorable fatuité. Cet homme, pensais-je, n'est probablement qu'un dilettante de l'amour. La nouveauté d'un caractère sans défiance, tout d'instinct et d'abnégation, l'a momentanément attiré. Que va-t-il faire de ce phénix que le hasard lui présente? Quels sons va-t-il arracher à cet instrument qui n'a qu'une note, le dévouement?

Le lendemain, je retournai chez Madeleine, qui continua son histoire en ces termes :

« Lorsque la faute fut commise, je devins triste et craintive. Je regrettais ma faiblesse; je craignais que Jacques ne m'abandonnât. « Mon Dieu, me di-« sais-je, il m'a tout pris : mon cœur et mon in-« nocence. Je lui ai donné ce que j'avais; je n'ai « plus rien à lui offrir. Je suis ignorante et sans « esprit; bientôt je l'ennuierai, bientôt je lui serai « insupportable. D'ailleurs, il va me mépriser sans « doute de n'avoir pas su lui résister. »

« La nuit, je me relevais doucement; je m'asseyais sur la couche en silence; j'allumais discrètement une bougie, et, me penchant sur le visage de Jacques, je le contemplais avec ardeur. J'analysais l'un

après l'autre chacun de ses traits : son beau front, sa bouche rose et fine, sa noire chevelure. Alors je sentais qu'il était au-dessus de mes forces de lui rien refuser, et, le trouvant si beau, je me croyais moins coupable.

« De jour en jour j'attendais de lui un mot rassurant. J'aurais voulu qu'il me dît, quoi? je l'ignore, mais quelque chose dont j'avais besoin et que je ne saurais définir. Je cherchais le calme perdu; je pensais qu'il ne tenait qu'à lui de me le rendre. A coup sûr, il ne pouvait pas deviner mes terreurs, mes appréhensions, mon inquiétude vague. D'ailleurs, s'il ne me parlait pas de moi, il me parlait de lui. En l'écoutant, j'oubliais tout. Une fois, cependant, plus oppressée que je ne l'avais encore été, je lui demandai s'il m'aimait :

« Oui, » me répondit-il.

« Vous me trouverez sotte; mais quand il me disait oui, je n'étais pas bien sûre de ne pas avoir entendu non. Ses réponses en apparence les plus nettes avaient comme un double sens, l'un que je comprenais, un autre que je pressentais ou croyais pressentir.

« Si vous m'aimez véritablement, sérieusement, « repris-je avec une sorte de hardiesse qui m'a toujours étonnée depuis, montrez-le-moi, prou-« vez-le-moi.

« — Des preuves, s'écria-t-il avec cet étrange

« sourire que je lui connaissais ; vous voulez des « preuves? Mon affirmation ne vous suffit plus! « Votre amour diminue déjà, ingrate fille d'Ève. Je « vous aime, je vous le dis et vous voulez des « preuves ? Vous ai-je demandé des preuves de vo- « tre amour quand je vous ai amenée chez moi, « quand je vous ai dit : Madeleine, tout ici t'appar- « tient ? Je te confie mon bonheur, le soin de ma « personne et de mon avenir, sur lequel désormais « tu vas avoir la plus grande influence.

« — J'ai tort ! j'ai tort ! m'écriai-je ; Jacques, « pardonne-moi. Oui, je suis une ingrate. Tu m'as « confié ton bonheur ! Oh ! je tâcherai de me mon- « trer digne de toi.

« — Vois-tu, Madeleine, continua-t-il, une femme « c'est l'intérieur ; de l'intérieur d'un homme dé- « pendent son repos et sa joie quotidienne. Il faut « savoir se sacrifier au devoir, même lorsqu'il est « pénible et dur. Ton rôle est de me rendre l'exis- « tence facile, agréable ; d'éloigner de mes regards « ce qui pourrait les choquer ; de chasser, d'une « main attentive et caressante, les nuages de tris- « tesse qui, souvent, assombrissent mon front ; de « veiller à ce que les soucis ne puissent pénétrer « jusqu'à moi. Le Seigneur, en me créant, a déposé « dans mon sein une étincelle divine, un trésor « sacré ! J'ai un noble et grand rôle à jouer. Je « n'ai pas trop de toutes mes forces pour ne pas

« succomber sous le poids mystérieux qui m'écrase.
« Tu peux m'aplanir la route, me la rendre aisée
« en écartant de ma vie les mille petites préoccupa-
« tions vulgaires, les mille petites passions bour-
« geoises dont les femmes, trop souvent, embarras-
« sent notre chemin. Je t'ai choisie, Madeleine,
« pour collaborer, dans la mesure de tes forces,
« au grand œuvre qui s'agite dans mon cerveau. »

« Quel noble but il offrait à mes efforts! Je fus étourdie, éblouie. Il m'avait choisie pour être son ange gardien! Le bonheur et le doute de pouvoir jamais remplir son espoir me firent verser des larmes abondantes, les plus douces que j'eusse encore versées.

« Jacques se promena quelque temps en silence, passa la main sur son front, leva les yeux au ciel comme un homme inspiré. Vous n'avez pas vu les yeux de Jacques, vous! Il poussa un long soupir et s'approcha de moi.

« Madeleine, me dit-il d'une voix grave et so-
« lennelle, je t'épouserai. Je n'espère pas que tu
« saches jamais la grandeur du sacrifice que j'ac-
« complis en ce moment; mais qu'importe? il n'est
« point de dévouement dont je ne sois capable.
« Ignore ce que tu me dois : j'ai ma conscience. »

« Je voulus me jeter dans ses bras; il m'arrêta d'un geste.

« Madeleine, je t'épouserai! mais, en attendant,

« cesse de pleurer, je suis très-sensible : la vue des « larmes m'énerve et me fait mal. »

« Je cessai de pleurer.

« Alors commença pour moi une vie remplie d'un bonheur que je n'aurais jamais osé rêver. J'étais à Jacques, Jacques était à moi ; il me l'avait dit. Son amour ne diminuait pas. Il devait me donner son nom, et cette promesse rassurait ma conscience. Du reste, plus je le voyais, plus je l'admirais, moins je regrettais ma faute ; je finis même par désirer qu'il me demandât des choses étonnantes, extraordinaires, impossibles ; j'aurais voulu qu'il m'imposât chaque jour quelque dévouement monstrueux. Qu'ai-je dit ? dévouement, quand il s'agissait de lui ! Ce n'eût pas été du dévouement de ma part, c'eût été de la joie, de l'ivresse. Jacques ne doutait pas de ma tendresse ; en pouvait-il douter ? mais il aimait à faire l'épreuve de ce qu'il appelait sa *puissance sur moi*. Voici un fait que je vous cite entre mille autres, pour vous donner une idée de nos rapports et de notre passion mutuelle, à ce moment de notre existence.

« Un jour, c'était en hiver, il y avait un grand feu dans le poêle. Jacques vint à moi et me dit d'un air sérieux :

« Madeleine, tu prétends m'aimer : je t'offre une « épreuve. »

« Il prit sous le poêle une barre de fer toute

rouge à l'une de ses extrémités, et me la présenta.

« Cette barre de fer a été rougie au feu ; aurais-
« tu le courage de la saisir avec ta main et de la
« tenir ainsi jusqu'à ce que je te dise assez ? »

« Pour toute réponse, je pris en souriant le fer rouge. Il me brûla horriblement, et je continuai de sourire.

« Assez, » s'écria-t-il en riant.

« J'ouvris la main, et il vit que j'avais une partie de la peau emportée ! Il pâlit, il prit à son tour la barre de fer ; mais il la laissa tomber avec un cri de douleur. Je m'élançai vers lui, craignant qu'il ne se fût brûlé violemment.

« Ce fer était donc chaud ? me dit-il d'un air ef-
« frayé. Je l'avais peint en rouge pour te faire peur. »

« Il m'embrassa avec tendresse et me demanda pardon ; mais je voyais ses yeux rayonner d'orgueil et de joie, et je me sentais heureuse de lui avoir donné cette satisfaction.

« Pauvre Madeleine ! murmura-t-il ; tu m'aimes
« véritablement d'un amour immense. »

« Enfin tout s'expliqua. Il avait peint la tige de fer, et l'avait déposée sous le poêle, pour plus de vraisemblance, sans songer qu'elle devait en peu de temps s'y échauffer outre mesure. N'est-il pas vrai que nous nous aimions bien ?

— Oui, répondis-je, vous l'aimiez beaucoup. »

Madeleine me regarda un moment en silence, puis elle reprit :

« A notre joie de jeunes amoureux, s'ajoutait une certaine aisance. Tout récemment Jacques avait hérité d'un capital de vingt mille francs environ. Je voulus travailler, il s'y opposa.

« Ma femme, répétait-il souvent, doit vivre dans « le luxe. Ta main, Madeleine, est assez bien faite, « mais les travaux d'aiguille ont déformé le bout de « tes doigts. Repose-toi, porte des gants, emploie « des pâtes pour adoucir et blanchir la peau. Ton « devoir est de me faire honneur.

« — Mais, Jacques, lui disais-je, tes vingt mille « francs ne dureront pas toujours.... Que devien- « drons-nous lorsqu'il n'y aura plus d'argent?

« — Regarde-moi, naïve enfant, répondait-il. « Dans ce front (et il se frappait le front), il y a des « millions ! Je laisserai aller ma plume au gré de « mon inspiration ; je renouvellerai les formes poé- « tiques et les manifestations de la pensée. Le gé- « nie donne la gloire, la gloire donne la fortune ! »

« Je le crus fermement, et je me laissai doucement aller à ce goût de la parure qui commençait à se développer en moi. Je n'oublierai jamais le jour où, pour la première fois, j'essayai une toilette de bal. Nous devions prendre part à une fête, à un de ces bals par souscription où l'on danse par charité, seuls bals, hélas ! qui ne me fussent pas interdits.

Il désirait que je fusse la mieux mise, et j'avais tenté de le satisfaire. La couturière m'apporta une robe blanche assez simple, mais que relevait une forme élégante. J'étais décolletée, j'avais les bras nus. J'étais belle alors; je sais que souvent on m'a citée pour mes épaules et la forme élégante de mes bras. Qui le croirait aujourd'hui? Lorsque je fus habillée, Jacques éprouva à me regarder une joie enfantine. Il m'étudia des pieds à la tête. Aucun détail ne lui échappait. Il me fit marcher, il me fit asseoir; il exigea que je me servisse de mon éventail, il me pria de m'étendre négligemment sur le divan, m'indiquant comment je devais m'y prendre; s'éloignant, puis se rapprochant de moi; augmentant, puis diminuant le jour. Enfin, il me fit essayer toutes les poses. Puis, tout à coup, il me serra dans ses bras, il me couvrit de baisers, me disant qu'il m'adorait. Jamais il ne m'avait témoigné autant de tendresse et de passion.

« Oui, s'écriait-il, tu as l'air d'une grande dame, « ainsi parée. Comme on va m'envier mon bon-« heur! »

« Son enthousiasme éveilla le mien; je devins rayonnante; je ne savais pas si je ressemblais à une noble dame, mais je savais que je lui plaisais!

« D'autres fois, nous gardions ensemble la chambre, et, le soir, au bourdonnement joyeux du feu, il m'exposait ses projets d'avenir. Qu'il était superbe

et fier dans ces moments-là! Son œil brillait, sa bouche frémissait. Il parlait avec entraînement, avec éloquence, employant des termes choisis, usant d'un langage nouveau pour moi.

« Madeleine, me disait-il, je suis un poëte. La « création est mon bien! Si l'homme agit, c'est « pour me servir de modèle ; si la nature est ad« mirable, c'est pour m'inspirer. Depuis plusieurs « années déjà, l'art est entré dans une période de « décadence. Les formes connues sont épuisées. Du « nouveau! du nouveau! nous demandons du nou« veau! Je veux infuser un sang jeune et ardent à « la pensée humaine qui s'engourdit au milieu de « ses formules vieillies. Là, dans mon cerveau, s'a« gitent et se pressent plus d'idées qu'il n'en faut « pour remuer le monde. Tu as entendu mes vers? « J'ai là des poëmes qui n'attendent que l'heure « propice pour éclore. Ils ne s'adresseront pas seu« lement aux esprits d'élite: je veux soulever, entraî« ner les masses, je veux raviver la flamme de l'en« thousiasme et régénérer mon époque en lui ren« dant la fièvre littéraire qui a marqué les grands « siècles. Tu verras, les éditeurs viendront en foule « me demander mes chants. Ils les payeront cher, « quoique le talent n'ait point de prix, et que rien « ne puisse le payer ce qu'il vaut. Mais qu'importe, « je ne suis pas exigeant; j'aurai une maison de « campagne, je voyagerai, j'irai aux eaux; j'aurai

« une bonne voiture qui ménagera mon temps et
« m'évitera des fatigues. Partout où je passerai, on
« me montrera, on dira : c'est lui, c'est le poëte! Les
« journaux répéteront mon nom, les uns avec une
« noble admiration, les autres avec une haine basse
« et venimeuse qui est le plus grand hommage rendu
« au génie. Enfin, je ferai un riche mariage....
« Ah! pardon, Madeleine, je t'avais oubliée! »

« Vous me trouverez bien folle, monsieur, mais, en l'entendant parler ainsi d'un ton exalté, je m'étais oubliée moi-même, et il me semblait naturel qu'au milieu de tant de splendeurs et de triomphes, je disparusse à ses yeux pour faire place à plus digne que moi d'occuper sa pensée et son cœur. Lorsqu'il daigna s'apercevoir de son oubli, la reconnaissance me rendit ivre de joie : j'embrassai ses genoux.

VI

« Près d'un an s'écoula de la sorte. Oh! que j'étais heureuse alors! Avec quelle ferveur je priais Dieu! Avec quelle reconnaissance je le remerciais et le conjurais de me continuer longtemps d'aussi beaux jours, d'aussi douces heures!

« Du reste, pourquoi ne l'avouerais-je pas? Ce luxe dans lequel nous vivions ne me laissait point insensible. J'avais eu quelque peine à m'accoutumer

à remuer les pièces d'or, mais je m'y étais accoutumée, et j'éprouvais une vive satisfaction de n'avoir pas à marchander ma misérable existence sou par sou, à ne point trembler sans cesse en prévision du lendemain. J'avais perdu l'habitude du travail régulier, je jouissais du bien-être avec ardeur.

« Cette période de ma vie fut la plus courte. Il faut qu'autrefois, dans un monde précédent, j'aie commis d'horribles crimes, car j'ai bien souffert sur cette terre, et sans savoir pourquoi. Au bout de dix mois, nous n'avions plus d'argent. Je le prévoyais, je n'aurais dû éprouver aucune surprise ; cependant cette découverte me causa un saisissement, et mon cœur se serra comme à l'annonce d'un affreux malheur! Était-ce donc un pressentiment? Je le dis à Jacques. Il me fit sa réponse invariable : « Sois « tranquille, je travaillerai! » Je me tus, mais je n'étais pas tranquille. Je lui offris de reprendre mon travail; il s'y opposa encore, et j'obéis. Nous commençâmes à vivre de crédit. Notre fortune passée nous assura un présent momentané. Les fournisseurs trop bien payés depuis un an, furent d'une extrême complaisance pendant quelques mois. Puis, les réclamations vinrent ; je les cachai à Jacques, j'espérais qu'il se mettrait bientôt au travail. Les semaines s'écoulaient, et Jacques continuait notre ancienne manière de vivre. Je ne voulus ni le presser ni l'interroger. « Il attend son inspiration, » pen-

sais-je. L'esprit ne fonctionne pas comme une machine. Il regagnera le temps perdu.

« La gêne devenait de plus en plus sensible, le crédit plus difficile, les créanciers plus exigeants. L'un d'eux même — il s'était présenté plusieurs fois, et toujours en vain — cria fort et menaça d'une saisie. Jacques l'entendit. Après son départ, il me dit :

« Nous en sommes là ?

« — Oui, » lui répondis-je tristement.

« Le lendemain, après s'être promené de long en large dans la chambre, pendant une heure environ, il s'assit devant son bureau et écrivit. Mon cœur se dilata ! Je retins ma respiration, afin de ne lui causer aucun trouble. Il me semblait qu'un mystère sacré s'accomplissait. Je croyais voir un ange radieux, aux ailes transparentes, chuchoter des accents divins à l'oreille de Jacques.

« Lorsqu'il eut fini d'écrire, il m'annonça qu'il venait de commencer un long roman. « Dans trois « mois, ajouta-t-il, il pourra paraître. » Dans trois mois ! comment vivre pendant ces trois mois ? Je ne voulais pas qu'il souffrît de la misère. Je n'y songeais guère pour moi ; la misère avait été mon lot. Mais pour lui !... Je me décidai à emprunter quelque argent sur gages ; ces gages étaient mes meilleures robes, mes châles, mes bijoux. Je me gardai bien de lui en parler, et, avec beaucoup d'économie, je fis durer cet argent pendant six semaines. Jacques

travaillait toujours, mais d'une façon irrégulière. Le roman avançait bien lentement à mon gré. Il m'expliqua qu'il avait trop d'idées, qu'elles s'entre-choquaient et le gênaient. D'ailleurs, il voulait faire une œuvre sérieuse, durable, entièrement nouvelle. Elle lui pr six mois et il la porta à une revue.

« C'est une affaire de deux mille francs, me dit-il d'un air joyeux en rentrant.

« — Vraiment, on t'a payé?

« — Comme tu y vas! on ne m'a pas encore lu. « Mais cela ne saurait tarder. »

« La joie revint dans l'intérieur, et le front soucieux de Jacques reprit son ancienne sérénité. Je tremblais sans cesse qu'il ne me demandât où je trouvais de l'argent pour faire marcher notre modeste ménage; il n'y songea même pas. Je craignais qu'il ne fût peiné en apprenant que ma garde-robe avait en grande partie disparu; crainte inutile : heureusement l'esprit de Jacques n'était pas de nature à se préoccuper de ces misères.

« Tous les jours, Jacques s'informait de son œuvre à la revue qui devait la publier. Quelques mois s'écoulèrent, mois cruels et pendant lesquels je m'efforçai de lui faire oublier les nécessités féroces de la vie; puis on lui renvoya son manuscrit. Je fus indignée, et Jacques entra dans une colère violente.

« Les vandales! s'écria-t-il en serrant les poings, « les vandales, refuser un chef-d'œuvre! Eh bien,

« tant pis pour eux! Qu'ils se ruinent si bon leur « semble! C'est une jolie revue, pour faire la dé- « daigneuse! Ils ne m'ont pas lu. S'ils m'avaient « lu!... Ils s'en sont bien gardés. Ils craignent les « nouveaux venus! ils ne sont pas assez sûrs du ta- « lent de leurs hommes pour oser produire un in- « connu qu'ils sentent plus fort qu'eux tous! Il leur « faut des barbouilleurs à tant la ligne! Et que l'on « s'étonne après cela de la décadence de l'art! Mais « Ils se sont trompés avec moi; je ne suis pas d'hu- « meur à faire si bon marché de ma dignité, et je « leur ménage une surprise qui leur donnera quel- « ques regrets. Comme Byron, je ferai ma satire. »

« J'essayai de le consoler, il me repoussa.

« Non, Madeleine! les mots sont des mots. Je ne « veux point perdre mon temps en inutiles doléan- « ces. Qu'est-ce qui apportera du pain ici, si ce n'est « moi? Tu te laisses vivre, toi ; moi, je dois te faire « vivre! »

« Vous le voyez, monsieur, il ne soupçonnait pas la source où je puisais pour nos besoins de chaque jour. Trois semaines durant, il ne cessa de se promener et de réciter des vers. Enfin, il me lut cette satire : c'était une œuvre bien forte, car il la récitait avec un accent qui me donnait la chair de poule : je croyais assister aux scènes d'un mélodrame, et si je ne comprenais pas toujours la portée de ses colères, je sentais du moins combien il devait être pé-

nible d'être traité de la sorte. J'en éprouvais au fond de moi-même comme une vague tristesse. Par moments aussi je songeais à l'injustice des hommes envers celui que je considérais comme mon époux, et alors, en écoutant ses vers implacables, en voyant son sourire ironique, son regard sombre, je me disais qu'il se vengeait, et j'étouffais les révoltes de mon cœur.

« Je recommence Juvénal, me disait-il. Nous al-
« lons voir ce qu'ils penseront de ce morceau! Ils
« ne s'en relèveront jamais. »

« Malheureusement, aucun journal ne voulut accepter cette satire. Alors Jacques m'apprit que tous les journalistes s'entendaient entre eux; que les loups ne se dévoraient point les uns les autres; mais qu'il ferait son chemin malgré leurs complots, et la terreur qu'il leur inspirait déjà. Partout il présenta son roman et sa satire, partout on les repoussa! Il y avait évidemment complot, parti pris de lui refuser la lumière. J'en suis certaine, ils avaient peur de lui, ils craignaient d'être éclipsés, plongés dans l'ombre par cette aurore nouvelle.

« Cependant il fallait manger. Vous ne savez pas, monsieur, ce que c'est que la misère, le froid, la faim! Vous ne savez pas combien de choses excuse cette simple phrase : *il fallait manger.*

« Je me remis au travail. J'eus soin cependant de le cacher à Jacques. Il me semblait qu'en me voyant

l'aiguille en main, comme une ouvrière, ses souffrances lui deviendraient plus sensibles, plus douloureuses. La nuit, je me levais, et, à la lueur tremblante d'une chandelle, je cousais pendant quelques heures. Cela m'était d'autant plus facile que Jacques avait le sommeil profond et lourd. Je profitais aussi, dans la journée, de ses longues absences. Il sortait souvent; il allait frapper à la porte des littérateurs en renom; il essayait de se faire connaître d'eux; il leur parlait de son roman et de ses vers. Il rentrait le soir, pâle, fatigué, découragé, irrité. Les uns le recevaient avec de belles paroles, les autres l'éconduisaient cavalièrement. Qu'avait-on contre lui, je vous le demande? Sa jeunesse aurait dû intéresser, n'eût-il eu aucun talent. Ces hommes, dont toutes les bouches savaient le nom, ces hommes dont la gloire et la rapide fortune avaient exalté tant de jeunes imaginations, ne pouvaient-ils pas, du moins, lui donner un bon conseil, l'aider à gagner sa vie?

— Vous avez raison, Madeleine, lui répondis-je, et je suis loin de nier l'indifférence, l'égoïsme et la dureté de ceux qui sont arrivés, lorsqu'il s'agit de ceux qui arrivent.

— Cette lutte prolongée, où je voyais Jacques engagé seul contre tous, continua la pauvre femme, m'indignait en augmentant mon amour pour lui. Le matin, de nouvelles espérances s'éveillaient en moi; le soir, de nouveaux échecs les brisaient tris-

tement. Oh! que j'aurais voulu être un homme! Si j'avais été le camarade de Jacques, je lui aurais épargné une partie de ses humiliations, de ses dégoûts. Mais non, j'étais femme, obligée de rester dans notre pauvre petite chambre, désormais bien vide. Mon cœur le suivait, tandis que mes doigts crispés faisaient aller et venir mon aiguille. Toutefois, j'éprouvais une grande espérance en voyant mon Jacques plein d'une confiance inébranlable en lui-même. Moins il réussissait, plus il s'affirmait son génie.

« Un homme vulgaire réussit *quand même*, me « disait-il avec orgueil. Il ne gêne personne, et « tout le monde le comprend. Pourquoi me plain-« drais-je? Les vrais artistes ont été méconnus dans « tous les siècles. Je suis pauvre, je suis malheu-« reux; on me repousse partout; je mourrai à « l'hôpital comme Gilbert, Hégésippe Moreau et « tant d'autres. Dois-je donc me plaindre d'un sort « qui nous est commun? »

« Moi, je pleurais en l'entendant parler ainsi. Je le prenais dans mes bras, j'essayais de le consoler, de lui rendre le courage!

« Oh! mon Jacques, lui répétais-je, tu es grand, « tu es noble; il est impossible que ta beauté, ta « grandeur ne confondent tôt ou tard les envieux « et les méchants. Je t'aime, Jacques, et je t'aime « ainsi parce que je t'admire, que tu planes au-des-« sus de moi. Je n'ai jamais songé à me croire ton

« égale ; je sens ta force, elle me domine, elle m'é-
« crase. Est-il donc vrai que ceux qui te voient et
« t'entendent n'en soient point frappés ? »

« J'avais beau faire, le caractère de Jacques s'assombrissait. Il devenait triste, irritable, violent, terrible quelquefois. Un rien le blessait ; il perdait le goût de toutes choses, du travail surtout, et c'est ce qui m'effrayait le plus. Mes encouragements lui pesaient ; mes larmes l'ennuyaient ; si j'essayais de rire, il me reprochait de ne pas l'aimer, et de ne point compatir à ses souffrances. Ce que j'avais prévu jadis commençait à se réaliser : j'étais trop peu pour lui ; ma faible nature n'avait pas ce qui eût été nécessaire pour adoucir l'amertume de son cœur. Je ne savais pas lui parler ; mes meilleures intentions tournaient à mal ; mes moindres gestes le choquaient. Je comprenais bien que la misère lui était odieuse ; je me tuais de travail, silencieusement et en cachette ; mais les salaires d'une femme sont-ils quelque chose ? La pauvreté gagnait chaque jour du terrain, et mes efforts devenaient impuissants à lui opposer une digue.

« Un jour, il me surprit au milieu de mes occupations. A cette vue, il lui vint une larme dans les yeux. Il m'embrassa sur le front sans rien dire. Une autre fois, voulant sortir avec moi, il se plaignit de la simplicité de ma toilette, et je fus obligée de lui avouer que mes plus belles robes étaient dispersées,

vendues. Il me laissa à la maison, et alla se promener seul.

« Le terme de notre loyer approchait. Je me résolus à lui en parler, car je n'avais pas assez d'argent pour payer le propriétaire.

« Eh! mon Dieu! me répondit-il avec aigreur, « n'as-tu pas tes bracelets? J'ai ma part de graves « tourments, sans que tu viennes encore y ajouter « tes misérables comptes de ménagère. Puis-je pen- « ser et écrire dans de pareilles conditions? On trou- « ble un homme, on l'arrache du ciel, on le jette « brutalement sur la terre, puis on s'étonne qu'il ne « puisse rien produire qui soit digne de lui!

« — Jusqu'à présent, lui dis-je, je t'ai donné toute « la tranquillité qu'il m'était possible de te donner.

« — Jusqu'à présent! répéta-t-il, jusqu'à présent! « Voici déjà les reproches qui commencent. Jusqu'à « présent, on a rempli son devoir, mais on a soin de « vous prévenir doucement que cela ne durera pas « éternellement. La femme est ainsi faite. Incapable « de s'élever à vous, elle tente de vous rabaisser à « son niveau. Si je voulais me plaindre, n'en aurais- « je pas le droit? Devais-je, moi, un poëte, me char- « ger d'une compagne? J'avais besoin de solitude, « de recueillement, d'indépendance; j'ai sacrifié so- « litude, recueillement, indépendance pour te haus- « ser jusqu'à moi. Un homme seul trouve toujours le « moyen de vivre, et j'ai accepté la responsabilité

« d'un ménage à entretenir. Il faut que je suffise à
« deux, que je pense à deux, que je travaille pour
« deux ! Ce qui me manque, c'est d'avoir assez d'é-
« goïsme ; la générosité de mon cœur me perdra ! »

« Vous ne pouvez comprendre, monsieur, quelles plaies creusait en moi chacune des paroles de Jacques. Je les trouvais exagérées, mais pas précisément injustes ; je me reprochais d'être intervenue comme un obstacle dans sa vie. Depuis qu'il m'aimait, je me croyais bonne à quelque chose. Son amour me justifiait à moi-même ma propre existence. Je savais combien l'amour rend heureux, et j'étais heureuse qu'il m'aimât, pour lui, plus que pour moi. Depuis deux ans, j'avais oublié mon infériorité, et je n'avais plus songé jusqu'à quel point j'étais inutile sur cette terre. Le discours de Jacques me rappela brusquement au sentiment de ma nullité, de mon impuissance. Je le gênais, ainsi que j'avais gêné mes parents adoptifs, ma maîtresse et mes compagnes. Mon seul appui me manquait ; le dieu me chassait de l'autel où je venais l'adorer, ne lui demandant qu'une chose, qu'il voulût se laisser adorer ! Je me crus bien coupable d'avoir osé lever la tête jusqu'à lui, et le sentiment de mon abaissement centupla encore ma passion. Plus j'étais bas, plus il était haut ! Je me résolus à tenter des efforts inouïs, surhumains, pour qu'il consentît à me supporter paisiblement à ses côtés. Vous le voyez, il ne

s'agissait plus de mariage. Quand parfois j'y pensais encore, cette idée me semblait une monstrueuse et folle prétention! Ce qui me soutint contre mon désespoir, c'est qu'après tout mon travail était bon à quelque chose; je lui rendais ainsi, en détail, ce qu'il avait pu, au temps de sa fortune, dépenser pour moi. »

Madeleine fut obligée d'interrompre son récit. Une toux violente déchirait sa poitrine. Je l'engageai à se mettre au lit, et je me retirai.

VII

A mesure que j'avançais dans cette histoire, monotone comme notre vie moderne, où la passion, enfermée dans un cercle étroit, se résout en orages intérieurs, je me sentais gagné par une sorte de morne découragement et de lassitude profonde. Bien jeune alors, je prenais pour une exception douloureuse cette union de Madeleine et de Jacques. Depuis, je l'ai retrouvée souvent, mais d'une manière moins tranchée, et avec mille nuances secondaires qui ne changeaient presque rien au fond vrai de la situation, et dépourvue du relief que lui donnait le caractère étrange de Madeleine.



J'éprouvais cependant un intérêt puissant à étudier ce drame sans action et sans péripétie, et à suivre dans ses développements, même les plus vulgaires, le spectacle de deux natures contraires, l'une se sacrifiant toujours, l'autre absorbant sans cesse. Jacques particulièrement commençait à m'intriguer. Il représentait un type, une idée. J'étais stupéfait de retrouver chez l'impuissant les aspirations de la force; chez l'être sans cœur et sans talent les grands mots de devoir et de dévouement, les rêves et les besoins de l'artiste. Cet homme, dupe de ses propres convoitises, prenant des désirs pour des révélations, son insatiable orgueil pour du génie, m'attirait et me repoussait à la fois. Je ne pouvais me dissimuler qu'il devait souffrir, et je l'étudiais aussi comme la manifestation vivante d'un symptôme alarmant, le déclassement des intelligences. Il y a des moments dans l'histoire où l'on voit des populations entières abandonner leurs foyers et émigrer vers d'autres cieux, où les attendent la famine et la mort. Jadis, au temps de l'empire romain, les provinces dépeuplées voyaient leurs habitants se précipiter sur la ville éternelle. Quelque chose de semblable se passe de nos jours dans le domaine moral. Les esprits inquiets et fascinés désertent les routes battues et certaines, se jettent à travers champs; nul ne veut de son lot; on brûle la chaumière paternelle, on fuit la terre natale; on court au hasard,

l'œil fixé sur quelque étoile brillant à l'horizon. Chacun se croit appelé à tout conquérir. On voyage sans consulter sa bourse et ses moyens. Au lieu de se tâter le pouls, on écoute les suggestions de l'orgueil, et l'on aime mieux mourir de faim à la porte de l'hôtel du Louvre que se rassasier dans une humble auberge. Mais, à côté du drame, il y avait la comédie : les choses humaines sont ainsi faites. Ce perpétuel malentendu de Madeleine et de Jacques eût excité le rire s'il n'avait donné envie de pleurer. Quoi de plus tristement comique, en effet, que Madeleine prenant pour de l'or fin la monnaie vide et sentimentale de Jacques ; que Jacques parlant de son dévouement et de son abnégation devant Madeleine, qui le croyait en s'immolant elle-même ?

J'éprouvais aussi un vif étonnement à mesure que je discernais mieux la nature vraie de Jacques sous le nuage d'illusion dont Madeleine l'entourait. Plus elle avançait dans le récit de sa triste histoire, plus mon étonnement augmentait. Je ne pouvais m'accoutumer à cette fascination d'outre-tombe, qui s'exerçait encore après un an, et lorsque la réflexion aurait dû répandre un jour révélateur sur le caractère du demi-poëte. Elle évoquait son existence devant moi, elle en feuilletait le livre, pour ainsi dire, page par page, et rien ne lui disait : « Madeleine, tu étais dans l'erreur ; cet homme, loin d'être

supérieur à toi, ne méritait ni ton admiration, ni ton amour, ni tes larmes, ni ton dévouement. » Il me prenait envie d'arracher le bandeau qui couvrait ses yeux ; j'avais une singulière démangeaison de lui montrer la vérité, de lui dépeindre, tel qu'il avait été, ce Jacques, dont elle croyait faire l'apothéose, et qu'elle frappait à chaque mot comme d'une irrémissible sentence. Mais si je la regardais, je ne me sentais plus ni la force ni le droit de détruire sa foi, de renverser son idole, et de plonger son pauvre esprit dans les ténèbres. A quoi bon? me disais-je : ce mensonge la fait vivre.

Le lendemain, je retournai chez elle ; elle gardait le lit. Une fièvre brûlante la dévorait ; elle me parut vieillie de dix ans. Son état m'alarma, quoique je ne fusse pas médecin, et j'allai chercher un de mes amis, depuis peu docteur de la Faculté de Paris. Je le laissai auprès de la malade. Au bout d'une demi-heure il descendit chez moi.

« Eh! bien? lui demandai-je.

—Elle est très-mal. Il y a de l'espoir, cependant. On doit toujours espérer. »

Et il me quitta sans vouloir répondre à mes questions.

Je remontai chez Madeleine, elle était plus calme. Malgré ma résistance, elle voulut continuer son récit.

« Laissez-moi parler, tant que j'en aurai la force,

me dit-elle. Je connais mon état. Je sais ce que je puis. »

Je cédai.

« Pendant quelques-mois, reprit-elle, notre vie continua sans changement apparent. Jacques devenait graduellement plus dur, plus sombre, plus irritable à mon égard. Toutefois, il avait de bons moments, où il me ramenait à nos beaux jours. Cela me donnait du courage pour plusieurs semaines, mais la foi avait quitté mon cœur. J'étais comme un homme affamé à qui l'on sert un festin; il savoure les mets offerts, et pense au jeûne du lendemain. La fièvre et l'amertume assaisonnent ces songes dorés, dont le réveil est prévu. Les éternelles déceptions de Jacques finirent même par lui ôter le goût de son travail. Il écrivait peu, difficilement, sans entrain, sans courage. De temps à autre, il composait une pièce de vers. Alors, il était meilleur avec moi. Il me les lisait, et ses yeux reprenaient leur éclat, et tous ses rêves d'ambition venaient ranimer son espoir. Mon humble et naïf enthousiasme lui causait du soulagement; son cœur s'ouvrait; il se laissait aller à me raconter ses projets de gloire et d'avenir; il croyait encore au succès, il le voyait, il le tenait,

« Madeleine, me disait-il, j'ai des besoins délicats « et nombreux. Les plaisirs de la foule ne sont pas « mes plaisirs. Mon éducation m'a fait connaître de

« vastes horizons, pleins de lumière et de palais en-
« chantés. Ce qui convient à l'artisan ne peut me
« convenir. Il ne songe pas, lui, aux choses que je
« rêve, que je veux, qui me sont indispensables. Sa
« blouse est son amie, la compagne de son existence;
« son entourage porte la blouse ainsi que lui; mais
« mon habit râpé, qui colle à mes membres amaigris,
« fait monter la rougeur à mon front. Ses joies sont
« celles de ses semblables; mes semblables, à moi,
« où sont-ils? Au sommet de l'échelle. Et ne faut-il
« pas que je sois comme eux, que je partage leur luxe,
« leurs enivrements, les raffinements d'une civilisa-
« tion qui a été créée pour nos natures d'élite? Dans
« les fêtes, dans les spectacles, je dois être des pre-
« miers avec eux. Si je sors, mon cœur se serre lors-
« qu'un homme m'éclabousse du galop de son cheval,
« car j'ai le sentiment que je vaux plus que lui, et
« mon estomac est aussi difficile que le sien, quoique
« je boive de l'eau et que je mange des aliments
« grossiers. J'ai tous les besoins de l'homme supé-
« rieur, et je vis comme un manœuvre. »

« Mais à quoi bon vous redire ce qui ne saurait se raconter? Comment pourrais-je jamais vous faire assister à cette dissolution lente qui défigura, puis enfin brisa l'homme de mon cœur et de mes rêves. Éternellement dévoré par l'ambition, par le besoin de briller, de jouer un rôle, de vider toutes les coupes de plaisir que présente la vie aux riches et aux

puissants; éternellement condamné par ses pareils à rester obscur, inconnu, méprisé, misérable, Jacques prit en haine l'univers entier. L'abîme qui séparait les conceptions de son intelligence du milieu où les circonstances le maintenaient, détendit les ressorts de son âme; sous mes yeux, je le vis vieillir rapidement, en regrettant sa jeunesse infructueuse. Avoir des trésors en soi, et mourir de faim, voilà ce qu'il ne put accepter. Il renonça insensiblement à tenir la plume; il chercha des distractions à tout prix; il voulut s'étourdir par tous les moyens. Il fit la connaissance de jeunes gens, comme lui rêvant le luxe, et comme lui vivant de pain noir, comme lui sûrs d'eux-mêmes et de leur génie, comme lui repoussés et méconnus. Ils mirent en commun leurs déceptions et leur misère. Ils s'excitaient mutuellement, se lisaient leurs œuvres, en savouraient ensemble le mérite, et s'irritaient ainsi davantage contre l'injustice des hommes.

« En les quittant, Jacques, plein de fureur et d'amertume, s'en prenait à moi de la cruauté du sort. Je lui pardonne de tout mon cœur. Cela le soulageait de déverser sur moi le fiel dont les autres abreuvaient son âme; au moins j'étais bonne à cela; c'était encore quelque chose. Il me reprochait ce que je faisais et ce que je ne faisais pas, ce que je disais et ce que je ne disais pas. La pauvreté de mon costume lui inspirait de l'horreur; mes mains

rougies par le froid et le travail lui causaient du dégoût. Il voyait en moi les progrès de son propre mal; mes souffrances lui indiquaient les siennes, me maigreur le faisait songer à sa maigreur, et mon dénûment lui rappelait qu'il n'avait rien sur la terre. Comment lui en aurais-je voulu? S'il avait tout possédé, ne m'aurait-il pas tout donné? »

Malgré moi je hochai la tête; Madeleine heureusement ne s'en aperçut pas. Elle continua :

« Sa belle et puissante nature se débattait en lui-même comme un oiseau sauvage dans une cage trop étroite. Ses amis, du reste, avaient sur lui une influence pernicieuse; ils appesantissaient son esprit sur des déceptions déjà trop visibles; ils jetaient de l'huile sur le feu; et, quand la fatigue semblait amener un peu de calme à son cœur ulcéré, leurs déclamations surexcitaient ses nerfs momentanément détendus.

« Oh! croyez-le, monsieur, c'est avec regret que je vous parle de cette période de ma vie, que je vous dépeins cette chute d'un poëte et d'un grand esprit; mais, je vous en conjure, ne le condamnez pas; soyez indulgent pour lui! ce sont les hommes qui l'avaient fait ce qu'il était devenu. Mettez-vous un instant à sa place, et comprenez ce qu'il devait éprouver. Être entré dans la vie plein de foi en soi et de confiance dans les autres; avoir cru qu'on soulèverait des mondes, et qu'au son de votre voix

les passants s'arrêteraient attentifs; puis se voir lentement dépérir dans la misère et l'obscurité; voir chacun se détourner de vous, ou hausser les épaules à vos discours; sentir que vos besoins les plus légitimes deviennent autant de douleurs aiguës, et, du sein de sa grandeur morale, contempler son abaissement matériel, voilà une torture atroce et sans nom, qui aigrirait les plus nobles caractères. Croyez-vous donc que celui qui décrit des palais, et dont l'imagination se promène au milieu des jardins enchantés de la poésie, n'en trouve pas sa mansarde plus triste et son pain noir plus amer? Jacques me l'a appris. La misère, la faim, le froid, ne m'ont jamais causé des angoisses pareilles à celles que ressentait mon pauvre ami.

« Il voulut oublier, il chercha, — j'ai presque honte de le dire, — il chercha dans l'ivresse un dernier refuge. J'essayai d'abord de le détourner de ce remède dangereux; ce fut en vain; je dus y renoncer. Je n'avais pas d'influence sur Jacques. Il était tout pour moi, et moi, je savais que, pour lui, je n'étais qu'un atome imperceptible. Quelle figure pouvais-je faire auprès de ses rêves, de ses aspirations, de ses désirs? Il me gardait à ses côtés par habitude.

« Bientôt, ce qui n'avait été pour lui d'abord qu'un moyen d'oubli, devint une passion. Que de fois il prit tout l'argent que j'avais amassé péniblement

pendant une longue semaine! Alors il partait, et je ne le revoyais plus que lorsque, l'argent disparu, l'espérance d'en retrouver à la maison le ramenait près de moi.... J'abrégerai ce tableau, il m'est trop pénible à retracer. Si Jacques devint cruel, s'il perdit la tête, si sa main se leva sur moi, ai-je le droit de l'accuser? Il me prend parfois des doutes et des inquiétudes: je me demande si j'ai fait tout ce que j'avais à faire, et si je ne suis pas moi-même plus coupable que lui. »

Madeleine s'arrêta; elle attendait que je lui répondisse.

« Madeleine, lui dis-je, je n'ai rien à vous répondre. Vous ne me comprendriez pas. Depuis le commencement de ce récit, je vous ai acceptée, moi aussi, telle que Dieu vous a créée. Je n'ai point à vous blâmer, ni à vous approuver, je vous écoute. Je ne toucherai pas davantage à Jacques, il est mort et vous l'aimez. Continuez votre histoire.

— Je suis toujours indigne de lui, s'écria Madeleine avec angoisse; je vous porte à le mal juger; j'aurais dû me taire, ou ne vous raconter que le bien. Ceux qui nous connaissaient lui jetaient aussi la pierre de son vivant.

« Malgré toute mon énergie, les forces physiques, un jour, finirent par m'abandonner. Je tombai malade. Combien je me reprochai cette faiblesse involontaire! je m'inspirais presque de la haine. Malade, je ne pouvais plus travailler. Que deviendrait Jac-

ques? Que deviendrais-je moi-même? Si je ne m'étais senti charge d'âme, je me serais laissée mourir avec une immense joie. Jacques vivait, il avait besoin de moi, je devais vivre. Quand il me vit au lit, il s'irrita de ma maladie, prétendit que je m'écoutais, que je faisais la petite maîtresse, que je n'avais point de cœur ni de courage. Enfin il sortit, et ne revint pas de toute une semaine. J'étais seule sur notre grabat, dévorée par la fièvre et le désespoir. Je n'avais personne auprès de moi pour me soigner, ni même pour me donner un verre d'eau, et la soif me tourmentait. Cependant je me relevai, je ne voulais pas que Jacques, à son retour, me trouvât hors d'état de lui être utile. Des voisins vinrent à mon secours. Ils se cotisèrent, et me procurèrent un peu de soulagement. La semaine n'était pas écoulée, que déjà je me remettais à l'ouvrage.

« Je cousais, assise sur une chaise, lorsque Jacques rentra. La décomposition de ses traits m'effraya. On eût dit que la mort lui soufflait au visage. Il me regarda d'un air hébété, puis s'affaissa sur lui-même. Je le reçus dans mes bras, je le transportai sur le lit; il était sans connaissance et plus roide qu'un cadavre. J'appelai au secours, je courus chercher un médecin. Hélas! tout était fini! Le médecin m'annonça qu'on ne sauverait pas Jacques. Pendant cette semaine d'absence, il avait achevé de se tuer.... »

Ici la voix de Madeleine s'arrêta dans son gosier, et deux larmes jaillirent de ses yeux. Il y eut un long silence; puis elle reprit:

« Il souffrit beaucoup. En proie à un horrible délire, il parlait sans cesse de gloire et de fortune. Il se confondait avec Le Tasse, un de ses poëtes favoris.

« Je touche au Capitole! criait-il la nuit. Voici la « foule, voici la couronne sacrée! Mais pourquoi ne « veut-on pas me couronner? Je suis Le Tasse! En- « vieux et méchants, inclinez-vous devant le rayon- « nement de mon génie! »

« Au dernier moment, il reprit connaissance. Il m'appela d'une voix faible :

« Madeleine, me dit-il, je vais mourir comme j'ai « vécu, seul, privé de ma gloire. Tu m'as aimé, tu « m'aimes encore; tu étais une bonne fille. Je te « lègue mes manuscrits, fais l'impossible, mais qu'ils « soient imprimés. On a plus de bienveillance pour « les morts que pour les vivants; mon volume aura « du succès.

« — Oh! Jacques, m'écriai-je, je veux aussi « mourir!

« — Je te le défends, Madeleine, ce serait de l'é- « goïsme. Oublie un instant tes propres douleurs; « sois courageuse; survis-moi pour travailler à la « glorification de mon nom. J'ai lutté jusqu'à la fin. « Imite-moi, Madeleine. Je compte sur toi! »

« Ce furent ses dernières paroles.

— Il y a longtemps qu'il est mort? demandai-je.

— Dix-huit mois! »

VIII

Ici finit l'histoire de la pauvre Madeleine. Elle n'a pas besoin de commentaire. Des paroles ne pourraient qu'affaiblir l'étrange éloquence des faits. La tombe d'ailleurs est sacrée pour le moins autant que la douleur.

Je ne m'étendrai pas sur la conclusion de ce long récit. Jacques mort, la lutte est terminée. Madeleine n'a plus rien à dire, plus rien à faire qu'à accomplir sa dernière volonté.

Par son abnégation sans bornes, elle avait peut-être contribué à la chute de son idole; peut-être lui avait-elle rendu l'égoïsme trop facile et la lâcheté trop commode; mais ici-bas chaque vertu a son écueil. Ses vertus, trop saintes et trop rares, qui donc oserait les accuser?

La force factice qui l'avait animée pendant le récit de sa vie l'abandonna rapidement. Je la voyais chaque jour s'éteindre et dépérir. Le médecin qui la soignait me prit à part et m'annonça qu'elle était atteinte d'un mal probablement incurable. D'après

ses conseils, je la fis transporter dans une maison de santé. Elle n'en sortit que pour aller au cimetière.

Suivant ma promesse, j'ai fait imprimer les vers de Jacques. Ils forment un petit volume sous couverture jaune, d'assez bonne apparence, et l'on en trouve çà et là quelques exemplaires parmi tant d'autres du même genre qui inondent les boutiques de nos étalagistes. Inutile de dire que les frais d'impression ne seront jamais couverts.



LE POËTE SATURNIN



LE POËTE SATURNIN.

Un appétit dévorant, un appétit de chasseur nous avait réunis autour d'une de ces larges tables en bois brut que l'on trouve encore dans les cabarets de village. Nous avions choisi une tonnelle à l'extrémité du jardin. Les cobéas et les volubilis s'entrelaçaient au-dessus de nos têtes, mêlés à quelques ceps de vigne chargés des grappes jaunissantes de l'automne. A nos pieds couraient les longues tiges vertes et charnues des capucines, veuves de leurs plus belles fleurs, prosaïquement mélangées à la laitue qui couronnait notre repas. Étendu sur un banc dur et boiteux, je fumais mon cigare en me livrant à une sorte de somnolence pleine de charme. Pendant ce temps, mes deux amis racontaient leurs exploits cynégétiques et se dédommageaient d'un présent fâcheux (nous n'avions rien tué) par le souvenir, un peu embelli, d'un passé où les chevreuils,

les perdreaux et les lièvres venaient d'eux-mêmes se nicher dans leur carnassière.

Tout à coup nous fûmes arrachés, moi à ma rêverie, eux à leurs regrets, par la voix d'un chanteur nomade. Ce qu'il chantait, je l'ai oublié; ce que je n'oublierai jamais, c'est sa voix forte et discordante. Elle parcourait, sans mesure et sans raison, toutes les notes de la gamme, jetant des éclats inattendus, puis s'arrêtant brusquement pour reprendre dans un autre ton. Si cette voix avait été simplement fausse ou insuffisante, je n'en parlerais pas; mais elle avait quelque chose d'absurde et de content de soi-même qui éveilla mon attention. Par une sorte de révélation instinctive, il me sembla que cet organe déréglé devait être le premier indice d'une nature dépourvue du sens juste et vrai de l'existence. D'un autre côté, cette voix ridicule était tout empreinte de vanité, et les prétentions du chanteur paraissaient aussi clairement que son peu de disposition pour la musique.

Ainsi, avant de l'avoir vu (le feuillage le cachait à nos yeux), je savais déjà qu'il manquait de bon sens et regorgeait de vanité. Certes, je pouvais me tromper, mais je me laissais aller au plaisir innocent de reconstruire un caractère avec les faibles éléments que le hasard mettait à ma portée. Pourquoi, d'ailleurs, celui qui étudie le cœur humain ne ferait-il pas comme le savant à qui une vertèbre suffit

pour restituer le squelette matériel d'un être disparu depuis longtemps? Il y a également un squelette moral où toutes les parties sont intimement liées. Telle voix appartient à telle nature, aussi nécessairement qu'une dent de certaine forme indique un animal carnassier. Tout parle dans l'homme : non-seulement ses gestes, ses traits, son regard, sa tournure, son silence, mais encore le choix de ses aliments. Le poëte et l'ambitieux, le sot et l'homme d'esprit ne choisissent ni les mêmes mets, ni les mêmes vins.

« Cette voix est celle du père Saturnin, s'écria tout à coup Hector ***, et il se mit à rire.

— Vous le connaissez? lui demandai-je vivement.

— Sans doute. Qui ne le connaît?

— Moi, par exemple. Que fait-il ?

— Vous l'entendez, il chante pour gagner la pièce ronde. C'est un singulier original, ajouta mon compagnon. Il faut que vous causiez avec lui, il vous amusera beaucoup. »

J'y consentis sans peine. Qu'entendait-on par un *original* au village?

Hector nous quitta, et revint, au bout de quelques instants, accompagné du mendiant.

Le père Saturnin me salua avec une certaine bonhomie qui ne manquait pas de dignité. C'était un vieillard d'une soixantaine d'années. Ses épaules,

un peu voûtées, étaient larges et annonçaient la force, ainsi que ses membres bien proportionnés et sa haute taille. Il avait le front chauve et les yeux petits, mais extrêmement vifs et spirituels ; son nez était mince sans être long, les narines étaient mobiles. La bouche grande et très-rouge respirait la sensualité. Des gestes faciles, un laisser-aller général du corps, et parfois des mouvements brusques, donnaient à cet homme un air d'insouciance et même de gaieté.

« Vous prendrez un verre de vin avec nous, n'est-ce pas, père Saturnin? lui dit Hector.

— Volontiers, » répondit le vieillard. Ses yeux s'animèrent, sa bouche sourit, et il passa sa langue sur ses lèvres avec un mouvement, qu'on me pardonne la comparaison, tout à fait semblable à celui du chien qui se promet le régal d'un os longtemps convoité.

On appela la fille d'auberge, qui nous servit une bouteille de vin. C'était une jeune paysanne de dix-huit ans environ, large des hanches, courte de taille, rouge de figure ; elle portait une jupe de bure qui s'arrêtait au-dessus de la cheville, un tablier blanc, un corsage noir, lacé par-devant. Des manches de chemise en grosse toile, retroussées, laissaient voir deux bras, sinon très-blancs, du moins fermes et charnus. Je n'aurais guère remarqué cette beauté campagnarde sans le regard que lui jeta notre nouveau convive. Ses pe-

tits yeux la parcoururent rapidement de la tête aux pieds avec une sorte d'admiration, sa bouche se fendit, et il passa sa langue sur ses lèvres comme il avait fait déjà pour le vin. Jeanneton comprit toute l'éloquence contenue dans ces diverses manifestations, car elle rougit, et lui dit en riant:

« Vous voilà donc revenu, vieux mauvais sujet? »

Le père Saturnin éclata de rire à son tour. Ce rire était si franc, si complet, si sympathique, qu'il se communiqua de proche en proche, tandis que la jeune paysanne s'enfuyait.

« Voilà une belle fille, s'écria le père Saturnin en tendant son verre. A vingt ans, je ne l'aurais pas laissée fuir! Mais aujourd'hui les jeunes gens ne savent plus ni boire, ni aimer.

—Allons, pas d'idées noires, interrompit Hector; buvons! »

Le chanteur but sans se faire prier.

« Et la poésie, comment va-t-elle? »

Le père Saturnin se redressa en entendant cette question, et son front s'assombrit légèrement.

« La poésie? répéta-t-il. Oh! la poésie va bien, peut-être, mais les poëtes vont mal à coup sûr. Tout change autour de nous, le monde marche à grands pas vers une décadence générale, et les poëtes, rois hier, aujourd'hui tendent la main. Vous êtes jeunes, mes chers amis, continua-t-il, et vous ignorez ce qui vous a précédés. Moi qui vous parle, moi qui

chante le long des chemins pour gagner ma vie, j'ai eu mes beaux jours, mes jours de succès et de gloire. Les revues se sont disputé mes vers, les éditeurs s'arrachaient mes manuscrits. Alors, c'était le bon temps! Alors, le génie était une puissance, et j'ai été puissant! Mais tout dégénère : l'injustice, l'envie, l'ignorance, la cupidité règnent en tyrans; j'ai débuté par le Capitole et je finirai à l'hôpital.

— Tout dégénère, s'écria joyeusement Hector, en me lançant un regard d'intelligence, moins le vin, et la fille d'auberge qui nous le sert.

— Oui, le vin est bon, et il y a encore de belles femmes, soupira le poëte mendiant; mais on ne sait plus ni remplir son verre, ni vider la coupe de l'amour. »

A ce dernier trait je cherchai une lyre au côté du père Saturnin : je n'aperçus qu'un sac de toile maintenu par deux ficelles et destiné à recevoir les provisions du voyageur.

J'étais du reste charmé de cette rencontre, et j'en remerciais mon étoile. Parti dans l'espoir de rapporter un pauvre lièvre lâchement assassiné d'un coup de fusil, je venais de mettre la main sur un être bien autrement curieux, bien autrement rare, et ce poëte en haillons, ce chanteur nomade, échoué, comme l'épave de quelque grand naufrage, au fond d'une province éloignée, après avoir connu la vie parisienne, excitait en moi le plus vif intérêt. Je me

promis de profiter de l'occasion que m'envoyait le ciel, et, déterminé à déchiffrer jusqu'au bout ce cavalier démonté de Pégase, j'entrepris d'obtenir une confession complète. Dans notre siècle de caractères effacés, un type tranché, une figure originale, sont choses précieuses, et que l'observateur ne doit pas dédaigner. Je résolus de m'approprier ce personnage, dût la chasse en souffrir. Il m'en coûta moins de peines et de temps que je ne l'eusse supposé : quelques bouteilles de vin, autant de sourires de la fraîche Jeanneton, me le livrèrent pieds et poings liés. Il vidait son verre et son cœur en même temps, et lorsque la dernière bouteille alla rejoindre sur le gazon ses sœurs aînées, le vieux mendiant n'avait plus rien à m'apprendre.

Rentré chez moi, j'écrivis à la hâte mes souvenirs. Je les donne aujourd'hui : ils forment l'histoire complète du poëte Saturnin. Je n'ai pas osé lui laisser son éloquence populaire parfois un peu crue, et j'ai ajouté quelques digressions utiles pour ceux qui n'ont pas eu, comme moi, sous les yeux, ce commentaire instructif des paroles, qu'on appelle la physionomie, le geste, le regard, l'accent.

I

Saturnin naquit dans la loge d'un concierge tailleur du faubourg Saint-Marceau. Son père était laborieux, sobre et rangé, taciturne toujours, et violent à l'excès. Ses colères fréquentes, sans paroles, sans cris, sans gestes, avaient quelque chose de sournois qui les rendait plus effrayantes. Il devenait d'une pâleur mortelle, un tremblement nerveux agitait son corps ; dans ces moments-là, aucune puissance humaine n'eût fait sortir un son de ses lèvres; mais malheur à qui se trouvait sous sa main! Sa femme, humble et résignée comme tant de femmes du peuple, était la première victime de cet homme tyrannique et dur. Lorsqu'il eut un enfant, cet enfant partagea les mauvais traitements endurés par sa mère ; mais ce qui n'inspirait qu'une respectueuse terreur à la pauvre Marianne, inspira bien vite une sorte d'antipathie haineuse au jeune Saturnin. Son caractère indomptable, sa nature, avide de mouvement et de liberté, ne purent s'accoutumer à trembler, et, chez lui, la révolte succéda rapidement à la peur.

On l'envoya à l'école, où il se distingua par une grande vivacité d'intelligence, de la mémoire, et par

l'heureuse faculté de saisir au vol ce qu'on voulait lui expliquer, sans avoir l'air d'écouter l'explication. Lorsque je le vis, vieux et usé par une existence orageuse, il me frappa encore par le merveilleux talent avec lequel, sur un mot, il devinait une phrase, sur une phrase, tout un raisonnement. J'ai, du reste, souvent remarqué ce phénomène chez les esprits superficiels et privés d'idées vraiment personnelles.

Lorsqu'il eut appris ce qu'on apprend à l'école, son père résolut de lui enseigner le métier de tailleur. L'enfant avait quatorze ans, et c'est alors que commencèrent les vraies luttes entre le père et le fils. Le père, qui n'avait jamais su lire, commença par défendre toute espèce de lecture à son fils. Cette supériorité du jeune homme le choquait. Au fond, il était content que Saturnin fût un savant; mais aussi il en était humilié, et lorsqu'il voyait l'enfant feuilleter un livre, il regardait presque cette action comme un défi jeté à l'ignorance paternelle. Saturnin fut donc réduit à lire le soir en cachette, à prendre sur son sommeil pour satisfaire un goût légitime et que les obstacles développèrent outre mesure.

Saturnin devint en peu de temps un ouvrier tailleur des plus habiles. Lorsqu'il voulait travailler, il travaillait bien, vite et beaucoup; mais Saturnin, avant tout, aimait le plaisir, le grand air, et les exercices violents qui n'ont aucune utilité pratique,

tels que la natation, les luttes et les excursions à la campagne, où l'on cueille le fruit défendu à tous les arbres des vergers mal clos. A chaque instant, il rentrait chez ses parents avec un œil gonflé, le nez écrasé, et le crâne dégarni d'une partie de sa chevelure, laissée dans la main d'un ami susceptible ou vindicatif. Son père, le saisissant par ce qui restait de cheveux, lui faisait subir une correction énergique, après laquelle Saturnin allait se coucher sans souper, pour se réveiller le lendemain matin avec une courbature générale, et plus tatoué qu'un guerrier indien.

Grâce à ce régime, les muscles de Saturnin devinrent d'acier, et son estomac acquit la propriété commode de tout digérer avec plaisir; mais le jeune homme, peu sensible à ces avantages, résolut de changer son existence. Il n'entrevit pour cela qu'un moyen : fuir la maison paternelle. Pour Saturnin, le concevoir, c'était l'exécuter. Il ne songea à aucune des difficultés qui allaient assaillir ses quinze ans; il ne songea même pas à sa mère dont il était l'unique consolation. Insouciante, quoique vindicative, sa nature ne connaissait guère les longues hésitations et les luttes pleines d'angoisses. Ses désirs étaient des volontés, ses volontés des actions. Heureux de vivre, sans regret d'hier, sans crainte du lendemain, ayant en lui les sources vives d'une inépuisable gaieté, incapable d'une méchanceté calculée et d'un dévoue-

ment réfléchi, peu scrupuleux dans les petites choses, naturellement sceptique, parce qu'une conviction forte est un trop lourd fardeau, railleur, intelligent, spirituel, léger, content de soi, il entrait dans le monde, avec tous les éléments du bonheur, descendant éloigné, mais direct, de la race au rire franc des Villon et des Rabelais. Homme instinctif par excellence, son âme et son corps vivaient dans une union touchante et parfaite. C'est en vain qu'on eût cherché en lui cette lutte entre la *bête* et l'*autre*, qui crée tous les Werther et tous les René. Le plus grand équilibre régnait entre les deux portions de son être, par la simple raison que ses sentiments n'étaient que des sensations. On aurait dit que son corps avait été fait sur la mesure de son âme, tant l'enveloppe terrestre se moulait exactement sur l'hôte intérieur. C'était une entente cordiale à rendre jaloux plus d'un malheureux, chez qui les deux principes, accolés brutalement, tirent chacun de son côté, sans pouvoir se mettre d'accord.

Un beau matin, il quitta la maison, bien décidé à n'y jamais rentrer. Malheureusement, il avait compté sans sa mère et sans la faim. Après douze jours de recherches et de désespoir, la pauvre Marianne retrouva son fils,

« Sed quantum mutatus ab illo ! »

Maigre, pâle, défait, il gisait sans force, sous l'arche

d'un pont, n'ayant pour se protéger contre le froid d'un hiver rigoureux que de misérables vêtements en haillons. Quant à la faim, ses joues creuses et son regard abattu disaient trop qu'il n'avait pas su l'éviter entièrement. La mère, à cette vue, ne put retenir ses larmes.

« Malheureux! s'écria-t-elle, tu te serais donc laissé mourir?

— Certainement, répondit Saturnin; jamais je ne serais rentré chez mon père. »

Cependant, affaibli par la souffrance, un peu dégoûté d'un essai de liberté trop rude, touché par les larmes maternelles, il consentit à revoir la loge enfumée du faubourg Saint-Marceau. Son père ne lui adressa ni une parole, ni même un regard. Cette indifférence avait quelque chose de dédaigneux qui blessa au vif le jeune homme. Son amour-propre se sentit atteint. Quoi! son absence avait passé inaperçue? Quoi! tant de souffrances endurées pendant douze jours n'avaient pas même abouti à troubler le sommeil du vieux tailleur? Saturnin ne le lui pardonna jamais. Toutefois, le père, plus sensible au fond, sans doute, qu'il ne voulait le montrer, ménagea davantage son fils, et lui laissa désormais une certaine indépendance. Le jeune ouvrier l'employa à lire et à suivre assidûment les théâtres du boulevard, et, pendant trois ans, tous les mélodrames de l'époque défilèrent successivement sous ses yeux.

Ces trois ans écoulés, Saturnin, sûr de pouvoir gagner seul sa vie, se loua une petite mansarde sous les toits, et prit de l'ouvrage pour une maison de confection. Il travaillait bien, nous l'avons dit ; il aurait pu facilement parvenir au bien-être matériel; mais Saturnin aimait mieux le plaisir que le confortable. Sans soin de sa personne, ayant toujours toute sa garde-robe sur le dos, il travaillait lorsque la misère le talonnait, et chantait, buvait, riait, dansait tout le temps qu'une pièce de monnaie sonnait dans sa poche. De la sorte, il se fit adorer de ses camarades, et gagna la réputation d'un bon enfant. Sa passion pour le théâtre marchait de pair avec ses autres folies. Le soir, il allait, comme figurant, dans un des petits théâtres du boulevard. Là, il s'enivrait du mouvement des coulisses, il brûlait ses yeux aux regards des jeunes prèmières et même des mères nobles, car en vrai poëte, qu'il devait être un jour, les paillettes du costume le frappaient plus que la flamme des prunelles noires ou bleues. Là, il voyait, il entendait, il touchait presque le pierrot célèbre, ou le traître applaudi, et il se disait que, lui aussi, serait roi sur les planches. Un grand événement fit évanouir ce beau rêve.

Un soir, on le chargea d'un rôle peu important, il est vrai, et entièrement muet, mais enfin c'était un rôle !

Il devait endosser une livrée, entrer en scène, pré-

senter une lettre à Pierrot, et attendre la réponse. La réponse de Pierrot était un coup de pied. Pendant quelques soirées, notre débutant reçut le coup de pied convenu avec une grâce charmante. Cependant les représentations se succédaient avec une monotonie désespérante, et rien n'annonçait qu'elles dussent bientôt s'arrêter. Peu à peu, cette commotion régulière, se reproduisant chaque jour, à heure fixe, devint un cauchemar pour Saturnin. Il en rêvait dans son sommeil, il y pensait éveillé; son imagination s'exaltait, ses nerfs s'irritaient. Il oublia la situation, s'identifia trop à son malencontreux rôle, et, cédant moitié à la colère, moitié au désir de faire une plaisanterie, se promit de rendre à Pierrot l'équivalent de ce qu'il en avait reçu durant seize soirées.

Le dix-septième jour, en effet, il revêtit sa livrée, apporta la lettre et attendit. Pierrot leva la jambe; alors Saturnin, saisissant l'instrument du supplice, renversa Pierrot sur le dos, et s'enfuit au milieu des applaudissements du public, emportant la livrée, qu'il rendit le lendemain, et les malédictions du régisseur, qu'il garda.

Sa carrière dramatique était terminée.

II

En sortant du théâtre, Saturnin se dirigea vers sa chambre. Il était tard, la neige tombait par gros flocons, les toits blancs se dressaient le long des rues comme d'immenses fantômes attendant en silence l'instant de quelque rendez-vous sinistre. Les becs de gaz perçaient péniblement d'une faible lueur l'atmosphère opaque et glacée. Parfois, le vent sifflait sur un ton lugubre, et semblait gourmander avec colère les rares passants qui sillonnaient la voie publique, malgré l'heure et le temps. Saturnin gravissait en fredonnant la montagne Sainte-Geneviève, mais son chant s'affaiblissait peu à peu, sa démarche se ralentissait, et, bientôt, un sentiment de mélancolie indéfinissable éteignit tout à fait la dernière note prête à s'envoler de ses lèvres. Sans s'en rendre compte, il subissait graduellement cette influence mystérieuse que la nuit exerce sur l'esprit, quand, à l'horreur des ténèbres, s'ajoutent la solitude complète, les gémissements de la bise, et l'aspect fantastique des objets déformés par le brouillard et les capricieux dessins de la neige. Ce fut sous l'empire de cette émotion indéfinissable, et qui ne manque pas pourtant de douceur, que Saturnin atteignit la

porte de sa maison. Il allait donner un coup de sonnette, lorsqu'il crut entendre le bruit d'un sanglot étouffé. Il retourna vivement la tête et explora du regard toute la rue. A dix pas de lui, il aperçut une forme humaine, à moitié perdue dans l'ombre, à moitié ensevelie sous la neige.

Saturnin avait cette sensibilité prompte et facile qui s'éveille à l'aspect de toute douleur matérielle et entourée d'une certaine mise en scène. D'un bond, il s'élança auprès de cet être abandonné qui pleurait dans la nuit, et ne luttait même plus contre les étreintes du froid. C'était une femme : une robe d'indienne couvrait ses membres frêles ; un châle jaune à fleurs rouges entourait le haut de son corps et une partie de la tête, sans dissimuler une ou deux mèches blondes de cheveux agités par le vent. Cette pauvre créature, accroupie sur elle-même, avait enfoui son visage entre ses deux genoux, et ramené ses deux petites mains violettes sur son front. On eût dit qu'elle cherchait à se cacher à elle-même sa propre situation, et qu'elle fermait les yeux à la vie, de peur de la voir trop horrible.

Saturnin, sans hésiter, prit cette tête courbée dans ses mains vigoureuses, et la souleva, en disant d'une voix un peu rude :

« Allons, ma brave femme, du courage ! »

Mais à peine eut-il jeté les yeux sur le visage, qu'il poussa un cri et recula de deux pas.

« Rosette, Rosette, est-ce vous? »

Rosette releva lentement ses paupières gonflées de pleurs, et regarda à son tour celui qui venait de la reconnaître.

« Monsieur Saturnin! » murmura-t-elle. Une vive rougeur colora son visage, des larmes plus abondantes coulèrent le long de ses joues, et d'un mouvement plein de gracieux effroi elle l'attira vers elle.

« Ne m'abandonnez pas, monsieur Saturnin, je vous en prie. J'ai bien peur et bien froid, ainsi toute seule, à cette heure de la nuit.

— Comment êtes-vous ici? Est-ce que le père et la mère Bernard sont morts?

— Non, mais ma mère m'a mise à la porte ce soir. »

Saturnin serra les poings.

« Alors, vous êtes sans asile?

— Sans asile.

— Venez chez moi, Rosette, vous me raconterez votre histoire.

—Chez vous, monsieur Saturnin? répéta la jeune fille en levant sur lui deux grands yeux bleus timides, mais intelligents.

— Sans doute, chez moi. Croyez-vous qu'on vous recevra à l'hôtel, cette nuit, dans l'état où vous êtes?

— Je crains que non.

— Alors, continua Saturnin, puisque vos parents vous chassent, et que les étrangers ne voudraient pas de vous, venez chez un ami. »

Pour toute réponse, Rosette appuya son petit bras glacé sur le bras de son chevalier, et le suivit sans hésiter.

Si nous voulions faire de la perspicacité et nous poser en devin, nous dirions même que le mouvement de la fillette avait été trop rapide pour ne pas être l'expression de ce sentiment de soulagement qu'éprouve l'esprit, lorsque les circonstances nous contraignent à suivre notre propre désir. La figure aussi, sans cesser d'exprimer une douleur vraie et profonde, s'éclaira subitement. Si vous avez jamais remarqué ce pâle rayon de soleil qui se glisse mystérieusement entre deux nuages par un temps de pluie ou d'orage, vous comprendrez quelle fut l'expression de Rosette en donnant le bras à Saturnin.

Ils eurent bientôt gravi les six étages qui conduisaient à la mansarde du jeune ouvrier. Saturnin prit dans sa main la main de Rosette; ne fallait-il pas la guider au milieu des ténèbres et du désordre sans nom qui régnait chez notre héros? Après mille détours, après avoir renversé une chaise, cassé un verre, et frotté inutilement plusieurs allumettes trop humides, Saturnin finit par obtenir de la lumière.

« Là, dit-il d'un air satisfait, en reprenant une

main qu'on ne songeait guère à retirer, nous pouvons y voir maintenant.

— Ah ! tant mieux, » répondit Rosette en regardant Saturnin qui la regardait.

Évidemment cette phrase : Nous pouvons y voir, voulait dire : nous pouvons nous voir. L'expression n'était pas très-juste ; qu'y faire? Dans une mansarde, on parle mal le français quelquefois, mais on se comprend si bien toujours !

Saturnin tenait une des mains de Rosette ; il s'empara de l'autre.

« Vous avez bien froid, Rosette.

— Pas aux deux mains.

— C'est vrai, j'ai déjà réchauffé celle ci ; et il secoua doucement la première prisonnière.

— Ma chambre n'est pas belle, ajouta-t-il après un moment de silence, et il s'aperçut seulement de l'affreux désordre qui l'enlaidissait encore.

— Vous y êtes libre, monsieur Saturnin, et personne ne vient vous y chercher querelle. D'ailleurs, que lui manque-t-il? Voilà un lit de sangle, deux chaises, une table, un petit poêle en fonte dont le couvercle s'enlève, ce qui permet d'y faire la cuisine. Si votre ménage était en ordre, cette chambre serait fort gentille.

— Vous avez raison, Rosette, mais c'est moi qui suis ma femme de ménage, et à bon maître, mauvais serviteur. »

Tout en causant, Saturnin avait allumé du feu dans le poêle qui ne tarda pas à ronfler joyeusement. Rosette prit une chaise et s'approcha du foyer de chaleur avec une satisfaction profonde. La neige fondait sur son châle ; le châle fut quitté. Rosette resta donc avec sa petite robe d'indienne. Rosette avait seize ans, des yeux bleus, des cheveux blonds. Sa figure pâle et longue avait quelque chose de délicat et de vraiment idéal. L'ensemble offrait plus d'harmonie que de beauté, mais une harmonie touchante, et ce charme étrange qui naît de l'union de la souffrance et de la jeunesse. La taille était mince et flexible, trop mince et trop flexible même, car l'absence de soins et le jeûne fréquent avaient dû attaquer les sources vives de la santé, tout en créant cette beauté de convention qu'on appelle une taille de guêpe. La main était petite et un peu maigre, le bras bien fait, quoique grêle. En un mot, elle attirait en parlant au cœur ; mais avec ses seize ans et une certaine coquetterie naturelle, elle remontait facilement du cœur au cerveau, et parlait aussi à l'imagination.

Depuis qu'il avait quitté la maison de son père, Saturnin connaissait Rosette. Dans le peuple, les relations de voisinage s'établissent rapidement. Les habitants de la même rue n'ont guère de secrets les uns pour les autres. La gentillesse de Rosette, ses malheurs, car elle était malheureuse chez ses

parents, tout en elle intéressait Saturnin, qui, par tempérament était fort porté à sécher les larmes des yeux féminins, de quelque couleur qu'ils fussent. Cependant, son antipathie pour la mère Bernard et ses préoccupations théâtrales l'avaient empêché de faire une cour assidue à la pauvre petite ouvrière. Rosette, de son côté, avait remarqué son jeune voisin. Il n'était pas beau, mais sa figure ouverte, spirituelle et gaie inspirait la confiance, et son air d'intelligence le faisait distinguer parmi ses compagnons. Il avait ce je ne sais quoi qui plaît, qu'on n'explique pas, et qui agit avec d'autant plus de force. Rosette aimait donc Saturnin, comme on aime à seize ans, comme on aime lorsque tout est amertume et douleur auprès de soi, et que l'amour n'est pas seulement le couronnement d'une vie heureuse, mais le besoin impérieux d'une nature refoulée et sevrée de toutes les affections légitimes.

« Maintenant, Rosette, s'écria Saturnin, racontez-moi comment, à minuit, je vous ai trouvée pleurant et presque ensevelie sous la neige.

— Je vous l'ai dit, monsieur Saturnin, ma mère m'avait chassée.

— De sa part, rien ne m'étonne ; c'est une femme méchante.

— Elle ne m'aime pas.

— C'est monstrueux ! mais votre père vous aime.

— Mon père, oui ; mais il n'ose ni le dire ni le

montrer. Vous savez ce qu'il est ; il tremble devant ma mère. Il pleure en pensant à moi, j'en suis sûre ; demain pourtant si je me présente chez lui et que ma mère lui dise de fermer la porte sur moi, de me laisser dans la rue, il obéira sans murmurer.

— Est-ce là un homme? interrompit Saturnin, avec un geste de profond mépris.

— Ma mère, continua Rosette, lasse de me battre toujours, et voyant que je ne me décidais pas à quitter la maison, comme elle avait souvent souhaité tout haut que je le fisse, a voulu se débarrasser de moi en me mariant.

— En vous mariant! s'écria Saturnin avec un soubresaut. Et pourquoi vous marier? Vous avez refusé, n'est-ce pas?

— Si j'avais accepté, vous ne m'auriez pas trouvée ce soir dans la rue.

— Vous êtes une brave fille, » ajouta Saturnin.

Il serra doucement dans ses mains les mains de la jeune fille, et rapprocha sa chaise du poêle qui le séparait de Rosette.

« Continuez, dit-il. A qui voulait-elle vous marier?

— Au vieux père Basile. »

Saturnin ne fit qu'un bond, et se trouva debout.

« Comment! à ce vieux misérable qui a tué sa première femme à force de mauvais traitements; à ce paresseux qui passe ses jours et ses nuits au ca-

baret? Mais la mère Bernard voulait donc votre mort?

— Elle m'aurait proposé un mari plus jeune, plus beau, plus rangé, que j'aurais également refusé.

— Pourquoi cela? » demanda Saturnin avec une certaine émotion.

Rosette ne répondit pas.

« Vous ne dites plus rien.

— Quand ma mère eut entendu mon refus, elle me battit de toute sa force. Je refusai encore. Alors elle me dit que j'étais une coquine et que j'avais des amants. Je me mis à pleurer; elle me jeta à la porte, et me défendit de jamais me trouver sur son passage. »

A ces mots, les sanglots étouffèrent la voix de Rosette, et elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Saturnin rapprocha sa chaise du poêle, et brûla toute une jambe de son pantalon sans s'en apercevoir.

« Ma petite Rosette, dit-il, vous êtes en effet assez jolie pour être aimée, mais vous êtes trop sage pour aimer, et il poussa un gros soupir. Rosette soupira aussi, et tous deux se turent.

— En sortant de chez la mère Bernard, qu'avez-vous fait, Rosette? demanda Saturnin après un long silence.

— J'ai voulu mourir. Je me suis dirigée vers la Seine, mais alors j'ai pensé que j'étais bien jeune, que l'eau était bien froide, et que....

— Et que?

— Je trouverais peut-être un ami, murmura la fillette d'une voix presque insensible.

— Vous avez bien pensé, Rosette, et vous avez trouvé ce soir un ami sincère, et qui vous aime bien, allez. »

Ils causèrent longtemps encore; puis, Rosette, fatiguée de tant de secousses, épuisée par les émotions, engourdie par la douce chaleur du feu, s'endormit sur sa chaise. Saturnin se leva avec précaution, se dirigea vers son lit, prit son matelas, et l'étendit à terre, près du poêle, dont il ralluma le feu. Alors, saisissant Rosette dans ses bras, comme un enfant, il la déposa sur le matelas, la recouvrit de son unique couverture, éteignit la lumière, et se coucha tout habillé sur la sangle nue.

III

Le lendemain, en s'éveillant, Saturnin aperçut Rosette debout, occupée sans bruit à mettre un peu d'ordre dans le ménage de son ami. Ce spectacle si simple le frappa vivement, l'émut presque; il feignit de dormir, et, la guettant du coin de l'œil, pendant une demi-heure il suivit chacun de ses mouvements, admirant cette grâce juvénile qui

semble accompagner le moindre geste d'une jeune fille, comme l'émanation parfumée sort du calice des fleurs.

En marchant sur la pointe des pieds, elle avait un petit air sérieux et heureux qui lui allait à ravir. Sa main délicate semblait caresser tous les objets qu'elle touchait ; parfois elle s'arrêtait songeuse, ou bien lançait un coup d'œil furtif vers le lit où reposait Saturnin ; d'autres fois un nuage passait sur son front enfantin, et une larme se suspendait à ses cils, mais elle la secouait bien vite, et, décrochant le miroir brisé pendu au mur, lissait ses épais bandeaux avec ses doigts effilés. Tout à coup elle aperçut, dans un verre cassé, une fleur desséchée : elle la prit, la tourna et la retourna longtemps, l'interrogeant avec anxiété du regard et de l'odorat, puis elle fronça ses blonds sourcils et jeta l'innocente à terre.

Pourquoi cette fleur ? Saturnin n'était pas homme à cueillir des fleurs dans les bois : on l'avait sans doute cueillie pour lui.

« Bonjour, Rosette, » s'écria Saturnin d'une voix joyeuse, et il se mit sur son séant.

Rosette poussa un cri et se laissa tomber sur une chaise.

« Je vous ai fait peur ? ajouta-t-il naïvement en courant à Rosette, dont la pâleur l'effraya.

— Non, non, répondit Rosette en essayant

de sourire, vous m'avez surprise ; et, levant sur lui ses grands yeux : Vous ne dormiez pas ? »

Saturnin, devant cette émotion, sous ce regard, comprit vaguement qu'il avait été maladroit, et qu'une jeune fille qui s'est crue seule un instant doit continuer à croire qu'elle a été seule.

« Au contraire, reprit Saturnin, je dormais les poings fermés.

— Vous voyez, je faisais votre ménage, que vous faites si mal, » dit-elle avec embarras.

Mais après avoir fait le ménage, il fallut faire le déjeuner, et après le déjeuner songer à l'avenir.

Les deux jeunes gens s'entendirent parfaitement. Rosette avait appris l'état de giletière, Saturnin était tailleur : merveilleuse coïncidence ! La même maison de confection fournit de l'ouvrage à l'ami et à l'amie.

Quel ne fut pas l'étonnement de ses camarades, lorsque, le jour de la paye venu, Saturnin, au lieu d'organiser une joyeuse partie suivant son habitude, empocha tranquillement son argent et rentra chez lui sans parler à personne ? « Il est malade ! » telle fut l'opinion générale. Mais à quel genre appartenait sa maladie ? Un apprenti se dévoua ; il grimpa lestement les six étages et colla son oreille à la porte ; il n'entendit rien. Alors, renonçant à user d'un sens qui trompait son ardente curiosité,

il remplaça son oreille par un œil qu'il appliqua sur le trou de la serrure. Un quart d'heure après, tout l'atelier savait à quoi s'en tenir sur la maladie de Saturnin. L'apprenti avait vu, de ses yeux vu, Saturnin qui mettait deux couverts sur la petite table de bois blanc, et Rosette, tout affairée, qui goûtait la sauce d'un énorme plat cuisant sur le poêle de fonte.

En effet, de ce jour une révolution s'accomplit dans les manières du jeune ouvrier. Il s'éloigna peu à peu de la plupart de ses camarades, et cessa tout à fait de hanter les cabarets; il ne fit plus même aucune tentative pour continuer cette carrière dramatique qui s'était terminée d'une façon si bouffonne : seulement, tous les dimanches un couple de plus quittait Paris, le matin, pour aller courir dans les bois ou cueillir des bouquets dans les champs, et le soir venait se placer modestement à la queue d'un des théâtres du boulevard du Temple. Saturnin travaillait avec un zèle merveilleux, et rapportait scrupuleusement au logis le gain de la semaine. Rosette, de son côté, employait son aiguille laborieuse. Le bien-être habitait avec les deux jeunes gens, déposant chaque jour une nouvelle provision de fraîches couleurs sur les joues, autrefois si pâles, de Rosette. Ses membres étiolés s'arrondissaient, devenaient plus fermes, sans rien perdre de leur délicatesse, et la pauvre petite

ouvrière, maladive, et fluette, se transformait rapidement en une jeune fille blanche et rose, dont le joli visage aimait à s'épanouir, dont le regard était plein de vivacité et de tendre ardeur.

Vingt ans, du travail, la santé, l'amour, n'est-ce pas le bonheur ? Mais pour conserver le bonheur, pour garder ce trésor qui est tout en nous, que le moindre souffle éparpille, et qui ne laisse après lui que le regret amer des choses perdues, il faut savoir borner ses désirs, et veiller avec un soin jaloux sur l'état de son âme. Le bonheur est tyrannique, il demande de longs et nombreux sacrifices; il exige une certaine immobilité de l'être ; le moindre mouvement en avant ou en arrière le chasse, et pour toujours. Il faut vivre pour lui, sans jamais le perdre de vue, le connaître, le juger et l'entourer d'égards continuels. Les cœurs simples ont plus que les autres le secret de le retenir : une certaine innocence de l'âme l'attire et lui convient; les orages de la passion, les folles aspirations de l'orgueil, qui, de tout temps, ont été les implacables ennemis du bonheur, ne sauraient naître dans ces imaginations calmes et maîtresses d'elles-mêmes.

Mais Saturnin n'était pas un cœur simple à la façon de Rosette; il n'était pas non plus un de ces esprits forts de bon sens et d'expérience douloureuse, qui distinguent la proie de l'ombre. Il goûtait

son bonheur sans en être vivement touché, sans le ménager, sans le comprendre même. Il écoutait les sensations du moment et les suivait en aveugle, prêt à changer demain sous l'empire de sensations contraires. Du reste, lui, qu'avait-il à redouter de la vie? Quelques déconvenues d'amour-propre, quelques-unes des angoisses de la misère ; rien de plus. Oiseau fait pour sa cage, et s'y plaisant, il n'était pas de ceux qui trouvent du fiel au fond de la coupe. Il ne rêvait pas de plus longues amours que les amours humaines ; il ne demandait pas à l'amitié des sacrifices qu'il ne lui eût pas offerts; une soi ardente du juste ne le dévorait pas; un type idéal de beauté ne brûlait pas son cœur; il n'exigeait rien des autres et de lui-même, que les autres et lui-même ne fussent disposés à donner. Pour lui, l'amour n'était que la conséquence de la santé ; l'amitié, que ce commode sans-gêne qui rend les relations plus faciles ; comme sentiment de justice, il n'avait qu'une certaine animosité envieuse contre les riches, dont le luxe l'irritait sans l'attrister ; esclave de ses désirs et de ses passions, il voyait sans colère les désirs et les passions des autres ; il en était gêné parfois, révolté jamais. Livré à l'instinct, dominé par un tempérament ardent, il ne comprenait pas bien nettement la différence qui sépare le mal du bien. Il appelait philosophie cette indifférence coupable qui nous permet de rester froid

devant tous les crimes qui ne nous atteignent pas. Incapable de rien ressentir profondément, il ne savait pas respecter la sensibilité d'autrui, et pensait qu'il n'y avait que les sots qui fussent malheureux.

Quelques-uns, à sa place, auraient songé à leur enfance avec amertume, auraient regretté ces douces caresses de la famille, qu'on ne retrouve plus, ces délicieuses émotions du foyer paternel que rien ne remplace. Lui, au contraire, ne se rappelait de son enfance que les folles équipées qui lui amenaient de si rudes corrections, et se frottait les mains au souvenir des tours d'écolier par lesquels il tirait vengeance des coups qu'il avait reçus. Il songeait aussi à certaines manies de son père, à certains tics ridicules, à telles ou telles expressions particulières et qu'il employait à tout propos. Alors il imitait, devant ses amis, la voix et les gestes du vieux tailleur, redisait ses mots favoris, excitait l'hilarité de ses auditeurs, et joignait à leurs rires son rire sonore et franc. Il parlait rarement de sa mère. Elle l'avait aimé, caressé, consolé; qu'en eût-il dit? Il la respectait et l'oubliait. Toute sa morale se réduisait à ceci : fuir la douleur, chercher le plaisir.

Quant à Rosette, qui ne vivait que par le sentiment et pour le sentiment, elle présentait plus de points de contact à la souffrance. Aussi le jour où le bonheur quitterait le toit sous lequel son adoles-

cence était venue chercher un refuge, la voix seule de la jeune femme lui jetterait-elle le cri déchirant d'un éternel adieu, sans que Saturnin s'aperçût de l'absence de l'hôte divin, sans qu'il entendît même l'adieu de Rosette.

IV

Dans les premiers moments de sa passion pour Rosette, Saturnin, nous venons de le voir, avait renoncé à toutes ses anciennes habitudes. Absorbé par son amour, il avait d'abord cédé à ce besoin de concentration de l'âme qu'éprouvent les amoureux; appliquant ainsi toutes leurs facultés à la perception exclusive d'une sensation unique, ils la multiplient et la varient à l'infini, jusqu'au moment où la fatigue succède à l'ivresse. Bientôt, en effet, Saturnin sentit se réveiller en lui cette sorte d'activité inquiète qu'un regard de Rosette avait endormie. Trop épris encore pour se livrer au désordre, et revenu de ses illusions théâtrales, le jeune ouvrier s'élança vers de nouvelles régions tout à coup révélées à son imagination en travail. Saturnin avait beaucoup lu, et lu avec cette ignorance qui ne permet pas de distinguer, sous le charme séduisant de la forme, tout ce que cette forme, en apparence si

facile, recouvre de science acquise et de difficultés vaincues. Parce qu'il saisissait promptement l'idée de l'auteur, parce qu'il la devinait parfois, il crut que cette pensée lui appartenait aussi, et qu'il possédait en lui ce qu'il comprenait chez les autres. Cette singulière illusion n'est pas rare. L'esprit prend possession de ce qu'il admire : il absorbe la pensée d'autrui, et le contentement de soi-même aidant, la regarde bientôt comme sa propriété. Combien se sont crus poëtes, pour avoir lu avec émotion le *Lac*, de M. de Lamartine ! Combien de jeunes gens prennent pour une vocation littéraire le goût des belles choses bien exprimées, et transforment naïvement leur admiration en feu sacré ! Le génie, qui simplifie tout, leur présente des œuvres inimitables, et qu'il semble que tout le monde eût pu concevoir et exécuter. Chez Saturnin surtout, cette illusion était facile. Ignorant, il ne pouvait même entrevoir les difficultés de l'art ; dépourvu d'idées personnelles, et trop léger pour rien observer en lui, ni autour de lui, il ne fut point en garde contre ce travail d'absorption étrangère auquel se livrait son intelligence.

Voir, c'est avoir.

Et Saturnin se crut de bonne foi propriétaire, parce qu'il avait fait de sa tête une hôtellerie ouverte à toute idée qui passait sur la grande route. Un jour

donc, ébloui, fasciné par la merveilleuse beauté des rêves nouveaux de son imagination, il essaya de leur donner une forme et d'en fixer la trace fugitive. Toutefois, il mit peu d'importance à ces premiers essais d'une muse innocente. Il ne songeait ni à la gloire, ni à la postérité ; Rosette et quelques amis furent ses uniques confidents. Il travaillait pour lui seul, occupant ainsi son intelligence pendant ces longues immobilités auxquelles sont condamnés les tailleurs. Il coupait un gilet et scandait un vers, cousant des rimes sans interrompre le mouvement de son aiguille laborieuse. Les deux besognes marchaient de pair, l'une aidant l'autre, et le dieu qui inspire les poëtes s'accoudaît sans trop de répugnance sur l'établi où l'ouvrier gagnait le pain de la semaine. Si les choses avaient continué de suivre cette voie honnête et paisible, tout eût été pour le mieux. Ce délassement de l'esprit allégeait la main du jeune homme, et l'imagination surexcitée répandait ses fleurs et ses rayons d'or dans la mansarde un peu nue du couple amoureux. Malheureusement, les feuilles volantes où Saturnin transcrivait les résultats de son inspiration devenaient de plus en plus nombreuses, et quand l'ouvrier-poëte eut enfanté la valeur d'un volume, il se sentit auteur : quelque peu qu'on le soit, on l'est toujours assez pour avoir toute la vanité d'un auteur véritable et complet. Alors il s'aperçut que les sou-

rires approbateurs de Rosette et les encouragements de ses camarades flattaient son amour-propre sans l'assouvir. Son cœur commença à se serrer chaque fois qu'il renfermait *ses œuvres* dans l'humble tiroir de la petite table de bois blanc qui les avaient vues naître et grandir. En un mot, il éprouva ce qu'éprouve quiconque a eu le malheur de tenir une plume. Il avait cru d'abord écrire pour son plaisir et celui de ses compagnons, et déjà cette satisfaction était épuisée, déjà son esprit demandait d'autres joies, son orgueil d'autres triomphes.

Pendant longtemps, Saturnin hésita à produire au grand jour de la publicité les rêves rimés de son cerveau; non pas qu'il doutât de son talent, c'est la dernière chose dont on doute, mais il craignait l'inintelligence et l'injustice des lecteurs; il craignait le préjugé qui semble interdire à l'ouvrier tous les travaux de l'esprit, il craignait surtout l'indifférence. Après de longues luttes, il se décida à envoyer à une revue en vogue celle de ses pièces de vers qui lui parut la plus irrésistiblement belle. Il la signa, et fit suivre son nom de la qualification d'ouvrier. Ce simple mot de sept lettres perdit Saturnin. Les vers de *l'ouvrier* eurent un immense succès. Étaient-ils bons, étaient-ils mauvais? Là n'est pas la question, et personne ne s'en occupa sincèrement. Ce n'est pas au poëte qu'on fit l'ovation, ce fut au poëte-ouvrier Saturnin, sans s'en

douter, donnait gain de cause à tout un parti. Il était un argument nouveau en faveur d'une thèse ancienne. Il prit aux yeux de la foule l'importance d'une démonstration. Saturnin ne comprit, ni ne pouvait comprendre la nature de son succès. Il l'attribua tout entier au talent qu'il avait déployé, et, voyant aussitôt beaucoup de gens connus accourir à lui, crut naïvement que ces gens venaient pour lui. Ils venaient pour eux, et s'il y eut malentendu, la faute n'en fut pas au poëte-ouvrier. Certes, il y eut de la sincérité chez quelques-uns des soudains admirateurs de Saturnin. Beaucoup d'hommes éclairés se réjouirent sans arrière-pensée de cette révélation poétique venue d'en bas. Il y eut un premier mouvement de généreux enthousiasme; chacun désira tendre la main au jeune homme; mille voix s'élevèrent à la fois pour lui crier : Courage! et plusieurs calculèrent rapidement ce que leur rapporterait de popularité un concours habile, une bienveillance retentissante.

Quant au public, un vif intérêt de curiosité, le seul du reste dont il soit capable, le disposa favorablement pour le débutant littéraire. Articles de journaux, lettres enthousiastes, visites même des grands noms de la littérature et des arts, tout fut prodigué sans ménagement, sans pitié, au jeune tailleur enivré. On eût dit qu'il y avait conspiration contre son bon sens, parti pris de lui faire perdre

la tête. Un esprit hors ligne, véritablement fort et modeste, y aurait succombé ; ce qu'il y a de plus difficile à porter, c'est le succès. Qu'on juge donc quels ravages ces ovations exagérées produisirent dans la cervelle légère de Saturnin. La nature lui avait départi une dose suffisante de vanité. Au lieu de se défier d'un bonheur trop inattendu, trop brusque pour être mérité, il crut tout ce qu'il entendait, et grandit à ses propres yeux de plusieurs coudées. Ses imprudents admirateurs surexcitaient son orgueil, et lui faisaient entrevoir toutes les conquêtes de l'ambition ; ils l'avaient transporté sur la montagne, et, lui montrant la plaine à ses pieds, l'horizon sans bornes étendu sous son regard, ils lui disaient : « Le monde est à toi ! » Ils ne se doutèrent pas qu'ils venaient de briser l'aiguille qui le faisait vivre, et de détruire cette modération des désirs, ce contentement de la vie gagnée qui sont le bonheur.

« Ne remarques-tu pas, lui dit un jour Rosette, que tous ceux qui t'écrivent, tous ceux qui te parlent, font plus d'attention à ta qualité d'ouvrier qu'à la beauté de tes vers ?

— Tu ne sais ce que tu dis, » répliqua Saturnin avec un sourire protecteur et un regard glacial.

V

Au milieu de cette avalanche de compliments, de cet assaut de flatteries, un homme sérieux comprit cependant que la vanité du jeune homme n'avait pas besoin d'aliment, tandis que son inspiration inculte et tout instinctive demandait au contraire à être conseillée, guidée, châtiée sévèrement.

Cet homme, le seul qui s'intéressât véritablement à Saturnin, accepta courageusement le rôle ingrat que lui imposait sa conscience.

« Mon jeune ami, lui dit-il, qu'un succès éphémère ne vous aveugle pas. Vous avez peu l'expérience des choses de la vie ; votre âge et votre caractère le veulent ainsi ; croyez-en donc un homme qui a vécu et observé pendant de longues années. Je connais tous vos donneurs d'encens, et je sais quel fonds vous pouvez faire sur eux et sur leur enthousiasme. Vous ne seriez ni le premier, ni le dernier qu'ils auraient perdu par leurs éloges inconsidérés. Retenez bien ceci : il est rare qu'on nous encourage pour nous-mêmes, qu'on nous adule pour notre talent. Le louangeur a presque toujours un intérêt à la louange qu'il distribue. Quelques-uns applaudissent aux nouveaux noms pour abaisser les noms connus que

leur envie supporte impatiemment; d'autres espèrent vous attirer dans leur camp et compter un soldat de plus sous le drapeau qu'ils défendent. La plupart sont naïvement frappés du contraste apparent de ces deux mots : ouvrier, poëte; mais demain votre nom ne sera plus nouveau ; demain vous aurez choisi votre camp; demain la foule sera habituée à ce double titre de poëte et d'ouvrier, qui excite aujourd'hui sa curiosité. Alors vous retomberez sous la loi commune. Tous ceux qui vous soutenaient auront disparu ; vous resterez seul, en face d'un public indifférent, et en butte aux sarcasmes de la gent envieuse des lettrés. On vous dit que vous avez du génie ; qu'en savent ils? La postérité, qui juge en dernier ressort, se prononcera longtemps après leur mort — et la vôtre. Le génie est un don de Dieu, comme l'esprit prophétique de Cassandre; mais, comme la fille de Priam, l'homme de génie parle sans être écouté et meurt tout plein de son esprit de divination, qui n'a sauvé ni lui, ni les autres. Ne croyez pas davantage ceux qui vous disent que vous avez un talent fait et complet. On vient au monde avec la faculté d'avoir un jour du talent: pour que cette faculté se dégage et se révèle, il faut de longs efforts et un travail incessant. Tout s'achète ici-bas. Votre esprit ressemble à une terre livrée au hasard de la production naturelle; il y a peut-être un poëte en vous, mais pour qu'il se ma-

nifeste dans sa puissance et sa grandeur, il faut retourner le sol et cultiver le germe. Cessez donc de publier des essais qu'on applaudit par caprice aujourd'hui, qu'on sifflera par légèreté demain. Reprenez votre aiguille de tailleur, c'est le pain, — on ne vit pas sans pain, — et livrez-vous sur vous-même et sur la langue à un travail long et sévère. »

Saturnin écouta avec impatience ce malencontreux discours, qui, au lieu d'apporter un nouvel aliment à sa fièvre d'illusions, prétendait la calmer. Il remercia froidement le conseilleur de ses bonnes intentions, et courut porter tous ses vers chez un éditeur, qui les acheta, les publia et les vendit sans les lire. Fort de son premier gain littéraire, Saturnin, en comptant l'argent du libraire, riait à part lui du naïf vieillard qui lui avait signalé tant d'écueils sur la route fleurie où il ne rencontrait que des vents favorables.

Pendant qu'on imprimait son volume, Saturnin s'occupa de donner à sa position un caractère plus régulier. Ses nouvelles relations rendaient nécessaire une manière de vivre plus conforme aux lois de la société. D'ailleurs, il devenait un homme public. L'univers avait les yeux fixés sur lui ; il ne s'appartenait plus, et ses moindres actes prenaient toute l'importance d'un exemple à suivre. Il se décida à épouser Rosette. Ceux qui s'intéressaient au jeune couple firent les frais de la cérémonie, et chacun à l'envi voulut donner, qui des boucles d'oreille, qui

le mouchoir brodé ou les petits souliers à la pauvre fille, plus émue que joyeuse d'une si grande révolution dans sa vie. On dit même qu'en mettant sa robe de mariée, veuve, hélas! de la fleur d'oranger, et dont les reflets chatoyants l'avaient d'abord éblouie, son sein se souleva sous une douloureuse oppression, et que ses paupières retinrent une larme prête à leur échapper. Quant à Saturnin, lorsqu'il s'aperçut dans une glace avec son bel habit noir, il s'ôta machinalement son chapeau. Alors, il se reconnut et se redressa de toute sa hauteur.

Après la cérémonie, il y eut un banquet, après le banquet, il y eut bal. Saturnin but, mangea et dansa, sans rien perdre jusqu'au dernier moment de son inaltérable gaieté. Il courtisa toutes les femmes, goûta à tous les vins, et récita des vers entre les valses et les contredanses. Ce jour fut un beau jour dans sa vie, non pas pourtant qu'il eût songé à Rosette, et qu'il se réjouît intérieurement d'avoir sanctifié et fortifié un lien éphémère. Il savait à peine qui il épousait, et si même il avait épousé quelqu'un, mais il se voyait le point de mire de tous les regards, et sous son habit, qui le gênait, il se prenait pour un grand personnage.

Rosette dansa aussi, et, ne comprenant pas elle-même sa mélancolie, chercha, par le mouvement et le bruit, à se distraire. Elle ne put y parvenir; ses yeux interrogeaient Saturnin, elle avait besoin d'en-

tendre sa voix ; il lui semblait, depuis son mariage, qu'on avait changé son mari. Un petit incident acheva de jeter le trouble dans son âme. Parmi les invités, se trouvait M. Bertrand, le maître de la maison de confection pour laquelle travaillait Saturnin. M. Bertrand avait une femme assez jeune encore, et qui ne manquait pas de beauté, quoique l'expression de son visage fût sèche et dure. Ses airs protecteurs, son regard glacial, son sourire tantôt dédaigneux, tantôt mordant comme une insulte, avaient toujours effrayé Rosette, qui se sentait mal à l'aise en sa présence, et la redoutait vaguement. Son instinct de femme lui apprenait qu'elle avait, en Mme Bertrand, une ennemie, et une ennemie d'autant plus dangereuse, qu'elle ignorait les motifs de son hostilité sourde. Ce fut donc avec un frisson où la terreur se mêlait à un peu d'irritation, qu'elle vit Mme Bertrand s'avancer vers elle, majestueuse et souriante, au milieu des flots de gaze et de rubans qui l'enveloppaient. Rosette essaya cependant de surmonter cette impression nerveuse, et fit quelques pas au-devant de la jeune femme.

« Madame, lui dit-elle, je dois vous remercier de l'honneur que vous nous faites en assistant à la fête de pauvres ouvriers comme nous.

— Ma chère enfant, reprit Mme Bertrand à haute voix, et de façon à ce que Saturnin l'entendît, c'est nous, aujourd'hui, qui sommes fiers d'être les amis

de M. Saturnin. Un poëte comme lui fait honneur à ceux qui le connaissent, et il n'a rien à recevoir de nous, que l'hommage de notre sincère admiration.

— Madame.... balbutia Rosette, fort interdite de cette humilité nouvelle pour toutes deux.

— Vous devez avoir le cœur plein de rèconnaissance pour votre bonheur, continua la dame, car le nom que vous portez est déjà célèbre et le deviendra davantage.

— Que m'importe la célébrité, répliqua simplement Rosette, pourvu que Saturnin continue de m'aimer !

— Comment, madame, tenez-vous si peu à la gloire de votre mari ? Un homme de génie, un poëte mériterait d'être mieux compris. »

Rosette devint pâle, et resta un instant muette; mais, avant qu'elle eût recouvré sa présence d'esprit, Mme Bertrand s'éloignait déjà, appuyée sur le bras de Saturnin qui avait tout entendu.

« Cette femme me hait, murmura Rosette, en la voyant disparaître derrière un groupe de danseurs. Que lui ai-je donc fait ? Elle a raison peut-être. Saturnin est un poëte ; ils le disent tous ! Et moi, que suis-je ? Une pauvre fille abandonnée. »

Et deux larmes silencieuses coulèrent lentement sur les joues de la mariée.

Le volume de Saturnin parut enfin, accompagné de lettres de félicitations et de brevets d'immortalité délivrés par plusieurs écrivains en renom à cette

époque, et qui patronnaient le jeune poëte. Il eut d'abord un certain succès, et, pendant un instant, le mari de Rosette put croire qu'il comptait dans la littérature de son pays. Dès lors, il se dégoûta de son travail manuel et repoussa loin de lui, avec horreur, tout ce qui lui rappelait qu'il avait été simple ouvrier tailleur. Il ne fit pas disparaître cependant son établi, ni ses fers. Il les garda dans sa chambre, mais par une sorte d'orgueil et pour une mise en scène qui ne manquait pas d'habileté. Il était aise d'humilier ainsi les heureux de la terre, ceux qui avaient reçu une éducation brillante, ou qui avaient trouvé une fortune dans leur berceau. Cela voulait dire : Combien je suis plus grand que vous, moi qui suis parti de si bas, et qui marche maintenant à vos côtés! moi, dont le génie n'a point été fécondé par l'étude; moi qui ai suppléé au savoir par l'inspiration!

L'épanouissement de sa vanité ne s'arrêta pas en si beau chemin; une sorte de vertige le prit, et il se crut bientôt supérieur à tout et à tous. De sa nature populaire et vraiment gauloise, il ne conserva que la gaieté et l'insouciance. La vanité, qui rend triste et morose, respecta son rire franc, et l'ambition s'installa dans sa cervelle sans lui apporter cette incessante préoccupation de l'avenir qui rend les ambitieux sombres et insupportables. Il resta un *Sauvage*, dans toute l'acception du mot, préférant tou-

jours, malgré sa gloire, le cabaret au café, et les folies hasardées du bal de barrière à l'ennuyeux respect humain du monde. D'ailleurs, et c'est une nuance qu'il ne faut pas oublier dans cette nature singulière, Saturnin, quoique vaniteux et ambitieux, ne désirait ni le luxe, ni la vie princière de ceux que la fortune a favorisés. Il n'avait jamais rêvé une demeure splendide, un riche ameublement, des tapis et des tentures. Son égoïsme avait, si j'ose dire, quelque chose de plus brutal et de plus sensé. En cela, il différait essentiellement des hommes de notre siècle, et rappelait, par ses goûts, une autre race, amie du rire, indifférente à l'or, et depuis longtemps disparue. Il voulait s'amuser et faire parler de lui. Qu'on l'admirât, il y consentait sans peine, mais à condition qu'on le laissât être heureux à sa guise. Il aimait le vin et ne regardait point à la coupe. Le monde lui inspirait une sorte de terreur instinctive et d'antipathie sincère. Semblable à l'Arabe qui visite nos cités, les parcourt dédaigneusement et retourne au désert, il jeta un coup d'œil à demi moqueur dans les salons qu'on lui ouvrait, et revint à la mansarde. Il voulait briller, mais il redoutait ce qui pouvait gêner la liberté de ses allures, et ne comprenait que les repas où l'on chante au dessert, où l'on brise les verres en les choquant.

De l'argent que lui rapportait son volume, il s'acheta une montre avec chaîne et breloques en or;

il fit le même cadeau à Rosette, et ne songea pas à changer son lit de sangle contre une couche plus confortable. Comme le sauvage, il courut à ce qui reluisait, il oublia le nécessaire. Il se montra dans les rues avec une canne de cent francs à la main, un faux diamant à sa cravate, et des souliers éculés.

VI

Nous avons dit que Rosette, en entendant la fortune frapper à leur porte, était devenue inquiète et tremblante. Son mariage même ne l'avait point rassurée; une voix intérieure lui criait que son bonheur allait fuir, et que tant de bruit et de mouvement chasserait l'amour, dieu, comme on sait, fort ami de la solitude et du silence. Son pressentiment ne la trompait pas. Du reste, le changement de vie que nous venons d'esquisser amena seulement un peu plus tôt ce qui fût inévitablement arrivé un peu plus tard. Saturnin n'était pas homme à aimer longtemps la même femme. Tandis que Rosette avait le sentiment du bonheur, Saturnin, lui, n'avait que l'instinct du plaisir. Le bonheur est une disposition de l'âme, le plaisir n'est qu'un goût des sens. Brune ou blonde, toute femme qui souriait à Saturnin trouvait le chemin de son cœur; mais ce cœur, ouvert à tout venant, laissait partir ceux qu'il accueil-

lait aussi facilement qu'il les avait reçus. Son amour pour Rosette fut une courte exception. Dès qu'elle fut sa femme, il oublia ses yeux bleus, ses jolies dents, sa bouche rose, sa grâce, sa jeunesse et sa douceur, pour ne plus voir en elle qu'une compagne éternelle, et qui lui était imposée par la loi. A Saturnin, il fallait, avant tout, des liens invisibles, des devoirs qui n'eussent pas de lendemain. Une union régulière, légale, ne devait pas tarder à le gêner, à l'ennuyer. Vivre au jour le jour et dans l'imprévu, tel était le premier besoin de sa nature. Une volonté ferme et sûre d'elle-même, qui ne craint pas d'être ébranlée par les caprices que chaque heure enfante, s'accommode volontiers des chaînes consacrées et des entraves nécessaires; c'est dans sa force qu'elle puise sa liberté; mais les esprits légers et les cœurs vides qu'un rien entraîne et que le hasard guide, n'osant compter sur eux-mêmes, cherchent leur indépendance dans les circonstances et les événements fortuits de la vie. Saturnin appartenait à cette dernière catégorie, et le *oui* qui avait donné un titre à Rosette lui ôta l'affection de son mari. D'un autre côté, dans le petit cercle où il vivait, il devint un homme d'importance, et quelques femmes qui l'avaient regardé jusque-là avec indifférence et dédain, parce qu'il était pauvre et laid, s'attendrirent visiblement pour lui, en entendant le bruit qu'on faisait autour de son nom.

M. Bertrand, pour le compte duquel Saturnin avait longtemps travaillé, homme simple et sans morgue, éprouvait une grande sympathie pour le caractère franc et joyeux du jeune ouvrier, Il l'eût volontiers attiré chez lui; mais Blanche, sa femme, y avait toujours mis une certaine opposition et dissimulait mal le mépris que lui inspirait la misère de notre héros. Elle affectait de trouver sa gaieté trop populaire et ses plaisanteries de mauvais goût. Le succès lui dessilla les yeux; elle s'aperçut tout à coup que Saturnin était un homme de beaucoup de mérite et qui ne pouvait que leur faire honneur en les fréquentant. Elle lui ouvrit à deux battants les portes de sa maison, et son amabilité de fraîche date paya avec usure ses froideurs des jours passés.

Saturnin, trop insouciant pour se rappeler les visages de la veille, et dont la nature facile ne gardait longtemps ni rancune ni affection, répondit sans arrière-pensée aux avances dont il était l'objet. Bientôt il fut l'intime ami, l'indispensable compagnon de la famille Bertrand. Plus de parties sans lui, plus de dîners où son couvert ne fût dressé. Lorsqu'on sortait, il donnait le bras à Blanche, et lorsqu'on s'asseyait à table, il avait encore sa place marquée aux côtés de Blanche. Blanche était une femme grande, brune et sèche; il lui manquait cette fleur de jeunesse, cette grâce enfantine, cette douce sensibilité qui faisaient le charme de Rosette.

Froide et sans passion, mais égoïste et vaniteuse, Mme Bertrand était incapable d'éprouver ce sentiment profond qui pénètre et enchaîne les cœurs, et qu'on appelle l'amour. Cependant, au moment où elle introduisit Saturnin dans son intérieur, elle ressentait une certaine lassitude du calme de son existence et de l'inaltérable tranquillité de son âme. Elle comprenait vaguement que tout un côté de la vie lui échappait. Une sorte de curiosité vive l'entraînait vers ce monde inconnu où grondent les orages; monde du sentiment et de l'enthousiasme, dont le contraste attire souvent les esprits les plus secs, les natures les moins faites pour y vivre. D'un autre côté, Blanche détestait Rosette. Rosette avait de graves torts envers Mme Bertrand; elle était plus jeune et plus jolie; elle avait de la grâce et de la sensibilité, un cœur dévoué, une âme aimante, un esprit élevé, malgré son ignorance et sa simplicité. De pareils torts ne se pardonnent guère. Mais, de plus, Rosette portait le nom de Saturnin, et le nom de Saturnin *menaçait* de devenir célèbre! Blanche, qui s'appelait Mme Bertrand, voua, dès ce jour, une haine profonde à la jeune ouvrière, et le malheureux commerçant, que n'attendait aucune célébrité, se trouva à chaque succès de Saturnin plus exposé à une terrible expiation. Blanche ne pouvait admettre qu'une pauvre fille abandonnée, comme cette petite Rosette, eût l'audacieux bonheur d'être la

femme d'un homme qui s'élevait au-dessus du vulgaire, et qui semblait appelé à jouer un rôle brillant dans le monde. La vanité, l'envie, le dégoût d'une vie positive et calme, le besoin d'écraser une rivale, tout poussait Blanche vers Saturnin, et celui qu'elle avait méprisé pauvre et inconnu, devint rapidement l'objet de ses coquetteries dès que son nom fut imprimé. Rosette garderait son titre d'épouse, mais du moins elle perdrait le cœur de son mari, et Blanche voyait dans cet hommage illicite de l'amour de Saturnin un grand triomphe qui cicatriserait les blessures de son amour-propre irrité.

Ce fut le jour même du mariage que Blanche commença cette campagne. Ce jour-là, Mme Bertrand ignorait encore où la conduirait ce besoin de vengeance qu'éprouvent les mauvaises natures à la vue d'une nature meilleure et que le malheur a cessé de poursuivre. Sous l'empire de l'envie qui la rongeait, elle avait rapidement distribué à Saturnin et à Rosette les rôles qu'elle comptait leur faire jouer. Elle s'était dit : « Saturnin m'aimera, Rosette sera délaissée ; » toutefois, elle avait évité de se tracer une ligne de conduite.

Saturnin se jeta avec une merveilleuse docilité dans le piége qu'on lui tendait, mais il y entraîna Blanche avec lui : le déshonneur de M. Bertrand, le malheur de Rosette cimentèrent la gloire naissante

du poëte-ouvrier. A son nouvel amour se mêlait, du reste, un de ces petits sentiments honteux, qu'on n'avoue ni à soi, ni aux autres, et qui assaisonnent le plaisir en lui donnant tout l'attrait d'une victoire. M. Bertrand avait été son patron. De cet homme, il avait tenu son pain; devant cet homme, il avait été humble et timide parfois, car son inexactitude et ses habitudes de désordre le forçaient à subir certaines humiliations, à implorer l'indulgence de ceux dont il dépendait. La faiblesse de Blanche le fit régner où il avait tremblé. Sa gloire lui en devint plus sensible, et il put constater d'un seul regard tout le chemin qu'il avait parcouru en quelques mois.

Saturnin, nous l'avons dit, écoutait toujours sa passion du moment, et lui obéissait sans raisonner. Doué de sensibilité pour les douleurs matérielles, capable de rendre un service, ne manquant pas d'une sorte de générosité de sentiment générale et théorique, son insouciance et sa légèreté le rendaient facilement impitoyable dans certaines questions. S'il avait vu un homme lever la main sur une femme, il aurait, au besoin, exposé sa vie pour la défendre; il était homme lui-même à tuer Rosette par le chagrin, sans le comprendre, sans y songer.

Blanche ne tarda pas à le dominer complétement, mais comme on pouvait dominer notre héros, et la

vanité de la jeune femme eût été moins flattée si elle avait su lire dans l'âme de son complice. Ce pouvoir momentané dont elle allait abuser, n'avait rien de personnel; en obéissant à Blanche, Saturnin n'obéissait qu'à son propre caprice. Cependant, l'influence d'une femme habile et qui veut fermement une chose, est une influence terrible. Ce que femme veut, Dieu le veut, dit un ancien proverbe. Cela est vrai, surtout quand ce pouvoir singulier s'exerce sur des hommes qui n'ont, comme Saturnin, aucun motif raisonné de résistance. Toute résistance indique une force, et cette force ne peut provenir que d'un principe moral où la volonté trouve son point d'appui. Quand on n'a ni idées personnelles, ni sentiments sérieux, ni convictions profondes; quand on est l'esclave des événements et l'humble instrument de ses passions, quand le caprice règne en nous et sur nous, avec ses mille fantaisies aussitôt oubliées que manifestées, pourquoi résister à une influence étrangère qui nous parle en prenant la voix de nos désirs? Que répondre au serpent qui nous souffle discrètement à l'oreille ses perfides conseils, et de quel droit lui imposer silence?

Saturnin devait subir sans peine les impulsions que nous imprime la volonté d'autrui. Pourvu qu'on s'y prît avec ménagement, et qu'on n'eût pas l'air de lui commander, il recevait l'empreinte passagère qu'on tentait de lui donner. Blanche était donc bien

assurée du succès, lorsqu'elle s'efforçait de perdre Rosette dans l'esprit de son mari. Elle la poursuivit de ses coups invisibles. Il ne suffisait pas à Mme Bertrand que la pauvre femme eût perdu toutes les joies, toutes les douceurs de son intérieur, il fallait encore qu'elle séparât ouvertement les deux époux, et que Rosette fût délaissée aux yeux du monde. Cet inévitable dénoûment ne se fit pas attendre. Rosette avait deviné une partie de son malheur : sans avoir la preuve matérielle de l'inconstance de Saturnin, elle en avait la conviction morale. Les manières de son mari n'étaient-elles pas entièrement changées? Sa préoccupation incessante, ses absences prolongées, l'aigreur de son accent, tout avertissait Rosette. Elle devint triste et malade, les larmes rougirent ses paupières, et le désespoir entra dans son cœur pour n'en plus sortir. Par cette conduite, elle hâtait sa perte sans le savoir. L'eût-elle su d'ailleurs, qu'elle n'eût pas agi différemment. Sa nature candide, et, disons-le, *passive*, ne lui permettait pas de lutter avec avantage, dans ce duel à trois, où la victoire reste si rarement fidèle au bon droit. Il est difficile de parer avec bonheur des coups invisibles et répétés, quand la douleur aiguë vous ôte toute présence d'esprit. Se défendre, n'est-ce pas la science la plus compliquée et la plus délicate? Se défendre devant un juge prévenu, qui doit vous condamner s'il veut s'absoudre,

est-ce même possible? Peut-on racheter le plus grand de tous les torts, le tort impardonnable d'avoir raison? Quelques femmes, sans doute, ont résolu ce problème, ont triomphé malgré la justice de leur cause, ont su maintenir le caprice du côté du devoir, mais ces femmes-là étudiaient et connaissaient leur mari : Rosette ne savait que l'aimer. Vaincue avant de combattre, elle opposa au malheur sa jeunesse, sa douceur, ses vertus et son amour. Saturnin, qui cherchait des torts à sa compagne, s'irrita de cette douleur résignée, et qu'on essayait en vain de dissimuler. Les larmes de Rosette le gênaient sans le toucher; elles suffisaient à troubler ses plaisirs du dehors, et furent impuissantes à éveiller un remords sérieux dans son âme légère. Il fallait l'amuser ou le dominer; Rosette avait perdu le secret de lui plaire, et n'était pas de celles qui absorbent et tyrannisent ceux qui les approchent. Cédant enfin aux suggestions de Blanche et aux conseils de son propre égoïsme mal à l'aise en face d'une victime, Saturnin prit, suivant son caractère, un parti énergique et brusque. Il quitta le domicile conjugal et loua une chambre garnie. Il pouvait désormais tuer Rosette sans voir son agonie, et, dès qu'il n'eut plus sa femme sous les yeux, il l'oublia aussi complétement que s'il ne l'avait jamais connue.

Ce fut donc avec un étonnement sincère qu'un soir, en rentrant dans sa chambre de garçon, après

un long tête-à-tête avec Blanche, il aperçut une ombre de femme agenouillée au pied du lit et sanglotant.

« Qui ça peut-il être? » se demanda Saturnin, et sa conscience ne lui répondit pas : Rosette!

Il alluma un flambeau et reconnut celle à qui, deux ans auparavant, il avait offert asile, protection, amour, celle dont il avait pris la beauté, la jeunesse, l'innocence.

Rosette se releva, sécha ses larmes, et lui dit d'une voix douce :

« Est-ce que tu ne m'attendais pas, Saturnin? »

VII

Saturnin, fort embarrassé, ne répondit rien; seulement il remarqua combien quelques semaines d'absence avaient changé Rosette. De vives couleurs empourpraient ses pommettes et ses lèvres, tandis qu'une blancheur plus mate couvrait son front. Ses yeux aussi brillaient d'un éclat étrange et qui contrastait avec la douceur du regard. Saturnin, chez qui l'oubli renouvelait la source des impressions, trouva sa femme plus jolie qu'elle ne lui paraissait depuis longtemps, lorsqu'il s'était éloigné d'elle. Il lui sembla presque qu'il voyait une *autre* femme,

et Rosette prit brusquement à ses yeux tout l'attrait de la nouveauté. Grâce à ce jeu de l'imagination, la voix de l'épouse délaissée alla droit au cœur de notre héros, et ce fut avec un mouvement de tendresse sincère qu'il lui tendit la main. Rosette retira la sienne.

« Que tu m'as fait souffrir, reprit-elle, et quel crime avais-je commis pour mériter un abandon si cruel? Si tu devais un jour me quitter, pourquoi m'avoir arrachée à la mort? Elle fût venue me trouver à la porte de ta maison, cette nuit où tu m'as pour la première fois laissé voir ton amour. Déjà la neige m'avait couverte, elle m'eût servi de linceul.

— Voyons, ma petite Rosette, interrompit Saturnin, pourquoi prendre ainsi les choses au tragique? Tu sais bien que je t'aime, et d'ailleurs n'est-il pas toujours temps de songer à la mort?

— Tu m'aimes! répéta Rosette.

— Certainement. Pardonne-moi mes torts. Je suis un poëte, j'ai mes caprices, mes mauvais moments. Nous autres écrivains, nous avons besoin d'indépendance; le changement est une nécessité de notre nature; une activité dévorante nous entraîne vers l'inconnu, et l'inconnu renouvelle en nous les sources de l'inspiration.

— Ah! que j'étais plus heureuse, lorsqu'avant d'être un grand homme tu n'étais encore que le

meilleur des amis pour la pauvre fille abandonnée que tu avais recueillie.

— Tu es trop jeune et trop jolie pour être jamais malheureuse, continua Saturnin en l'attirant doucement vers lui, et il faut bien que tu prennes ton parti de mon illustration. N'es-tu pas fière de porter mon nom? Avais-tu même rêvé cette gloire?

— Je n'étais fière que de ton amour, et si la gloire t'éloigne de moi, redeviens obscur, redeviens le pauvre ouvrier d'autrefois, gagnant péniblement le pain de la semaine! Ce pain-là, du moins, je le mangeais près de toi, et quand il devenait rare, nous mordions au même morceau.

— Que les femmes ont peu d'élévation dans les sentiments, soupira Saturnin, et que leurs passions sont égoïstes! Franchement, Rosette, je ne regrette pas ce temps-là.

— Tu étais heureux, pourtant, je me le rappelle bien. Tu travaillais, moi je chantais des romances qui t'attendrissaient ou te faisaient rire; et, pendant que je chantais, ta besogne allait si vite, que l'heure du repos sonnait sans que tu t'en aperçusses. Alors, je m'occupais de notre petit dîner; tu m'aidais, et je me moquais de ta maladresse. Pour te venger de mes moqueries, tu voulais m'embrasser; je me sauvais, le dîner brûlait; tu m'embrassais, et nous mangions de tout cœur.

— Tu as ma foi raison! s'écria Saturnin, do-

miné à son tour par l'enivrante magie des souvenirs; j'étais heureux, très-heureux; je n'en savais plus rien.

— Il y a longtemps, et tout est changé!

— Mais tout peut recommencer!

— Non.

— Est-ce toi qui t'y oppose?

— Non, Saturnin; c'est ton cœur qui n'est plus le même. »

— Crois-moi, mon ange,
Oh! mon bel ange,
Jamais le cœur ne change,

fredonna Saturnin d'une voix fausse; et, pour compléter son idée, il essaya d'embrasser Rosette qui s'enfuyait plus craintive qu'heureuse sous les caresses de son mari. Comme autrefois, il vainquit la résistance de la jeune femme, mais ses lèvres, au lieu d'éteindre un rire éclatant, burent une larme silencieuse.

Le lendemain, Rosette ramenait son mari chez elle.

Elle crut naïvement que tout allait recommencer, comme Saturnin le lui avait dit, et se reprocha intérieurement de ne pas trouver en elle cette joie douce, cette gaieté tranquille, cette fraîcheur d'impression qu'elle avait connue, et qu'elle ne connaissait plus. Le doute versait sa goutte de fiel sur

tous les plaisirs, et quand elle regardait celui qu'elle aimait, une ombre passait ironique et menaçante entre les deux époux qui la voyaient tous les deux, et tous les deux détournaient le regard.

Cependant huit jours ne s'étaient pas écoulés, que déjà la confiance renaissait dans l'esprit de Rosette, trop aimante, trop innocente pour comprendre la vraie nature de son mari, et savoir que la légèreté, l'orgueil et l'égoïsme sont trois maladies incurables pour celui qui en est atteint, mortelles pour ceux qui l'entourent.

D'ailleurs, Saturnin paraissait sincère dans sa conversion, et tout devait rassurer Rosette, qui ne demandait pas mieux que d'être rassurée. Elle recommençait son petit poëme depuis un mois environ, lorsqu'elle reçut une lettre anonyme où on lui annonçait que son mari, qu'elle croyait à la bibliothèque, « interrogeait les pâquerettes des prés, en compagnie d'une jeune dame. » Rosette devint plus pâle qu'une morte, et resta un moment écrasée sous ce coup inattendu. Enfin, elle se leva, et alla s'agenouiller au pied de son lit, devant une branche de buis bénit. Elle pria longtemps, et sortit. Autrefois, elle eût déchiré la lettre, sans même en parler à Saturnin.

Elle prit une voiture et se fit conduire hors de Paris. Arrivée dans la campagne, elle descendit, renvoya la voiture, et se dirigea rapidement vers un

bouquet d'arbres dont l'ombre et la fraîcheur devaient attirer les promeneurs. A peine avait-elle fait quelques pas sur l'herbe, qu'elle s'arrêta tremblante, et pencha entre les feuilles son jeune visage décomposé, dont les yeux brillaient d'un éclat extraordinaire. A dix pas devant elle passaient un homme et une femme : cet homme, c'était Saturnin; cette femme, c'était Blanche.

Rosette poussa un cri étouffé et tomba sans connaissance sur le gazon, tandis que le couple amoureux, qui n'avait rien vu, rien entendu, s'éloignait en riant.

VIII

Lorsqu'il rentra chez lui, Saturnin ne trouva pas sa femme : il sut plus tard que des paysans l'avaient ramassée à l'endroit même où elle s'était évanouie. Interrogée par eux,. elle refusa de faire connaître son nom et son domicile. Mais sa tête affaiblie ne pouvait pas résister longtemps à un choc si terrible, si imprévu. Rosette ne vivait que par le sentiment profond qui la rattachait à Saturnin. Humble lierre enlaçant ses frêles rameaux au tronc robuste de l'arbre nourricier, elle avait confondu son existence dans l'existence de son mari. Elle sentait, elle res-

pirait en lui. Le jour où cet appui manqua sous sa main, elle s'affaissa lentement sur elle-même, et mourut de cet amour qui avait été sa vie. Sa raison d'être, c'était Saturnin. Créée pour le dévouement, l'abnégation, elle s'était oubliée, et lorsqu'elle fut seule, elle ne rencontra nulle part en elle cette force vitale personnelle, qui soutient l'homme dans la perte de ses plus chères illusions. Elle était tout sentiment, toute passion; la nature ne l'avait point armée pour la lutte ; quand il lui fallut marcher en avant, ses regards qui cherchaient toujours quelqu'un, entrevirent le néant, et cette vision la rendit folle.

Saturnin, en devinant la vérité, en voyant vide cette chambre encore imprégnée du parfum de candeur qu'y avait répandu la jeune femme, éprouva un premier mouvement de remords. Il fit de nombreuses et inutiles démarches pour retrouver Rosette. Un jour, cependant, il entendit parler d'elle; des propos vagues l'accusaient d'avoir cherché et trouvé l'oubli, où l'on ne trouve que la flétrissure. Ce jour-là, Saturnin n'eut ni douleur, ni regret, ni colère; il ressentit un immense soulagement. Rosette perdue, Saturnin se crut justifié.

« Ma foi, pensa-t-il, toutes les femmes se ressemblent. Je l'ai trompée; elle s'amuse, nous sommes quittes. Les amours éternelles ne sont pas de ce monde. »

Mais il ne put garder cette illusion consolante. Dans son délire, qui devenait d'heure en heure plus alarmant, plus complet, Rosette fit des révélations qui mirent sur la trace de l'ouvrier-poëte. On le prévint que sa femme mourait lentement dans un hospice d'aliénés. Cette nouvelle causa une vive douleur à Saturnin. La folie, c'est un mal palpable, matériel, qu'on perçoit par tous les sens; la folie, Saturnin pouvait la comprendre, il pouvait y compatir. Il accourut auprès du lit où Rosette achevait de vivre en prononçant son nom et celui de Blanche.

Le premier mouvement du jeune homme, en apercevant sa victime, fut de se jeter à genoux. Il prit la main amaigrie de la malade, il la serra contre ses lèvres, il la couvrit de larmes brûlantes. Rosette sentit les larmes, ouvrit les yeux, fixa sur lui un regard vide, puis cacha son front dans ses mains.

« Rosette, s'écria Saturnin, ne me reconnais-tu pas?

— Non, je ne vous connais pas! » répondit-elle d'une voix sourde.

Et elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

Il fallut arracher Saturnin à ce lieu funeste. Le lendemain, quand il se présenta à la porte de l'hospice, on lui annonça que Rosette était morte pendant la nuit, sans recouvrer la raison. Il pleura

sincèrement celle qu'il avait méconnue et brisée. Mais les pleurs s'épuisent, et les vivants nous font vite oublier les morts. Chacune des larmes que versait Saturnin entraînait avec elle un souvenir, un regret, puis un jour arriva où la dernière larme tomba avec le dernier souvenir, avec le dernier regret.

Cependant, notre héros écrivait toujours; un second volume de vers était prêt, il le publia. Ce fut avec une tranquillité parfaite, une certitude profonde du succès, qu'il livra ce nouveau-né à la malignité des critiques. Pourquoi, d'ailleurs, aurait-il douté de son talent? Il n'avait modifié ni ses idées, ni son style; ce qu'il était un an plus tôt, il l'était encore aujourd'hui : lorsque lui ne changeait pas, pouvait-il prévoir que l'opinion changerait? Devait-il supposer que le vers applaudi la veille tomberait le lendemain sous les sifflets? qu'après avoir nié les défauts de son talent, on en méconnaîtrait les qualités? Non; et pourtant il en fut ainsi.

Autant on avait montré d'indulgence pour son premier essai poétique, autant on fut sévère pour le second. Tout ce que lui avait prédit l'homme de cœur et de bon sens dont nous avons plus haut rapporté les paroles, se réalisa avec une impitoyable exactitude. Ce titre d'ouvrier dont on lui avait fait un piédestal, on le lui jeta à la figure comme une mordante ironie.

« Faites-nous des habits, s'écrièrent quelques-uns, ils seront sans doute mieux cousus que vos rimes barbares !

— Le talent naturel est certes quelque chose de touchant, dirent les gens polis, mais rien ne peut remplacer l'éducation première.

— Nous espérions mieux de vous, murmura le chœur des amis et des protecteurs. Nous nous sommes portés garants de votre génie, et vous nous compromettez. Vos premiers vers avaient le mérite et l'attrait d'une révélation. Nous avons crié sur tous les tons : bravo ! très-bien ! mais on sait ce que parler veut dire. C'était très-bien pour une fois, et à condition que vous fissiez tout le contraire à votre prochain volume. Vous n'avez pas changé, nous changeons. »

La stupeur de Saturnin fut grande, et ce langage le confondit sans l'éclairer.

« Ce qui était bon ne peut être mauvais, pensait-il. Ils m'ont trouvé du talent, du génie, ils reconnaissent que je suis toujours le même, et ils prétendent m'arracher les lauriers dont leurs mains ont couvert mon front ? Ils sont fous, envieux, ou bêtes.

— Ils sont envieux, fous et bêtes, » ajouta Saturnin, après un instant de réflexion.

Ces hommes dont il avait admiré le goût et l'équité, lorsqu'ils l'encensaient, ne lui parurent plus

que des Zoïles acharnés à la perte de quiconque s'élève au-dessus de la foule. Son inaltérable confiance en lui-même ne fut pas ébranlée; il se contenta de faire le procès à son siècle, il jugea que le monde entrait dans une voie pernicieuse et fatale, et que la décadence commençait, puisqu'on ne tressait plus de couronnes en son honneur.

Il avait tort, avons-nous besoin de le dire, d'accuser son siècle et de s'en prendre aux hommes de ce brusque revirement de l'opinion publique. Quand on sort de son obscurité, qu'on s'adresse à la foule, qu'on remet sa gloire ou du moins sa réputation entre ses mains, on a mauvaise grâce à venir ensuite récuser le juge qu'on invoquait hier, qui nous condamne aujourd'hui. Certes, la popularité n'est pas une preuve de talent, de mérite ou de vertu. Fille des passions et de la mode du jour, elle passe, sans les reconnaître, devant ses idoles de la veille; mais à quel moment s'est-elle trompée? Est-ce quand son caprice vous élevait sur un piédestal; est-ce quand un nouveau caprice vous replonge dans le néant?

Ce problème que peut seul résoudre l'avenir, Saturnin le tranchait à son profit. Se sentant incapable de faire mieux ou autrement que ce qu'il avait fait déjà, il ne comprit pas qu'une première indulgence excessive devait amener à sa suite cette sévérité à laquelle on ne l'avait point accoutumé. Pour

conserver la bienveillance et l'attention des hommes, il faut leur parler un langage élevé, nourri de fortes pensées. La vérité possède un accent qui frappe les esprits les plus rebelles ; en elle réside une certaine force particulière qui enchaîne les cœurs, et, pour un moment, y apaise l'éternelle tempête des passions égoïstes. Le poëte surtout ne peut pas espérer de succès sérieux si une foi sincère, une aspiration profonde ne soutiennent pas ses vers, si le bruit d'une larme qui tombe ne se mêle pas à l'harmonie du rhythme.

Saturnin avait fait des vers, mais il n'était pas poëte : il lui manquait la faculté d'aimer. Où pouvait-il trouver des accents émus et touchants, lui dont le cœur n'avait jamais parlé? Où pouvait-il puiser cette aspiration puissante vers l'idéal qui nous emporte loin de la terre, plus près de Dieu, lui qui avait poursuivi le plaisir, quand le bonheur et l'amour l'appelaient par la voix de Rosette? Il n'avait ni aimé, ni souffert ; il n'avait que de l'intelligence et de la mémoire : il était condamné à rester vulgaire et médiocre.

Sa poésie, dépourvue d'âme et vide de sentiments vrais, aurait pu se soutenir et plaire encore par la beauté de la forme, la richesse des expressions. Sans être poëte, il pouvait du moins être un habile arrangeur de mots, semblable à ces ouvriers à qui l'art est défendu, mais qui cisèlent de merveilleux

petits monuments en ivoire. Cette dernière ressource lui fut interdite. Ignorant, et trop orgueilleux pour cesser d'être ignorant, il écrivait au hasard, jugeant toute expression sublime par cela seul qu'elle venait au bout de sa plume. Dans son volume, il y avait une certaine saveur populaire et de goût étrange qui semblait promettre un genre nouveau, plus vigoureux et plus hardi que ceux auxquels on était habitué. L'erreur fut de prendre un *résultat* pour une *promesse*. Saturnin avait tout dit du premier mot. Il lui manquait le cœur, foyer brûlant où s'échauffent tous les sentiments, où se trempent toutes les idées.

A son second volume, il redit ce qu'il avait dit déjà, et sur le même ton. Comment eût-il renouvelé le fond et la forme de son œuvre ? Il écrivait sous la dictée monotone du même maître : l'égoïsme.

Cependant, Saturnin, répétons-le, n'était pas le plus coupable, et son étonnement était naturel. Il aurait pu demander un compte sévère à ceux qui l'avaient arraché à son établi de tailleur, par leur imprudent et frivole enthousiasme, à ceux qui l'avaient follement détourné de la vie pour laquelle il était né, sans songer à éprouver ses forces, et qui le laissaient maintenant retomber du haut de ses rêves dans la triste réalité.

Le succès avait seulement développé sa vanité naturelle ; l'insuccès lui donna un vice nouveau : l'en-

vie. Quiconque avait une réputation lui fut odieux; il suffit d'avoir un nom pour devenir son ennemi personnel. Il se crut lésé de tout éloge qui n'allait pas à lui ; il eût volontiers crié : au voleur ! devant tout homme de talent. Il se consola ainsi, et, parfaitement rassuré sur son propre mérite, méprisa la société qui le méconnaissait.

Si Saturnin resta debout et fier au milieu de la tempête, le vent d'orage dispersa sans peine plusieurs des plantes parasites qui avaient déjà rampé jusqu'à lui. Saturnin douta de l'univers entier, et ne douta pas de lui-même ; Blanche, en femme de tête qu'elle était, se rangea rapidement du côté de la foule. Longtemps elle l'avait accoutumé à la flatterie, longtemps ses lèvres ne s'étaient ouvertes que pour lui décerner les titres de grand poëte et d'homme éminent. L'adulation avait même été son arme la plus terrible contre Rosette, qui estimait trop son mari pour le flatter, et ne songeait point à encenser sa vanité d'auteur. La pauvre enfant n'adorait ni le grand poëte, ni l'homme éminent : elle aimait Saturnin. Aussi, dès que celui-ci entendit résonner à ses oreilles les âcres vérités qu'on ne lui ménageait plus, il courut vers Blanche tout rempli d'une candide confiance.

« Pour elle, du moins, je suis toujours un grand homme, pensait-il. La distinction de son esprit, l'élévation de son âme la préservent de ces brusques

revirements d'opinion qu'enfantent la sottise et l'envie. »

Mais les plaintes de Saturnin contre l'injustice du siècle se succédaient et s'accumulaient en vain. En vain, il énumérait ses succès passés ; en vain, il rappelait les noms de tous ceux qui l'avaient encouragé, les articles de journaux qui avaient suivi la publication de son premier volume, les offres de ses éditeurs ! Il recommença même la lecture de plusieurs lettres qu'il portait toujours sur lui, et qui venaient de ses admirateurs d'autrefois, sans réveiller chez Blanche le moindre enthousiasme. Elle l'écoutait froidement, et ne versait pas sur cette vanité blessée le baume de ses flatteries habituelles.

« Je pensais, lui dit-il tout à coup, que l'injustice odieuse dont je suis victime exciterait votre indignation. Ma cause est un peu la vôtre. Si mes ennemis ont raison, votre bon goût se trouve mis en question. Il y a quelques jours, vous m'admiriez, vous parliez sans cesse de mon beau talent.

— Mon Dieu, répondit-elle avec un mouvement d'impatience très-marqué et en femme qui s'était frottée aux lettres, vous me faites un cours de chronologie, et vous savez bien que je n'ai pas la mémoire des dates. »

Ce fut par ce mot que se termina la liaison coupable de Saturnin et de Blanche. Celle-ci se retirait avec le succès qui l'avait amenée. Pourquoi fût-elle

restée? Satisfaction de vanité, vengeance de femme, émotion des plaisirs défendus, tout ce qu'elle pouvait espérer de l'amour de Saturnin, elle avait tout goûté. Elle n'avait plus de rivale, il n'avait plus de succès, qu'eût-elle fait auprès de lui, à moins de l'aimer? Elle gagna même à sa retraite prudente de laisser un doux souvenir à Saturnin : quelques mois plus tard, il eût pris les devants.

Il versa une larme sur l'infidèle, et trempa sa plume dans l'encre, bien décidé à convaincre le public de sottise et d'inconstance. Le public qui n'est ni si sot, ni si inconstant qu'il le paraît, car sa sottise et son inconstance ont des motifs, haussa les épaules. Saturnin ne se tint pas pour battu, il écrivit encore, il écrivit toujours, il écrivit plus que jamais. Mais ce qu'il écrivait ne se vendait plus, et les éditeurs refusèrent l'un après l'autre de prêter leurs presses à cet écrivain famélique devenu ridicule, et qui ne réveillait plus la polémique.

De toute sa gloire éphémère, de tout le bruit qu'avait soulevé son nom, il ne resta, en peu de temps, au pauvre ouvrier-poëte, qu'une sorte de notoriété qui tenait beaucoup de l'épitaphe. Lorsqu'on prononçait son nom, presque tout le monde le savait, et chacun s'écriait :

« Saturnin; oui, nous nous le rappelons! N'est-ce pas le poëte-ouvrier à qui l'on avait fait un succès? »

La chute était profonde, terrible; elle eût brisé

une nature moins légère, moins insouciante que celle de notre héros. Il fut presque admirable, presque héroïque, à force de candide confiance en lui-même. Il supporta fièrement, gaiement, les attaques et les mépris dont il était l'objet, continua de lever haut le front, conserva son franc appétit d'ouvrier, son esprit vif et railleur, son goût des femmes, son amour du vin et ses rêves d'ambition. Il ne s'avoua pas vaincu, et attendit avec foi le jour de justice. Que de courage et de vertu il eût fallu à un autre homme pour tenir cette conduite !

Du reste, il n'était pas véritablement malheureux, et son cœur ne devait jamais succomber sous le désespoir. Il souffrait, certes, dans son ambition et surtout dans sa vanité, car il était plutôt vaniteux qu'ambitieux ; mais la vie lui offrait mille joies, mille compensations qui soutenaient son énergie. Respirer, marcher, s'endormir, se réveiller, étaient autant de plaisirs qu'il goûtait avec une satisfaction sans mélange. La santé lui tenait lieu de tous les biens ; vivre était pour lui une jouissance profonde.

Cependant Saturnin n'avait pas de fortune, et ses écrits ne le nourrissaient pas. La misère accourut et fondit sur lui, la misère la plus cruelle, celle qui succède à un bien-être passager. Avant sa *révélation*, Saturnin n'avait connu que la misère ; il s'était arrangé avec elle, ils vivaient en bons amis. Lorsque parfois elle s'éloignait pour quelques semaines, le

jeune ouvrier savait que son absence ne serait pas éternelle ; à son retour, il la voyait sans déplaisir, il lui tendait joyeusement la main, et lui criait : « Bonjour, ma vieille amie ; je t'attendais. Mais j'ai deux bons bras, et leur travail t'aura bientôt renvoyée. » Aujourd'hui, la misère revenait, lorsqu'il la croyait partie pour toujours. Il avait vu des palais, il les avait possédés en imagination, et il lui fallait gravir de nouveau les marches chancelantes qui conduisent au grenier. D'autres se seraient plongés dans le désespoir, auraient gémi, auraient appelé, cherché la mort peut-être ; lui, monta ses cinq étages en fredonnant !

« Bast ! demain ce sera le tour de la fortune, pensa-t-il. D'ailleurs, je ne suis pas le premier homme de génie qui ait souffert la faim et le froid. »

« Reprenez votre aiguille, lui disait-on de tous côtés. Tailleur vous êtes né, tailleur il vous faut mourir.

— Malheureux ! aurait-il pu répondre, pourquoi avez-vous brisé cette aiguille que vous m'engagez à reprendre ? J'étais tailleur, il est vrai, pourquoi m'avez-vous dit que j'étais poëte ? Si je vous ai cru, est-ce tout à fait ma faute ? Il est trop tard ! »

Saturnin ne fit pas cette réponse, qui était son excuse. Il se jugeait trop mal lui-même, pour juger ainsi les autres. Il ne voulut plus de son métier par orgueil et par paresse, par paresse plus que par orgueil. Il

s'était accoutumé à ce repos du corps qui est si cher à tous ceux qui se livrent à des travaux manuels.

Alors commença pour lui cette existence de bohémien, où mènent toutes les vocations manquées, tous les essais avortés, toutes les ambitions qui ne sont que de l'ambition. Il devint un de ces types étranges qui font rire les indifférents et les ignorants, qui attristent l'homme pensant et sachant. On le vit avec des souliers sans semelle, une redingote râpée, un chapeau rougi et déformé, errer dans les rues de Paris, feuilletant les livres à l'étalage du bouquiniste, cette bibliothèque hospitalière de l'amateur et du pauvre, joignant à la tournure populaire les vêtements en lambeaux d'un *monsieur;* déjeunant chez celui-ci, quand il déjeunait, dînant chez celui-là, quand on l'invitait. Il fut *déclassé* partout ; chez l'ouvrier qui le prenait pour un bourgeois, chez l'homme comme il faut qui le traitait comme un ouvrier. Il récitait à l'un et à l'autre ses vers, ses plans de drame et de roman, maudissant les hommes, bénissant la vie, oubliant tout, misère et déconvenues d'amour-propre, en face d'un bon repas ou d'une jolie fille.

Enfin, poussé par la misère qui grandissait, rendu plus prudent par les années qui dégarnissaient son front, éconduit par les protecteurs qui se lassaient de cet éternel escompteur du lendemain, il essaya, dans un moment de découragement, de reprendre

son aiguille de tailleur; ses doigts devenus malhabiles refusèrent de le nourrir. Il tenta d'autres métiers, et ne put s'astreindre à aucun, toujours trop grand pour les positions infimes qu'on lui offrait, toujours trop petit pour celles qu'il rêvait. Il resta vagabond et rimailleur; mais de jour en jour plus pressé par les misérables nécessités de la vie, il en vint à courtiser la fille d'auberge pour obtenir un peu de bouillon à crédit; il descendit, échelon par échelon, jusqu'au dernier, qui est la mendicité.

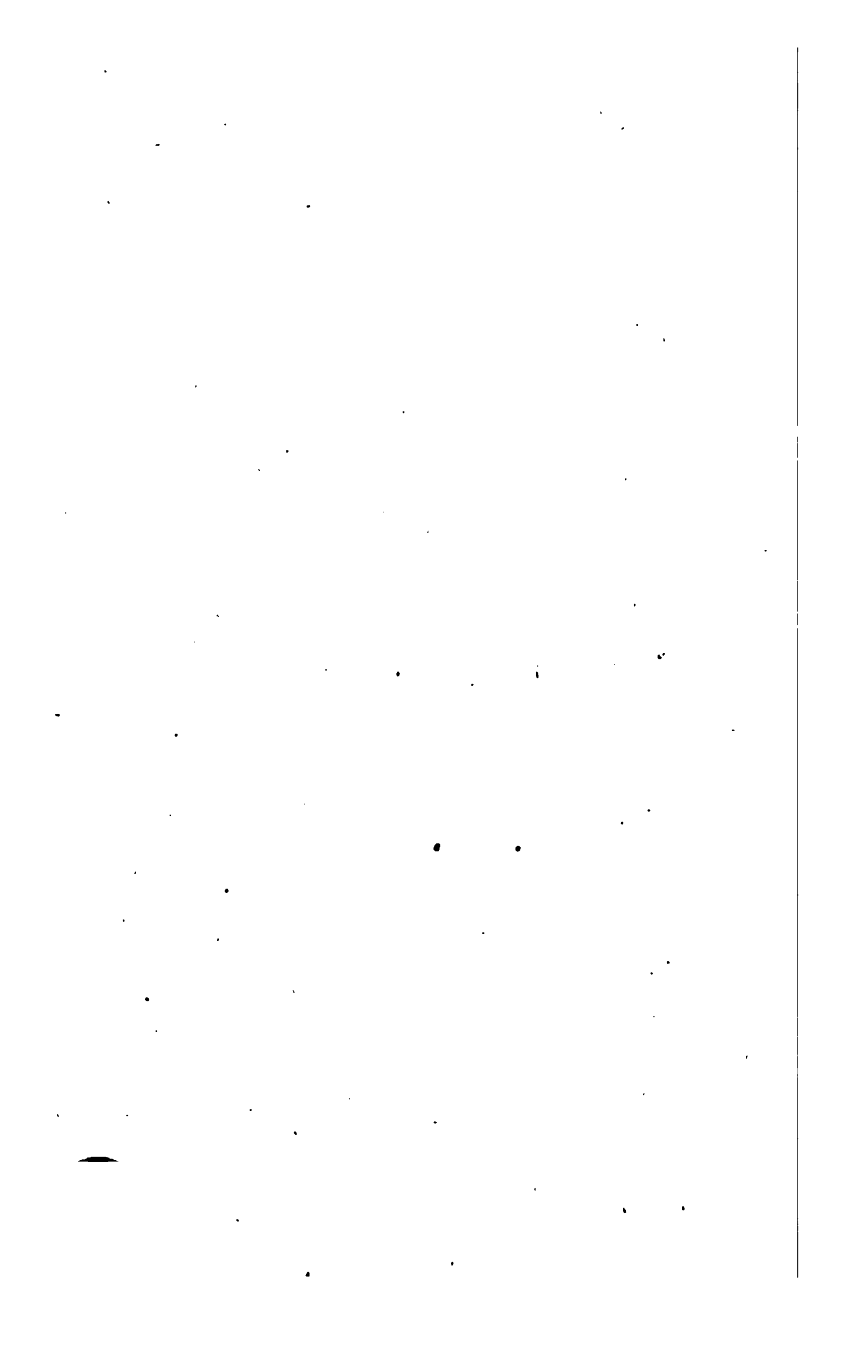
Lorsque je le rencontrai, depuis deux ans déjà il parcourait les villages, en chantant d'une voix fausse ses chansons et celles des autres. Il étonnait par la jeunesse qui brillait dans ses petits yeux, et par sa verve d'invective, dépourvue cependant de toute amertume sérieuse. Il accusait les hommes, croyait à l'avenir, gardait tous ses goûts, toutes ses illusions, et avait conservé, à travers tant de dégradations successives, une sorte de dignité personnelle. Il était tombé bien bas, mais, au fond, il ne s'était pas avili véritablement, faute peut-être de quelques vertus qui lui manquaient.

En écrivant le récit qui précède, nous n'avons voulu établir aucune théorie générale pour ou contre les ouvriers-poëtes. L'amour du beau et la faculté d'exprimer cette impression particulière et délicate qu'il produit sur l'écrivain et l'artiste, n'appartien-

nent exclusivement à aucune classe de la société : d'illustres et nombreux exemples sont là qui le prouvent. Nous avons essayé la peinture d'un caractère, nous avons voulu esquisser un tableau qui se rencontre souvent dans notre société moderne; nous avons voulu montrer que si certains noms, après un succès éphémère, tombent dans le ridicule, la faute n'en est pas toujours à ceux qu'on a tirés d'une obscurité d'où ils n'auraient jamais dû sortir.



KARL HERMANN



KARL HERMANN.

I

Karl Hermann était une de ces natures compliquées qui méritent qu'on les étudie, tant elles offrent au regard de l'observateur d'éléments disparates confondus ensemble ; un de ces hommes dont on ne peut dire : « Il est bon, » ou « Il est méchant, » car, en vérité, il n'était tout à fait ni l'un ni l'autre. Aimant le bien par suite d'une distinction naturelle d'esprit qui le portait à aimer le beau, mais esclave de passions violentes et contradictoires, il devait nécessairement succomber le jour où le bien serait le prix d'une lutte un peu sérieuse. Pour résister aux assauts nombreux et terribles que nous livre la vie de chaque jour, il faut avoir en soi-même, comme point d'appui, quelque principe moral, fruit d'une conviction forte et raisonnée. Rien n'est

aussi commun que le bonhomme, c'est-à-dire l'homme qui se laisse aller tranquillement aux penchants de sa nature, se pliant aux circonstances, et, par la nullité même, échappant aux grands vices; mais rien n'est aussi rare que l'homme bon, c'est-à-dire l'homme qui choisit en connaissance de cause la route qu'il suivra, et qui s'y maintient par un acte incessant de sa volonté. Karl Hermann avait trop de passions et d'énergie nerveuse pour n'être qu'un bonhomme, et n'avait pas du tout ce sentiment profond de l'honnête et du vrai qui fait l'homme bon.

Pour se dominer, il faut se connaître; mais, pour se connaître, il faut s'étudier, ce qui est déjà un acte de modestie, puisque cela suppose un doute naissant sur ses propres forces. Karl s'ignorait trop complétement pour douter un seul instant de lui-même. Sa nature était remplie de promesses pour l'avenir, et il prit ces promesses pour des faits accomplis; de cette première erreur vint qu'il compta à son service des facultés purement fictives, comme certains généraux qui ont une armée de cent mille hommes sur le papier, et, le jour de la bataille, ne commandent effectivement qu'à quelques régiments. Du reste, il n'avait pas, nous l'avons annoncé, une de ces natures simples qui se manifestent nettement et prennent dès le début une direction marquée, natures sur lesquelles on a bientôt dit le dernier

mot. C'était un profond égoïste rempli d'idées généreuses, un poëte par l'esprit, un épicurien par les besoins, ayant plus d'imagination que de cœur, et plus de désirs que de volonté.

Ce qui lui manquait surtout, c'était le *courage*; non le courage qui consiste à braver la mort, ce courage, il l'avait, mais le courage plus difficile qui consiste à s'avouer à soi-même, en tout temps, la vérité. Dès qu'il sortait du domaine de la conception, il se hâtait d'agir en suivant l'impulsion du moment, sauf, le lendemain, à trouver quelque paradoxe pour pallier à ses propres yeux la faiblesse ou l'odieux de sa conduite. Il semblait n'avoir pas la direction de soi-même; il appartenait donc aux événements, qui le façonneraient à leur fantaisie. C'était un instrument d'une merveilleuse sonorité, mais que le hasard ferait seul vibrer, en tirant, soit un chant plein d'harmonie et de douceur, soit un chant de mort et de destruction.

Avec une pareille organisation intellectuelle, la moindre chute devait être fatale. On se relève d'un faux pas, pourvu qu'on ait quelque vigueur : Karl n'avait que des passions. Tout dépendait de son début dans la vie, ou plutôt du premier amour qui ferait converger tant de forces éparses vers un but unique, et tenterait d'établir un ordre momentané dans le chaos où lui-même se cherchait en vain. On le prévoit déjà, en amour, Karl abdiquera

toute personnalité. Il subira profondément l'influence de celle qui aura reçu sa foi, et ne saura pas sauvegarder l'indépendance de son caractère. Il sera trop heureux d'échapper à sa propre direction, de n'avoir plus à *vouloir*, d'accepter une domination absolue qui lui évitera la fatigue d'agir.

Mais qui aimera-t-il? qui peut-il aimer? Celle-là seule qui sera prête à prendre en main la dictature; il a besoin d'un maître. Tout en parlant avec sincérité de l'amour comme d'un sentiment divin, éthéré, il ne donnera d'abord son cœur qu'à une femme artificieuse et tyrannique, qui le jugera avant de l'aimer, et le voudra pour sa faiblesse, comme il l'adorera pour sa force.

Cette femme, il la rencontra à Naples; il avait alors vingt-cinq ans. D'une bonne famille, orphelin depuis quelques années, il jouissait d'une fortune considérable qui lui ouvrit les salons les plus aristocratiques du royaume des Deux-Siciles. Il devint bientôt ce qu'on est convenu d'appeler un homme à la mode. Sa grâce un peu féminine, quelque chose de doux et de nonchalant dans sa démarche et ses gestes, son regard mélancolique, son sourire presque naïf, intéressèrent en sa faveur. Il était de toutes les fêtes; point de bal où l'on ne désirât l'avoir pour danseur. Dans une des maisons qu'il fréquentait le plus assidûment, il fit la connaissance

d'une jeune Anglaise, miss Clary ***. Elle avait cette taille longue et flexible et cette beauté dédaigneuse qui est le type des filles d'Albion : blonde, les yeux bleus, hautaine dans ses manières, en éloignant d'avance les cœurs timides et les esprits ordinaires, elle inspirait en effet un violent désir de rompre cette froideur de glace qui semblait dire à la foule : « N'approchez pas. » Riche, indépendante, courtisée, mais à distance, et avec plus de respect que de passion, miss Clary était toute hérissée de difficultés. Qui dit difficulté, dit attrait, surtout pour les natures comme celle de Karl ; l'impossible, c'est leur élément. Elle avait refusé plusieurs partis considérables et découragé les jeunes gens les moins portés à douter du succès en pareille matière. Quelle belle conquête à tenter, et que d'envieux ferait le vainqueur ! L'amour-propre aidant, et miss Clary ne s'y opposant pas, Karl en devint éperdûment amoureux.

Au bout de quelques mois, son amour fut partagé, ou du moins on le lui laissa entendre ; puis, après l'avoir fait languir encore, on le lui avoua ; aveu charmant, et qui rendit Karl presque fou de bonheur. Karl se crut le plus heureux et le plus favorisé des mortels. Il avait enfin touché ce cœur insensible ; au souffle brûlant de sa passion la statue s'était animée, le marbre devenait chair ; il

pouvait se croire un dieu : n'avait-il pas accompli un véritable miracle? Karl s'enivra à loisir de vanité satisfaite en goûtant les premières douceurs d'un premier amour. Il devint le fiancé reconnu de miss Clary.

Les fortunes étaient égales, la jeunesse rayonnait des deux côtés, ce projet de mariage reçut l'approbation générale.

Miss Clary, elle aussi, se félicitait intérieurement du choix qu'elle avait fait. Un homme amoureux se livre toujours plus ou moins ; autant une femme courtisée devient impénétrable, autant celui qui l'aime se montre inévitablement à nu, s'il est sincère dans sa passion et si de nombreux succès ne lui ont pas appris la stratégie du sentiment. Avec son imagination ardente et son inexpérience, Karl Hermann ne sut dissimuler aucun côté de son caractère ; il fut *lui-même* tout entier. Miss Clary eut donc le loisir de l'étudier à son aise, et, quand elle accepta sa main, elle le connaissait assez à fond pour n'agir avec lui qu'à coup sûr. Elle comprit en peu de temps ce qu'on pouvait exiger de cet homme, et comment il fallait le lui demander pour ne pas éveiller les susceptibilités d'une nature qui, malgré ses vices, n'était pas encore corrompue.

Miss Clary était un de ces êtres singuliers qui naissent, vivent et meurent sans avoir jamais hésité,

ni subi les luttes du cœur et de l'esprit. Devant un fait, elle prenait une résolution absolue, inébranlable, et marchait à son but avec cette persévérance, cette énergie à toute épreuve que les obstacles fortifient sans jamais l'ébranler. Elle ne savait qu'une loi, sa volonté, qu'une sanction, le succès. Pourvu qu'elle triomphât, peu lui importait le *comment*. Ame de fer dans un corps frêle, cœur desséché parlant avec des yeux bleus, cette femme ignorait les doutes qu'inspire la conscience; ambitieuse et vindicative, le calcul prenait toujours chez elle la place du sentiment. Elle ne connaissait pas les compromis quotidiens, dernier refuge où se jettent les esprits flottants. Elle ne se faisait point d'illusions sur elle ni sur les autres. Elle avait le coup d'œil ferme et la faculté dirigeante qui manquait à Karl. Elle aurait pu dire au besoin, comme un homme célèbre : « J'ai regardé mon crime en face, et je l'ai accompli. »

Cette nature ingrate n'était cependant pas entièrement incapable de passion et d'un certain amour égoïste. On peut aimer, sans pour cela posséder un cœur bien tendre. Il y a des sympathies qui vous attirent invinciblement, qui ne rendent ni meilleur ni plus sensible, mais qui attachent avec d'autant plus de force qu'elles semblent moins faites pour le milieu où elles ont pris naissance. Ainsi

miss Clary pouvait aimer son mari comme l'avare aime son trésor. Son mari devait devenir, à ses yeux, son bien, sa propriété, sa chose; elle le conserverait avec un soin jaloux, non pour lui, mais pour elle; et si elle en venait un jour à le haïr, à comprendre que la vie commune est impossible, elle l'empoisonnerait peut-être, elle ne le quitterait jamais.

Miss Clary aima donc Karl Hermann dans les limites que nous venons d'indiquer. Ne l'eût-elle pas aimé, qu'elle l'eût encore choisi, car elle cherchait un instrument qui ne reculât pas devant l'accomplissement d'un désir tenu par elle jusqu'alors dans le secret.

Quelle qu'elle fût, miss Clary avait eu seize ans; on n'échappe guère à ce bonheur. Elle était déjà en Italie, n'ayant auprès d'elle qu'un vieux tuteur, grand mangeur, grand buveur; au demeurant, le meilleur et le plus insignifiant des hommes. A seize ans, elle n'avait ni plus de sensibilité ni plus d'enthousiasme irréfléchi qu'à vingt-deux ans; mais elle avait ce sang ardent de la première jeunesse qui circule vite et n'écoute pas suffisamment les calculs de la froide raison. Pour l'unique fois de sa vie, elle se laissa momentanément dominer; elle cessa d'être miss Clary, et devint une simple jeune fille ignorante; elle aima pour aimer.

Le comte Cesari, jeune seigneur napolitain, fut l'heureux auteur de cette transformation contre nature; il fut pour miss Clary cet être que toute femme rencontre au début de la vie et sur lequel se réunissent les premiers et les seuls beaux rêves. Cet amour ne pouvait pas durer et ne dura pas. Bientôt la nature vraie de la jeune Anglaise se développa; elle voulut absorber le comte, et le comte résista à cet envahissement. Les luttes commencèrent, amenant à leur suite les reproches, les scènes de jalousie, l'enfer en un mot, et, ce qui est le plus triste, la révélation flagrante d'un fait, à savoir que le comte et miss Clary s'aimaient moins qu'ils ne l'avaient cru et ne se convenaient pas du tout. Cesari rompit la chaîne, du moins il le pensa, car il la rompait effectivement de son côté; mais la faute avait eu deux coupables, et, s'il oublia son amour, miss Clary n'oublia pas sa chute. Elle ne pardonna ni sa faiblesse, ni ses déceptions, ni l'abandon facile de celui qui l'avait séduite. Cet orage la forma telle qu'elle devait être et serait désormais. Devant cette humiliation elle se redressa hautaine, implacable, dévorée par le sentiment d'une haine profonde. Elle, la femme orgueilleuse, née pour commander, pour imposer sa volonté, elle se vit réduite à trembler au seul souvenir d'un homme qui pouvait la perdre d'un mot. Un secret la liait à un étranger, un secret dont

la honte, s'il était jamais dévoilé, retomberait sur sa tête. Elle appartenait au comte, puisque son honneur dépendait de sa discrétion. Il fut discret; mais cette dépendance, sue d'elle seule, amassa dans son cœur tout un océan de fiel. Il lui sembla qu'elle ne vivrait plus qu'à demi tant que le comte Cesari vivrait. L'épée de Damoclès menaçait sa tête; il fallait en finir, et coucher dans une tombe l'unique témoin d'un passé qu'elle aurait voulu, au prix du plus pur de son sang, arracher de sa vie.

Voilà pourquoi elle avait accepté l'amour de Karl.

Connaissant notre héros comme elle le connaissait, elle prit un grand parti, et qui devait réussir auprès de l'homme que nous avons dépeint. Quelques jours avant l'accomplissement de son mariage, elle avoua à Karl une partie de la vérité. Elle avoua une imprudence, une légèreté de jeune fille sortant de pension; elle montra les premières lettres de Cesari, celles qui faisaient allusion à une résistance de sa part et ne pouvaient que confirmer l'amour d'Hermann; elle reconnut, la rougeur au front, qu'elle avait répondu à ces lettres; qu'un instant, n'écoutant que l'ardeur de son imagination et la sensibilité d'un cœur rempli du besoin d'aimer, elle s'était oubliée jusqu'à écrire un demi-aveu. Oh! tout en était resté là! elle avait bien vite jugé le comte. Ici se plaçait naturellement un por-

trait machiavélique de ce pauvre comte, transformé tout à coup en un monstre de duplicité, de sécheresse et de fatuité. Malheureusement il possédait ces lettres, il avait refusé de les rendre ; pourquoi ? sinon pour s'en servir un jour et la perdre par la plus odieuse des trahisons, quels que fussent son innocence, sa pureté, ses regrets et le nombre de larmes qu'elle avait versées sur ce péché véniel.

La ruse était grossière, mais un homme très-amoureux et aussi esclave de ses impressions que l'était Karl devait s'y laisser prendre. Miss Clary ne risquait rien : plutôt que de renoncer aux joies que lui promettait la beauté de sa fiancée, Karl l'eût acceptée coupable; il aurait cru lui accorder un pardon sublime, tandis qu'en réalité il eût été lâche pour satisfaire une passion à laquelle il ne savait ni ne voulait résister.

Ajoutons que, pour faire cette confidence, miss Clary avait choisi une de ces belles nuits d'Italie où le devoir paraît si difficile. Elle sortait du bal; elle avait une toilette adorable qui laissait complaisamment voir ses bras nus et ses épaules blanches; des fleurs ornaient ses longs cheveux blonds; elle pleurait : il était impossible qu'elle n'eût pas raison.

Elle termina son plaidoyer en priant Karl de renoncer à devenir son époux. Si elle l'avait moins aimé, elle lui aurait fait plus tôt cet aveu douloureux....

« Éloignez-vous, oubliez-moi, disait-elle. Comment oseriez-vous donner votre bras à une femme que peut compromettre et déshonorer d'un mot un homme sans cœur, qu'elle n'a jamais aimé pourtant, mais qui l'a abusée pendant quelques jours? Tant que le comte aura mes lettres, tant qu'il vivra, je n'accepterai pas votre nom, ce nom que j'aurais porté avec une joie si sainte. Adieu, adieu. »

Nous n'insisterons pas sur les sentiments de Karl en écoutant cette révélation. Miss Clary était belle, il l'aimait, il en était aimé : il n'y avait pas à hésiter. Il trouva quelque chose de chevaleresque à sauver, à venger cette malheureuse victime d'un moment d'oubli, que dis-je? d'un moment de crédulité enfantine. Ce comte, qui ne respectait rien, lui inspirait un mélange de mépris et d'horreur; il s'indignait qu'il y eût des natures si profondément perverties, et qui osassent se faire un jeu de ce qu'il y avait de plus sacré au monde. Ce que miss Clary avait voulu, préparé, prévu, arriva : Karl alla provoquer le comte, décidé à n'écouter aucune explication.

Le comte était un homme de grand cœur, qui n'aurait jamais, pour éviter un duel, trahi le secret d'une femme, même lorsque cette femme montrait assez clairement qu'elle désirait sa mort. Depuis longtemps il s'attendait au message dont Karl Her-

mann s'était chargé, et il accepta sans observation la rencontre qui lui était offerte. Il consentit également à ce qu'elle eût lieu sans témoins, condition à laquelle tenait beaucoup notre héros, afin que le nom de miss Clary ne fût pas même prononcé devant des étrangers.

Le lieu du rendez-vous fut une plage assez éloignée de la ville, au bord de la mer, et l'heure le lever du jour, le lendemain.

En apprenant cette nouvelle de la bouche même de Karl, miss Clary manifesta un grand désespoir.

« Oh! disait-elle, je suis perdue! Cette rencontre dont je suis la cause va me livrer aux commentaires de Naples entier. »

Karl la rassura bientôt en lui expliquant les conditions du duel.

Alors commença une scène d'effusion qui prenait une immense portée chez cette femme habituellement retenue, froide même dans l'expression extérieure de ses sentiments, et qui la transfigurait pour ainsi dire aux yeux de son amant.

Les moindres aveux sortis de ses lèvres avaient une importance exceptionnelle. Cette fière et dédaigneuse Anglaise, descendant tout à coup des hauteurs de l'Olympe où Karl l'avait adorée comme une déesse, pour tomber dans ses bras avec toutes les délicieuses faiblesses d'une mortelle passionnée, eût certainement fasciné un homme plus expéri-

menté et moins impressionnable que ne l'était Hermann. Pendant de longues heures, pâlissant déjà à l'idée d'une mort possible, elle lui parla du danger qu'il affrontait pour elle; elle changea cette provocation si naturelle de fiancé amoureux en un sublime dévouement, le supplia de renoncer à ce duel où sa vie à elle était en jeu puisqu'il exposait la sienne, ajoutant toutefois qu'elle serait heureuse de mourir pour lui, et qu'il n'y avait point de sacrifice au monde dont elle ne fût capable pour l'homme qu'elle aimait, dont elle devait bientôt porter le nom.

« Karl, s'écriait-elle avec enthousiasme, avec une sorte d'extase presque religieuse, je vous devrai donc tout! Je vous devrai de connaître l'amour vrai, pur, saint; je vous devrai le repos de ma vie entière; je vous devrai une réputation à laquelle je tiens surtout à cause de vous. Que m'importaient les calomnies du comte? Ma conscience m'était une égide toute puissante; je me serais courbée, pleine de résignation, devant l'opinion, j'aurais relevé haut le front en face de moi-même et de Dieu. Je n'ai craint le comte que le jour où je vous ai aimé; ce jour-là le comte s'est dressé entre nous deux comme l'image de notre séparation éternelle. Oh! de ce jour-là je lui ai voué une haine profonde. Je pouvais lui pardonner le guet-apens qu'il m'avait tendu; je pouvais lui pardonner les pleurs in-

nocents de la jeune fille, et mes douleurs, et mes remords; mais lui pardonner de nous arracher l'un à l'autre, c'était au-dessus de mes forces. Vous m'aimez, et vous comprenez, et vous éprouvez ce que j'éprouve. »

Cette longue scène de passion, si pleine de charme et de révélations, qui dévoilait, sous la femme dont son cœur était rempli, une autre femme d'une beauté différente et plus éclatante encore, produisit sur Karl l'effet que produit le hatchich : une ivresse véritable et complète répandait dans son cerveau amolli les hallucinations les plus étranges, les désirs les plus insensés; ses idées prenaient une activité fébrile; il se croyait, pour mériter l'amour de miss Clary, capable des actes les plus violents, les plus impossibles. Il regrettait de n'avoir, le lendemain, qu'un homme à combattre; il n'eût pas reculé devant une armée, il n'eût pas reculé devant un crime peut-être ! pourvu, cependant, qu'on le lui présentât tout préparé et qu'on ne commît pas l'imprudence de le prévenir à l'avance.

Dans cette disposition d'esprit où elle avait amené son défenseur, elle n'eut pas de peine à obtenir une nouvelle concession, bien légère du reste, et qui était encore une preuve d'amour. Elle demanda à assister à ce duel; elle avait prévu toutes les objections, elle les avait toutes levées : elle prendrait un long manteau d'homme; un chapeau à larges bords

dissimulerait son visage, et, pendant la lutte, elle garderait son cheval et celui d'Hermann à une aussi grande distance qu'il le jugerait convenable. Ne fallait-il pas qu'elle fût là? Sa présence lui porterait bonheur, ses vœux ardents le rendraient vainqueur; s'il succombait, elle serait là pour recevoir son dernier soupir, pour lui donner le premier, l'unique baiser de l'épouse, et, Dieu exaucerait sa prière, pour mourir enfin à ses côtés.

Elle se serait jetée à ses pieds si Karl avait refusé, et Karl serait mille fois mort plutôt que de voir à genoux celle qu'il osait à peine espérer de peur de la profaner. D'ailleurs il pensait qu'il serait superbe sur le terrain, l'épée à la main, et il n'était pas homme à prodiguer sa beauté aux étoiles.

Le jour rougissait à peine les hautes cimes des arbres élevés lorsque, le lendemain, Karl, le comte et miss Clary arrivèrent au lieu du rendez-vous. Miss Clary entièrement méconnaissable, surtout à la clarté un peu indécise qui précède l'apparition du soleil au-dessus de l'horizon, resta en arrière, tenant d'une main la bride des chevaux, de l'autre une élégante cravache à pomme d'ivoire finement ciselée.

Le comte jeta un coup d'œil assez étonné sur ce tiers inattendu et regarda Karl.

« C'est mon domestique, répondit ce dernier avec un embarras visible.

— Je n'ai pas amené le mien, » observa froidement Cesari.

A cette leçon méritée, que les circonstances allaient rendre sanglante, Karl pâlit, et, pour couper court à une discussion qui le gênait, rejetant son manteau à ses pieds, il mit l'épée à la main. Le comte imita ce mouvement, et, après le salut d'usage, les deux adversaires engagèrent le fer.

L'expression qui animait leurs deux figures offrait un contraste frappant. A la manière dont il se mit en garde, on voyait que le comte, en repos avec sa conscience, avait la conviction de remplir un droit et peut-être un devoir généreux, puisqu'il se taisait quand la dénonciation lui était si commode et si facile.

Karl, au contraire, pâle, le regard brillant, la bouche contractée, sans manquer d'une sorte de beauté saisissante, avait quelque chose de plus tourmenté et de moins résolu, de plus violent et de moins énergique.

La lutte commença. Les forces étaient à peu près égales de chaque côté. S'il y avait plus de sang-froid dans le jeu du comte, il y avait plus d'imprévu dans celui de Karl. Pendant quelques minutes ils se tâtèrent sans pouvoir porter un coup sérieux. Enfin, l'impatience le gagnant, Karl fit un faux mouvement, et le fleuret de son adversaire le blessa auprès de l'épaule. La blessure n'était pas grave,

quoique le sang coulât. A cette vue, Hermann éprouva un mouvement de fureur, et, précipitant son attaque avec une ardeur inouïe, frappa le comte légèrement, mais en pleine poitrine.

D'un commun accord les combattants abaissèrent leurs armes pour reprendre haleine. La sueur ruisselait de leurs fronts, et tous deux perdaient abondamment leur sang, sans être toutefois hors d'état de continuer le duel.

Karl jeta instinctivement un coup d'œil du côté où il avait laissé miss Clary : elle s'était considérablement rapprochée du lieu du combat, mais de telle façon qu'elle se trouvait un peu en arrière du comte et restait visible pour Karl seul. D'un bond elle pouvait être entre eux et les séparer. Elle garda son immobilité, tenant toujours la cravache qui tremblait imperceptiblement dans sa main.

« Êtes-vous satisfait, monsieur? demanda le comte d'une voix calme.

— Non, monsieur, répondit Karl qui sentait peser sur lui le regard de miss Clary. »

Le combat recommença.

A la première passe, Karl vit qu'il était perdu, à moins que le ciel n'accomplît un miracle en sa faveur. Pendant cette minute de repos forcé, son bras blessé s'était engourdi, et chaque mouvement lui causait une douleur intolérable. Le comte, au con-

traire, frappé en plein corps, avait conservé toute la souplesse de ses membres.

La catastrophe n'était pas douteuse et ne se fit pas attendre. L'épée de Karl vacillait dans sa main roidie, déjà celle de Cesari effleurait sa poitrine, quand tout à coup cette épée décrivit un cercle et sauta en l'air, pendant que celle de Karl, tendue au hasard, traversait le comte de part en part.

Voici ce qui venait de se passer. Miss Clary voyant la perte de son défenseur assurée, et comprenant qu'il ne pouvait plus échapper à la mort, avait, d'un coup rapide du pommeau de sa cravache, détourné l'arme victorieuse. Cesari n'ayant pu retenir assez tôt son élan s'était enferré lui-même.

« Trahison! murmura le comte, qui tomba sur un genou. Assassin! ajouta-t-il en se tournant vers Karl qui restait immobile et pétrifié, les yeux hagards, les cheveux collés aux tempes.

— S'il survit, s'il parle, lui dit miss Clary d'une voix sourde, vous êtes déshonoré, et je suis perdue! »

Karl entendit un seul mot : déshonoré! Et le comte, une seconde fois frappé, s'affaissa le visage contre terre.

II

Après le meurtre du comte Cesari, Karl et miss Clary quittèrent en toute hâte l'Italie, et vinrent se réfugier en Espagne, où un pauvre prêtre les maria dans une église de village. Pendant une année environ, ils parcoururent la Péninsule; puis, las de cette vie errante, ils se rendirent à Paris et enfin achetèrent un petit château gothique situé sur la crête des rochers qui dominent le Clain, à quelques kilomètres de P....

La femme de Karl avait en partie réalisé les rêves de miss Clary, et tout semblait céder à ses désirs. Que lui manquait-il, en effet? Le passé ne dormait-il pas du dernier sommeil sur une plage déserte et battue des flots? Le présent, dans la personne de son mari, ne répondait-il pas à son attente? Karl se montrait tel qu'elle l'avait jugé; soumis, dompté, il obéissait aveuglément à ses ordres déguisés en caresses. Cette quantité de personnalité tout à fait indépendante de la volonté, du reste, et qui fait qu'on est *soi* au lieu d'être *un autre*, l'avait entièrement abandonné. Depuis l'assassinat du comte il n'y avait plus de Karl, son âme reposait près du corps de son adversaire ; il parlait, il riait, il rem-

plissait les actes de la vie extérieure ; on eût dit un homme vivant ; chacun s'y trompait, moins elle. Son regard plongeait dans ce fantôme, et son regard rencontrait le vide. Que lui fallait-il? un instrument, elle l'avait ; elle pouvait désormais se complaire dans sa force. Parfois cependant elle éprouvait des craintes sérieuses lorsqu'elle songeait à l'avenir. Le calme de son complice lui paraissait trop absolu; elle sentait vaguement que cet homme, criminel sans être méchant, ferait tôt ou tard un retour sur lui-même et sur le passé. Cette crise prévue, elle l'attendait avec impatience ; plus elle tardait à venir, plus Clary était inquiète; si l'amour de Karl diminuait avant que sa conscience parlât, elle comprenait combien les remords puiseraient de force dans la lassitude du mari; il lui faudrait alors lutter avec tous les désavantages contre un esclave révolté, près duquel elle serait sans prestige.

En effet, Karl se taisait parce qu'il aimait. Toujours lâche en face de lui-même et des circonstances, les premiers enivrements de sa passion satisfaite étouffaient dans son cœur jusqu'aux notions les plus simples du bien et du mal. Il était de ces hommes qui pardonnent tout à une femme tant qu'ils ont de l'amour pour elle, et qui deviennent cruels lorsque l'amour s'éteint, comme s'ils avaient hâte de prendre leur revanche, comme si la tyrannie seule

pouvait compenser l'esclavage. Il aimait de cet amour égoïste et honteux qui vit sans estime et s'inquiète peu de la boue qui couvre l'idole, jusqu'au moment où l'esprit dégoûté de l'idole aperçoit enfin ses laideurs, lui en donne même d'imaginaires, pour racheter une illusion volontaire et prolongée.

Clary avait donc raison de trembler et de prévoir un réveil de cette âme engourdie ; elle employait toutes les ressources de son esprit fécond pour rendre moins dangereux ce lendemain terrible ; elle multipliait autour de son mari les ténèbres ; elle lui faisait la vie douce, agréable ; elle évitait de le laisser livré à ses réflexions, le poursuivait, le traquait incessamment ; elle était toujours là, prête à la réplique, dirigeant ses idées vers tel ou tel point, lui parlant de leur crime souvent, afin d'y accoutumer son esprit, et le lui présentant sous le jour le plus favorable. Elle avait, il est vrai, détourné l'épée du comte ; mais pouvait-elle assister impassible au meurtre d'un homme désarmé, quand cet homme c'était lui ? Pouvait-elle avoir l'horrible courage, l'affreuse loyauté de le laisser égorger sous ses yeux ? Pour lui, s'il avait frappé, ce n'était pas comme un vulgaire assassin ; il n'avait pas songé à son propre salut dans ce moment suprême ; il n'avait cédé qu'au plus généreux des dévouements ; il l'avait vue perdue, et perdue pour lui, etc.

Karl écoutait ces discours en admirant les lèvres qui les prononçaient. S'il avait osé descendre au fond de lui-même et s'interroger avec sincérité, il se serait rappelé que ces misérables excuses, dont Clary essayait de le couvrir comme d'une cuirasse contre le remords, étaient autant de mensonges; il se serait rappelé qu'en frappant le comte il n'avait pensé qu'à sa propre réputation, gisant à terre avec son ennemi, et qu'un féroce orgueil, excité par la voix perfide d'une femme habile, avait seul guidé son bras. Mais Karl n'était ni assez perverti pour accepter tranquillement le sang versé, ni assez honnête pour en accepter franchement l'expiation; il ne voulait ni du crime ni des reproches de sa conscience; il recevait avec empressement toutes les falsifications que sa complice faisait subir à la vérité.

Pendant deux ans la jeune femme s'appliqua à river sur l'âme de ce Samson sans chevelure des chaînes qu'il ne pût briser entièrement si jamais il tentait un effort vers la liberté, vers la vérité. Toutefois, en jugeant bien le caractère de Karl, elle n'avait pas complétement prévu les conséquences fatales de ce caractère étrange. Par sa faiblesse même, Karl résistait à toute influence sérieuse et prolongée; on ne le dominait momentanément qu'à la condition de marcher devant lui dans la voie où l'entraînaient ses passions. Rien de durable ne s'imprimait forte-

ment en lui ; il échappait aux autres comme à lui-même. En écoutant sa femme pendant deux ans, c'était surtout son amour qu'il avait écouté, et il l'avait crue parce qu'elle formulait tout haut ce qu'il pensait tout bas. Un travail sourd et persistant s'accomplissait pourtant, à son insu, dans son for intérieur. A mesure que l'intensité de sa passion diminuait, sa conscience élevait la voix, et, à la faveur du calme où rentrait son esprit longtemps emporté loin du monde sur les ailes brillantes du premier amour, il comprit enfin son crime, il comprit que l'assassinat ne porte pas deux noms.

Devant cette lumière sinistre il fut pris de vertige ; il repoussa le remords, il lutta contre lui avec rage, avec désespoir ; il ne voulut pas écouter sa conscience, accepter l'expiation, se retremper au sentiment de sa honte et de son abaissement ; il ne sut pas imiter Clary, cuirasser son cœur, endurcir son âme, éteindre la dernière lueur d'honnêteté qui jusqu'alors avait éclairé ses actes : il se débattit dans le vague, tantôt affaissé sur lui-même, tantôt bondissant sous la douleur.

L'horreur qu'il s'inspirait, il la détourna sur la tête de sa complice : il se réserva la pitié. Plein de repentir, il accusa la Providence qui l'avait créé faible, il accusa le hasard qui l'avait conduit au bord de l'abîme, il accusa surtout le bras qui avait

poussé son bras en avant, il prit en haine celle qu'il avait tant aimée.

« C'est elle qui est l'auteur de tout, répétait-il. Sans elle je ne serais pas devenu coupable de fait, car ma volonté n'y fut pour rien. Cette femme a été mon mauvais ange. Malédiction sur elle ! »

Sous ses malédictions, la jeune femme se prit de plus en plus pour Karl d'une sorte d'amour égoïste et violent ; elle se passionna devant la résistance qu'elle rencontrait pour la première fois de sa vie. Repoussée, maudite par celui qui l'aimait hier d'un amour profond jusqu'à la perversité, elle s'attacha plus fortement à Karl qui la fuyait. Cet esclave, dont elle rêvait l'éternelle soumission et qu'elle eût aimé avec un peu de mépris, plus pour les services qu'il pouvait rendre que pour la valeur qu'il pouvait avoir, elle l'estima, malgré elle, de s'être révolté ; elle s'amollit presque au contact de l'horreur qu'elle inspirait, non par regret ni retour sur elle-même, mais par un résultat logique des efforts qu'elle tentait pour reconquérir son influence. Enfin elle l'aima surtout par le sentiment qu'elle eut de l'abaissement où elle avait plongé cet homme faible, mais doué de qualités brillantes ; elle l'aima parce qu'elle l'avait perdu. Elle le voyait brisé, et brisé par sa faute ; elle s'efforça de le relever à sa manière, en le faisant pire qu'il n'était, en lui donnant le courage du mal, puisque le courage du bien lui manquait.

Elle entreprenait une tâche impossible. Karl ne l'écoutait plus ; il passait ses jours et ses nuits à chercher, en dehors de lui, quelqu'un sur qui rejeter la responsabilité du crime dont le poids l'écrasait. Lui, se reconnaître coupable ! est-ce que son orgueil le lui eût permis ? Il avait beau faire cependant : plus il accusait sa femme, moins il se sentait soulagé. Il se refusait ainsi le bénéfice d'une douleur noblement acceptée et qui, à la longue, fortifie l'âme en la purifiant.

Parfois il lui prenait de violents désirs de vengeance contre celle qui était l'auteur de tous ses maux. Il aurait voulu la faire souffrir autant qu'il souffrait lui-même, il aurait voulu voir ses yeux remplis de larmes ; il eût éprouvé une sorte de soulagement cruel à l'entendre, à ses pieds, lui demandant pardon, lui demandant grâce. Il rougissait de l'amour qu'il lui avait porté, et sa vanité se révoltait lorsqu'il se rappelait la domination absolue que cette femme avait longtemps exercée sur sa volonté. Il rêvait une revanche, il rêvait de renverser leurs rôles respectifs, et de commander où il avait obéi. Le calme de Clary augmentait encore, s'il est possible, l'exécration qu'il avait fini par lui vouer. Il ressentait une humiliation profonde à ne pouvoir entamer cette âme si différente de la sienne. Non-seulement il se désespérait d'être seul à connaître les angoisses du remords,

mais encore de ne pouvoir découvrir l'endroit sensible où ses coups ouvriraient une blessure. Un jour il crut avoir trouvé ce qu'il cherchait depuis longtemps. Il se rappela les confidences de Clary, la cause du duel qui l'avait rendu criminel ; son esprit, libre de toute prévention favorable et excité par la haine, entrevit la vérité : elle avait été coupable, elle devait l'avoir été. Sur le moment, cette révélation intérieure lui causa presque de la joie. Karl s'empara de cette arme et s'en servit, inutilement encore. Il ne s'était pas trompé, cependant : cette dernière attaque fut plus cruelle à Clary que toutes les autres réunies ; toutefois, elle ne laissa pas à son mari le triomphe qu'il en espérait, et garda son apparente impassibilité. Alors seulement il s'aperçut que l'arme avait deux tranchants, et qu'en essayant de souiller sa compagne il créait en lui une nouvelle source de douleurs et d'humiliations. A mesure qu'il l'abaissait, il regrettait davantage d'avoir pu l'aimer, il en devenait plus honteux, et compromettait la seule excuse qui lui restât pour pallier sa conduite.

Un pareil état de choses ne pouvait durer longtemps. Karl en vint à confondre ses souffrances avec la personne de Clary. Il s'imagina qu'elle était à la fois son crime sous forme humaine, et la cause unique de ses remords ; que, loin d'elle, il aurait bientôt oublié un moment de malheureuse faiblesse.

Alors une douce vision illumina son âme, et il lui sembla que l'avenir était encore à lui s'il savait s'en emparer. Il se vit libre, loin de Clary qui lui rappelait éternellement sa faute ; il se vit jeune et riche, reprenant son existence brusquement arrêtée le jour où il avait connu sa femme, retournant dans le monde, s'enivrant au bruit des fêtes, trouvant l'oubli dans un entourage nouveau, aimant, aimé enfin !

C'en était trop pour Karl : du moment où il entrevoyait la promesse fugitive et lointaine d'un plaisir, du moment où naissait dans son cœur l'apparence d'un désir, cette promesse l'éblouissait, ce désir le dévorait, la fièvre s'emparait de son cerveau, et il s'élançait sans réflexion, sans volonté presque, dans la direction où l'appelait le mirage trompeur.

Un matin Clary, en se réveillant, trouva une lettre sur son lit. Au premier regard elle reconnut l'écriture de son mari. Un tremblement nerveux agita sa main ; elle hésita, elle craignait d'ouvrir cette lettre. Cette lettre, venant de Karl, ne pouvait présager qu'un grand malheur pour tous deux.

« Il s'est tué, peut-être ! » pensa-t-elle d'abord ; puis elle sourit d'un sourire mauvais.

« Non, reprit-elle, Karl ne se tuera pas. Allons, voyons ; est-ce que je deviendrais lâche ? »

Elle brisa le cachet. Dans cette lettre il lui disait

ce que nous avons déjà dit nous-même en dépeignant l'état de son esprit. Il l'accusait de tout, la rendait responsable de ce qu'elle avait fait et voulu, et de ce qu'il avait accompli ; il lui reprochait, par avance, le mal qu'il pourrait commettre pendant le reste de son existence. Il ajoutait qu'il la fuyait comme on fuit la tentation lorsqu'on se sent faible, comme on fuit le sommeil lorsqu'il n'amène à sa suite que d'horribles cauchemars ; qu'il avait assez souffert par sa faute à elle ; que sa vue lui rappelait le sang versé ; qu'il était jeune et plein de forces : qu'il voulait oublier et vivre.

Il terminait ainsi :

« Apprenez à être veuve, j'essayerai d'être libre : nous sommes morts l'un à l'autre. Adieu. »

Deux fois Clary relut cette lettre, puis elle resta longtemps immobile et pensive.

Karl se trompait en la supposant complétement insensible et parfaitement calme. S'il avait pu lire au fond de son cœur, il y aurait vu non pas le remords, non pas ce désespoir qu'inspire la conscience lorsqu'elle vient enfin éclairer sous nos yeux nos propres actions, mais déjà une profonde déception. Cette vie n'était pas la vie qu'avait rêvée Clary. Ces luttes, puis cet abandon subit, puis la solitude et le silence, tout cela était bien loin et bien différent de l'avenir que s'était bâti la femme ambitieuse, avide de pouvoir et d'éclat.

III

En quittant sa complice, Karl crut, comme il le disait lui-même, qu'il allait trouver l'oubli, le repos, le calme. En tout cas, il échappait à la vue d'une femme désormais odieuse pour lui et à laquelle il attribuait une influence profonde, qui existait, il est vrai, mais dont il augmentait encore les effets. Ses premiers jours de liberté ne trompèrent pas son espoir ; il sentait un *mieux* évident. Malheureusement il ne comprit pas que ce mieux provenait surtout du déploiement de force auquel il s'était livré. Une résolution énergique, quelle qu'elle soit, amène à sa suite un soulagement inévitable, bienfaisant. C'était une leçon, il ne sut pas en profiter. Il se félicita de son acte; il ne songea pas à étendre ce procédé, à l'appliquer à sa vie entière. Par nature, il devait toujours prendre ses désirs pour des sentiments, et sa complaisance envers eux pour de l'énergie.

En recouvrant une santé factice, Karl s'aperçut aussitôt que sa jeunesse renaissait en lui, qu'il n'était pas mort, ainsi qu'il l'avait supposé, et que son âme avait encore un sourire pour toutes les joies de l'existence.

Dès qu'il se crut assez éloigné de P.... pour ne plus craindre de poursuite, il se lança dans le monde sous un faux nom. Soirées, bals, intrigues, spectacles, courses de chevaux, émotions de la chasse et du jeu, il goûta à tout; tout ce qui s'achète, il l'acheta.

Il était beau, avons-nous dit, aimable et séduisant comme toutes les natures *complexes;* aussi les succès ne lui firent-ils pas défaut. Ce tourbillon, cette laborieuse absorption des heures de la journée lui procuraient un peu de distraction. Il lui sembla qu'il avait gravi une rude et sombre montagne, qu'il en touchait le faîte, qu'un air plus vif arrivait à ses poumons, qu'un vaste horizon s'étendait sous son regard. Mais, en rentrant chez lui, il trouvait l'ennui, le doute, le désespoir, convives insatiables et qu'il ne pouvait éloigner. Enfin, au bout de six mois, il dut constater qu'il avait obtenu la fatigue et non le repos, la lassitude et non l'oubli. Il se voyait plus abattu que le premier jour, et plus désespéré, puisqu'il perdait une nouvelle illusion: la foi en sa guérison. Sa tentative n'avait pas été couronnée de succès; à la fièvre succéda l'abattement, et il se résolut à essayer d'un régime différent.

Il se dirigea vers la Lorraine, et s'arrêta dans un petit village situé aux pieds des Vosges, à Saint-***. Pour une âme si tourmentée, si ténébreuse, cet en-

droit devait offrir de grands charmes. Un vaste rideau de montagnes vertes et brunes entoure Saint-*** de trois côtés ; c'est encore la plaine, mais quelques pas seulement et voici de sombres forêts de sapins, et de ces rochers aux flancs déchirés coule en chantant un frais ruisseau.

Ce spectacle frappa vivement Karl. N'était-ce pas ce qui convenait à cet esprit en peine, à ce voyageur déjà las au départ, oscillant toujours entre deux volontés contraires, tantôt cherchant le monde et ses lourds enivrements, tantôt aspirant au recueillement, à la contemplation muette ? Il se fixa dans le village, prit le nom de Maurice d'Ormont, et se dit un malade à qui l'air vif des Vosges était recommandé.

La société à Saint-*** n'est ni nombreuse ni brillante ; elle se compose d'un médecin et de sa famille, du notaire et du curé. Le curé est un honnête homme, le notaire passe pour un habile homme ; quant au médecin, il est universellement estimé. En moins d'une heure Karl apprit ces détails ; il apprit encore que le médecin, M. Durand, était veuf et père de deux enfants : un garçon, grand chasseur, répondant au nom de Georges ; une fille douce, aimable et charmante, qui s'appelait Marguerite. Le curé n'avait pas de gouvernante, et le notaire avait une femme dont on parlait autant que de la gouvernante que n'avait pas le curé. En somme, M. Du-

rand, son fils et sa fille, tels étaient les personnages importants de Saint-***. Karl écouta ces renseignements avec une profonde indifférence. Que lui importaient les hommes? il ne venait pas les chercher. Il commença par s'égarer au fond des bois; il se coucha à l'ombre, sur le gazon humide; il admira le chant du rossignol; il fit tout ce que font ceux qui prennent la nature *par régime.*

Au bout de quelques semaines il eut en horreur les bois, l'ombre, le gazon humide, le chant du rossignol, et il songea que, par politesse, il devait au moins aller faire une visite aux notabilités de la commune. Il commença par le curé, le curé lui montra son église. Il se rendit ensuite chez le notaire, qui lui montra sa femme. Enfin il se présenta chez le médecin, et vit sa fille Marguerite.

Le lendemain il y retourna.

Un mois s'écoula. Les couleurs lui revinrent, ses yeux retrouvèrent de l'éclat; il se surprit souriant sans savoir pourquoi. Il se tâta le pouls, il avait la fièvre; il en remercia Dieu. La fièvre, c'était sa santé à lui.

Qu'y avait-il donc chez M. Durand? M. Durand d'abord, homme d'une cinquantaine d'années, au front intelligent, au regard énergique et profond, trop énergique pour n'être pas sombre quelquefois. Sa bouche, cependant, exprimait la bonté, et nul en effet plus que lui n'était charitable. Malgré cela,

il n'appelait pas l'expansion ; il avait une certaine ride, à la rencontre du nez et des sourcils, qui vous portait à bien réfléchir avant de lui parler. On sentait un homme loyal, dévoué au besoin, mais inflexible et peut-être impitoyable s'il le fallait.

M. Durand ne pouvait guérir Karl Hermann.

Georges Durand, c'était son père à vingt ans, avec plus de passion, plus de douceur et moins de bonté. Jusqu'à présent, dans la vie, il n'avait compris que ses chiens de chasse, il n'avait observé que les mœurs des loups et des sangliers.

Cet enfant ne pouvait guérir Karl Hermann.

Marguerite Durand ne ressemblait pas à son père, ou du moins n'avait hérité de lui qu'une bonté à toute épreuve, un besoin de dévouement non dirigé par une raison forte. Dix-sept ans, de beaux cheveux châtains et bouclés, de grands yeux limpides et souriants jusque sous les larmes, une bouche fraîche, gracieuse et tendre, un menton moulé tout exprès pour elle, avec une fossette au milieu, des mains de fillette, avec des griffes pointues et roses, un joli pied en dépit des cailloux du chemin, une taille un peu mince, mais flexible, beaucoup de cœur, d'imagination et d'ignorance, voilà Marguerite Durand.

Pouvait-elle guérir Karl?

Il le désirait, il le crut. Bientôt il l'aima, comme il savait aimer, avec une sorte de violence fébrile ;

il se cramponna à cet amour en désespéré que l'onde emporte et qui se rattache à une branche penchée au bord de l'abîme. Karl ne pouvait guère ne pas aimer cette jeune fille. En effet, sur ce visage poétique il voyait s'épanouir tout ce qui lui faisait défaut. Marguerite, c'était l'innocence, la pureté, la paix profonde, sous forme humaine ; c'était, quoique le mot soit devenu presque ridicule, c'était une idylle vivante. Karl sentait la vie manquer à son cœur, il courut où la vie resplendissait. Du reste, il ne raisonna pas ses impressions ; il se laissa aller à son amour, sans réfléchir, sans songer à hier, sans songer à demain. Il n'eut aucun plan dressé à l'avance, aucun parti pris, aucune résolution ; il aima parce qu'il aimait, et tenta d'être aimé parce que cela est naturel. De temps en temps sa conscience lui disait : Mais *elle*, l'enfant innocente et calme, qu'en feras-tu, si elle t'aime ? Karl se bouchait les oreilles à deux mains, et répondait : « Elle ne m'aime pas, elle ne m'aimera pas ! Je suis un malheureux que personne ne peut aimer. » Et il courait chez le docteur.

Que Karl fût de bonne foi, qui en doute ? Il était la bonne foi personnifiée ; il serait mort plutôt que de ne pas s'écouter, et, s'écoutant, il se croyait.

Deux mois s'écoulèrent, et Karl devint l'ami de la maison ; il devint aussi l'ami de Marguerite : or l'amitié chez une jeune fille de dix-sept ans n'est ja-

mais que de l'amour. Marguerite aima donc, non comme elle était aimée, mais autant, sinon plus. Karl pourtant n'avait pas déclaré son amour : d'abord les occasions lui avaient manqué ; et puis est-il besoin de parler pour dire qu'on aime, pour voir qu'on est aimé ? Il devait maintenant suffire de la première circonstance venue pour amener enfin l'aveu réciproque, pour que la sensation mystérieuse et douce passât à l'état de fait reconnu.

Un soir, Karl trouva Marguerite seule ; la nuit commençait à tomber, et déjà la crête dentelée de la chaîne des Vosges rougissait sous les derniers rayons du soleil couchant. M. Durand, appelé auprès d'un malade éloigné, ne devait revenir que fort avant dans la nuit ; quant à Georges, il dormait par provision, car il voulait être debout vers les deux heures du matin pour aller à l'affût. Marguerite et Karl, embarrassés par ce tête-à-tête imprévu, descendirent au jardin : la jeune fille s'y croyait moins isolée. L'heure, le paysage, le silence, la voix pénétrante de Marguerite, auraient ému tout homme. C'était une soirée faite pour l'expansion, les confidences, les serrements de mains, l'amour en un mot. Marguerite, timide, rougissante et muette, marchait auprès de Karl. Ce qui faisait la rougeur de l'enfant causa l'exaltation de l'homme ; ce qui la faisait timide le rendit courageux ; elle se taisait, il fut éloquent. La situation était claire, le mo-

ment décisif, Karl encore maître de lui; il fallait partir: il resta, il parla.

Il ne fit point une déclaration d'amour, elle eût effarouché la jeune fille et Karl surtout! Voulant être loyal et respecter son devoir, il fit bien davantage: il parla de lui, de ses souffrances, de ses luttes, de son désespoir, de son impossibilité de vivre; il n'oublia que son crime et Clary. Il fut noble, touchant, dramatique, séduisant, sublime; il fut plus que tout cela, il fut *intéressant.*

Marguerite l'écouta avec entraînement, heureuse et haletante. Cet étranger, ce n'était plus un homme pour elle, c'était un drame, quelque chose de nouveau et de terrible qui la fascinait comme la vue d'un précipice sans fond. Ame simple, cœur naïf, esprit confiant, elle n'avait pas de réponse à tant de passions. Elle se perdit au milieu de ce chaos, mais elle s'y perdit avec joie. Un monde se révélait à elle, resplendissant de contrastes, chaud, animé, bouillonnant, accidenté. D'ailleurs, la passion est communicative, surtout aux natures qui n'ont pas encore chassé le premier sommeil. Elle éprouva ce qu'éprouverait un aveugle de naissance, subitement doué de la faculté de voir : elle fut éblouie, se prosterna et adora la lumière! C'était la lumière de l'incendie qui dévore et s'éteint; qu'en pouvait-elle savoir? C'était de la lumière, cela devait lui suffire.

Elle le compara à son entourage : à son père,

qu'elle ne connaissait pas, parce qu'il agissait au lieu de parler ; à son frère, qui ne valait pas encore la peine d'être connu ; au notaire, qui passait pour l'homme le plus capable de l'endroit, autrement dit, le moins honnête. En comparant elle écoutait. Enfin elle leva les yeux sur Karl qui la regardait ; les deux regards se rencontrèrent. Elle avait des larmes dans les yeux ; ceux de Karl brillaient d'un éclat extraordinaire. Le cœur de la pauvre petite battit fortement, un nuage passa devant sa vue ; elle perdit la perception des objets extérieurs ; elle ne vit plus rien, n'entendit plus rien ; son corps cependant ne la trahit pas entièrement, elle resta immobile et debout. Cela ne dura qu'un instant ; elle revint à elle. Elle s'aperçut alors que des larmes baignaient son visage, et que deux lèvres brûlaient sa main. Elle la retira et se recula instinctivement. Karl à genoux la retint.

« Marguerite, lui disait-il, Marguerite, ne me fuyez pas, ne me repoussez pas ; j'ai tant souffert, tant pleuré, moi que la Providence a frappé, que le destin poursuit. Pour chasser les ténèbres qui m'envahissent, où je me perds, cherchant à tâtons le fil de mon existence, il suffirait d'un sourire de vous. Ne me traitez pas en maudit. Que me faut-il ? Un cœur digne du mien, une âme amie qui verse un peu de baume sur mes blessures. Ce cœur, vous le possédez, cette âme amie où j'aspire, c'est votre

âme. J'étais seul et sombre, venez près de moi, et moi, la ruine d'hier, je me relèverai fort et puissant, plein d'ardeur et d'avenir. Marguerite, je vous aime! Désormais mon sort est entre vos mains : ouvrez-les, c'est la vie ; fermez-les, c'est la mort! »

A ce discours, Marguerite n'avait point de réponse. Une langue enivrante et inconnue frappait ses oreilles ; elle ne savait comment dire *non*, ignorant comment on dit *oui*.

« Ah! par grâce, s'écria-t-elle enfin avec un geste de ravissant effroi, taisez-vous! taisez-vous! »

Puis elle s'enfuit et s'enferma dans sa chambre.

« Oh! sanglota Karl, elle est à moi, le bonheur me sourit! »

Tout à coup ses larmes se séchèrent, sa voix devint rauque dans son gosier, et ses poings se crispèrent.

« Malédiction! murmura-t-il anéanti. *J'avais oublié.* »

Pendant ce temps, Marguerite, étendue sur son lit de pensionnaire en vacances, répétait comme une folle :

« Il m'aime! Il m'aime! »

Hélas!

Ensuite elle pleura sur Karl. Karl aussi à la même heure pleurait sur lui-même. Personne ne pleura sur elle.

IV

A la suite de cette scène, Karl comprit la situation et les rudes devoirs qu'elle lui imposait. Un instant il fut à la hauteur des circonstances, il se résolut à ne plus revoir Marguerite. Cette naissante idée de sacrifice prouve qu'enfin il connaissait le véritable amour. Il se rappelait qu'il n'était plus libre, que son amour était impossible; il entrevoyait vaguement Marguerite brisée, et brisée par lui : cette vision lui fit mal.

« Je ne veux pas sa perte, » s'écria-t-il avec force.

Voulait-il donc assassiner le comte lorsqu'il se rendit sur le terrain pour un duel à mort?

Au bout de trois jours, le docteur étonné de ne plus le voir venir à ses heures habituelles, se présenta chez lui, craignant qu'il ne fût malade. Karl le reçut à bras ouverts : cette visite le relevait de sa consigne. Le docteur se montra cordial. Ils causèrent longuement. Karl s'excusa de son absence : il avait eu la migraine. Le docteur lui fit observer que les malades sont toujours bien reçus chez un médecin.

« Ma fille est très-souffrante, ajouta-t-il.

— Vraiment! s'écria Karl, joyeux sans le savoir de cette nouvelle.

— Oui, et sa souffrance m'inquiète vivement; tout est dangereux chez elle, un rien la tuerait, j'en suis sûr. Elle tient de sa mère une délicatesse de cœur, une sensibilité nerveuse, une sorte d'aspiration idéale, qui tôt ou tard usent le corps. Pauvre enfant! elle ne pourra vivre qu'à force de bonheur. »

Karl surprit avec étonnement une larme furtive dans l'œil du père.

« Alors elle vivra longtemps, dit-il avec émotion, car elle a autour d'elle tous les éléments du bonheur.

— Jusqu'à présent elle les a eus tous; mais elle a dix-sept ans. Bientôt je ne serai plus le dispensateur de son bien-être et de sa joie, bientôt il me faudra confier ce fardeau précieux à des mains étrangères. Si elles allaient briser ma fleur. Malheur à celui-là qui ne saurait comprendre ni ménager mon enfant! »

Les yeux du docteur prirent en ce moment leur expression de sombre dureté.

« Vous saurez choisir, balbutia Karl troublé.

— Du reste, continua M. Durand, j'ai tort de vous parler ainsi; vous êtes jeune et l'avenir vous sourit. Ma fille est ma dernière affection; si je la perds, on pourra venir frapper sur ma poitrine, elle sonnera le creux.

— Vous sauverez votre fille, docteur, murmura Karl en faisant un violent effort sur lui-même.

— Dieu le sait. »

Il y eut un silence.

Le docteur se leva et tendit la main à Karl.

« Ainsi, lui dit-il, je compte vous voir. Plus de mauvais prétextes, et à ce soir.

— A ce soir, répondit Karl d'une voix éteinte. »

M. Durand soupçonnait vaguement l'amour de Karl et de Marguerite : l'état de sa fille, malade depuis la scène que nous connaissons, avait été une révélation pour lui. Toutefois il hésitait encore à croire ses soupçons, il aurait voulu des preuves plus certaines ; comment les obtenir ? Il n'osait interroger ni Karl ni Marguerite ; il y a des questions qu'il ne faut pas adresser trop tôt. Il n'avait pas porté de jugement sur le jeune homme, il ignorait sa valeur morale, mais il ne pouvait lui refuser un air de distinction remarquable, un esprit vif et orné, une intelligence supérieure.

Karl triomphait de lui depuis trois jours ; le quatrième le retrouva chez le docteur, amoureux, irrésolu, se laissant aller à la pente des événements.

Il revit Marguerite : toute sa mignonne figure était empreinte d'un air de souffrance et de fatigue qui l'embellissait, comme embellissent les premières souffrances, les premières fatigues. Les choses reprirent leur train accoutumé. Ils avaient beau l'un

et l'autre s'éviter et baisser les yeux, et se taire, ils continuaient à être en communication par une sorte de courant magnétique, et sous leur gêne leur passion grandissait. Cette dernière période de demi-honnêteté chez Karl dura ce qu'elle devait durer.

Un soir, il se dit :

« J'ai fait ce que je pouvais. A l'impossible nul n'est tenu. »

Il se rapprocha de Marguerite, et Marguerite ne s'éloigna pas de Karl. A la première soirée succéda une seconde soirée ; à la seconde une troisième. Une fois Karl ayant dit : « Je vous aime, m'aimez vous ? » la jeune fille soupira un *oui* que Karl seul entendit.

Quant au docteur, observateur attentif et témoin intéressé de la longue retenue de Karl, il fermait les yeux ; il prit pour de la délicatesse le cri mal étouffé d'une conscience timorée.

« Elle sera heureuse ! se disait-il.

— Parlez à mon père, disait Marguerite.

— Demain ! répondait Karl. »

Il reculait toujours l'heure fatale, et la sentait proche. Sa position devenait atroce. Il se voyait arrivé à un de ces moments terribles où il faut prendre une résolution suprême : il lui fallait ou partir, et il en cherchait en vain la force, ou amener la chute de Marguerite et fuir avec elle, et il repoussait cette idée qui, malgré lui, l'attirait invinciblement.

Tandis que cette lutte dévorait l'âme de son hé-

ros, Marguerite s'abandonnait doucement aux dangereuses ivresses de son amour. Avec ce tact féminin qui n'exclut pas la naïveté, elle avait presque deviné la prudente et tacite complicité de son père. Cette supposition, qu'elle se hâta de changer en certitude et dont elle augmenta les conséquences, la rendit plus confiante et diminua sa timidité. Du reste, elle n'entrevoyait pas le danger; pouvait-elle même y songer? Karl était plus qu'un homme; elle le sanctifiait de toute sa sainteté à elle. Aussi fit-elle peu de résistance à Karl quand il lui proposa de profiter d'une absence de M. Durand pour aller seuls s'égarer dans la forêt voisine.

« Tout près de la maison de ton père, disait-il; là, derrière l'église qui s'élève sur la colline.

— Quand il fera bien nuit, nous irons y prier ensemble, ajouta Marguerite; nous demanderons à Dieu sa bénédiction, n'est-ce pas? Le lendemain, alors, je l'exige, tu demanderas à mon père notre bonheur à tous deux. »

Karl promit; mais une pâleur mortelle couvrait son front, et son regard fuyait le regard de l'enfant, et sa main glacée tremblait de fièvre. Marguerite se sentait toute joyeuse à l'idée de cette partie projetée. Sortir avec lui! sortir avec mystère, en se cachant! avec lui courir et cueillir les fleurs sauvages, puis redire bien longuement ce qu'on se disait chaque soir, dans le jardin : quelle joie!

« Quand nous serons mariés, pensait-elle, nous causerons souvent de cette soirée défendue. Personne ne le saura, ce sera notre secret à tous deux. »

Au jour dit, une heure avant le coucher du soleil, Karl trouva Marguerite exacte au rendez-vous, mais triste et pensive. Elle avait une robe de jaconas, à fond blanc, et un chapeau de paille à larges bords, d'où pendaient deux brides de ruban vert. En apercevant Karl, elle ferma la porte du jardin, et courut à lui. Il faisait une chaleur étouffante; elle venait de courir, et pourtant son corps frêle tressaillait sous les frissons.

« Qu'avez-vous, Marguerite? lui demanda vivement Karl. Pour ce beau jour, je comptais sur vos sourires.

— Ils n'ont pas voulu venir, répondit-elle en cachant sa tête sur l'épaule du jeune homme. »

Karl sentit alors son agitation nerveuse.

« Voyons, encore une fois, qu'avez-vous, Marguerite?

— Si tu voulais, lui dit-elle en employant le tutoiement par une chatterie de femme qui tient à obtenir ce qu'elle désire, si tu voulais, nous renoncerions à cette promenade?

— Veux-tu donc me refuser cette première joie, Marguerite?

— Non, Maurice; mais elle m'effraye.

— Vous avez peur?

— Oui, fit-elle en rougissant.

— De moi?

— Oh! non.

— De qui donc?

— Je ne sais pas.

— Si tu ne me crains pas, Marguerite, tu n'as rien à craindre avec moi. »

En effet il l'aurait vaillamment défendue contre tous les bandits de l'univers.

Il l'entraîna, elle le suivit. Nos deux amoureux prirent des sentiers détournés pour atteindre, sans être vus, la montagne et le bois. Ils marchaient avec rapidité, ils avaient hâte d'arriver : où? et pourquoi? Ils l'ignoraient. Quand ils furent assez éloignés du village pour ne plus redouter de rencontre importune, ils se hasardèrent sur la route. Marguerite, voyant une douloureuse préoccupation empreinte sur le visage de son compagnon, crut qu'il lui gardait rancune de sa frayeur. Elle se tourna de son côté, lui fit son plus doux sourire, et lui dit :

« Regarde, Maurice, les voilà revenus. »

Karl la regarda, ses yeux se remplirent de larmes, il la baisa au front.

Marguerite regretta presque son sourire; il ne lui avait jamais baisé que la main.

Bientôt les deux jeunes gens se trouvèrent au milieu des bois, et la première contrainte ne tarda pas

à s'évanouir. A Marguerite, ces grands arbres touffus, cette petite étoile qui se lève, là-bas, derrière la montagne, cette source qui bruit sous le gazon vert, semblent autant de protecteurs. Ajoutez à cela qu'un rossignol essaye sa voix près d'eux, et que Karl n'a pas tenté de l'embrasser une seconde fois; il n'en faut pas davantage pour la rassurer. Ses sourires sont à leur poste, ses grands yeux brillent et tâchent de tout voir à la fois, Karl, le ciel, la forêt. Elle a mis un bouquet de violettes à sa ceinture, et babille.

« Marguerite, s'écria tout à coup Karl, ce silence, cette solitude, ce bonheur agitent mon sang et montent à mon cerveau. Les grandes scènes immobiles de la nature ont toujours exalté mon imagination et fait bondir mon cœur. Mes désirs s'élargissent avec l'horizon.

— Moi, tu le sais, je ne suis qu'une enfant. J'admire ta puissance, et je ne saurais l'imiter. J'ai le cœur plein de reconnaissance pour celui qui a créé ces allées sombres où l'on va s'aimer sans témoins. Cela m'amuse de voir s'envoler l'oiseau craintif, et, lorsqu'il part, je lui envoie un baiser; il me semble qu'il l'emporte avec lui bien haut, bien haut, si haut, que ma mère le reçoit.

— J'envie ses ailes, moi.

— Si tu en avais, j'en voudrais. Mais pourquoi envier les ailes de l'oiseau?

— Parce que j'envie tout ce que je n'ai pas.

— J'aime tout ce que j'ai; j'aime mon père, mon frère, nos montagnes....

— Et moi, Marguerite, pourquoi m'oublier?

— Eh bien, oui, je t'aime, Maurice, répondit la jeune fille presque avec hardiesse. Je puis le dire à toi, je l'ai dit si souvent à Dieu. »

Karl la pressa sur son cœur avec une violence qui effraya Marguerite.

« O sainte femme, tu habites un monde que j'ignore, autour duquel je suis errant, un monde que j'entrevois, où je cherche en vain à poser le pied. Oui, la Providence nous a guidés l'un vers l'autre; tu dois être mon sauveur. Tu as assez de vertu pour racheter mes fautes; tu étendras sur moi ton manteau d'innocence, et derrière toi je passerai inaperçu. Tu vas m'introduire dans ton Éden, m'initier à ce quelque chose de divin qui illumine ton âme, que je poursuis et que je ne puis atteindre. »

Marguerite se détacha de son étreinte, frémissante et fâchée.

« Vous m'avez fait mal, lui dit-elle. Dans le jardin de mon père, vous vous mettiez à genoux devant moi.

— A genoux! Oh! oui, à genoux! répéta Karl avec une sorte de délire. Je suis à genoux maintenant. Veux-tu que je sois franc? eh bien, Margue-

rite, crois-moi, tu devrais écraser ma tête sous ton pied.

— Que dites-vous là? tu veux donc mourir?

— Pour faire deux heureux, oui. »

L'exaltation de Karl était vraie. La candeur de Marguerite, sa beauté, le subjuguaient. Il avait le sentiment affreux de l'impossibilité de son amour; il voyait une victime dans celle qu'il aimait. Le remords, la pitié, la passion, le respect, le désir luttaient entre eux et le laissaient délirant et sans volonté.

« Parle-moi de toi, Marguerite, reprit Karl; parle-moi de toi longtemps, toujours. Ta voix chasse de mon cœur l'esprit du mal.

— Puisque vous le voulez, parlons de notre mariage. Demain, vous irez trouver mon père de bonne heure, n'est-ce pas? Je suis sûre qu'il connaît notre amour, qu'il l'approuve; sans cela serais-je ici? Nous nous marierons à la petite église de Saint-***. On m'y a baptisée, j'y ai fait ma première communion. Je l'aime tant, la vieille petite église de mon village! Quand je mourrai, je veux, car je mourrai avant toi, je veux que tu y fasses dire pour moi la messe des morts. D'ici là, que de beaux jours! Nous irons faire un voyage en Italie. On dit que le ciel y est d'un bleu si limpide, et qu'on y trouve des bois d'orangers en fleurs!... Mais qu'as-tu, Maurice? Tu ne me réponds pas, tu ne me regardes plus! »

Un sanglot déchirant fut la seule réponse de Karl.

« Tu pleures, ami? » s'écria la jeune fille.

Elle s'agenouilla près de lui et voulut essuyer ses larmes.

« Maurice, relève la tête. Oh! dis-moi pourquoi tu pleures devant l'avenir?

— Marguerite, reprit enfin Karl d'une voix pleine d'angoisse, Marguerite, je suis un misérable, un infâme. Dieu ne peut plus me pardonner, je sens la justice de Dieu qui s'approche.

— Que parles-tu de justice? demanda la pauvre enfant éperdue. Les criminels seuls la redoutent.

— Les criminels! Oh! oui, je suis criminel.

— Vous m'effrayez, et je ne vous comprends plus. Tu m'as fait t'aimer; est-ce donc un crime?

— Oui, c'est un crime. Va-t'en, fuis, oublie-moi. Que mon nom ne sorte plus jamais de tes lèvres.

— Fuir! oublier! s'écria la jeune fille avec une stupeur croissante. Est-ce que cela m'est possible? n'es-tu pas ce que j'ai rêvé de plus beau et de plus grand au monde? Mais ma vie t'appartient aujourd'hui. Qui donc pourrait te connaître sans t'aimer, et, t'aimant, qui donc pourrait t'oublier?

— Malheureuse enfant! répondit Karl avec un désespoir profond et vrai, chacune de tes paroles déchire mon cœur et me livre à de nouveaux re-

mords. Regarde-moi, Marguerite, tu verras sur mon front la rougeur qui couvre les fronts coupables.

— Coupable! répéta Marguerite pleine d'effroi, mais luttant encore contre les sinistres pressentiments qui commençaient à l'agiter. De quoi es-tu coupable?

— Je suis coupable d'avoir enlevé ton enfance à peine finie au doux sommeil qui la berçait; coupable d'avoir allumé dans ton sein vierge une flamme qui dévore et qui tue; coupable de t'avoir appris l'amour, quand l'amour entre nous deux ne peut être qu'un crime.

— Expliquez-vous, Maurice; vous me faites mourir.

— Marguerite, je ne puis être ton époux. Ta foi naïve, tes doux projets d'avenir m'arrachent malgré moi mon secret. Je ne suis pas méchant, je faiblis devant le mal; mais, hélas! n'est-il pas déjà trop tard?

— Tu ne m'aimes pas, sanglota Marguerite.

— Si je ne t'aimais pas, serais-je là, à tes pieds, souffrant mille morts, ne sachant à quoi me résoudre, et laissant s'échapper de mes lèvres une vérité terrible que je voudrais retenir? J'aurais dû partir; je n'ai pas pu.... Je ne prévoyais pas.... Que sais-je?... Mon Dieu, prenez pitié de nous, prenez pitié d'elle!

— Tu me rendras folle! Je sens planer sur nous

un affreux malheur. Quel est-il? je l'ignore ; mais je saurai tout braver. Parle.

— Encore une fois, Marguerite, je ne puis être ton époux. Méprise-moi, essaye de me haïr ; cela te donnera la force de m'oublier. Marguerite, je suis marié ! »

En disant ces mots, Karl couvrit son visage de ses deux mains, n'osant plus regarder celle qu'il avait perdue, il le savait maintenant, sans se sauver lui-même. La jeune fille, d'abord étourdie par cette révélation subite, tenta une dernière fois de lutter contre la vérité avec ce fanatisme sublime de l'extrême innocence qui ne peut croire ni au mal, ni au malheur. Elle écarta les deux mains de Karl et chercha dans ses yeux un espoir, un démenti.

« Marié!... Tu n'es pas marié! tu n'as pas voulu ma mort! »

Karl ne répondit pas.

« Tu étais marié, et tu m'as fait t'aimer, continua Marguerite d'une voix éteinte. S'il te fallait ma vie, ne pouvais-tu la prendre autrement?

— Marguerite! » s'écria Karl.

Marguerite ne l'entendait plus. Ses mains se détendirent, une étrange faiblesse envahit ses membres, les ténèbres l'entourèrent. Elle s'affaissa sur elle-même, puis roula sur le gazon.

« Ma mère! ma mère! » murmura-t-elle.

V

Il était minuit quand Georges et le docteur, inquiets de la longue absence de Marguerite, retrouvèrent, après plusieurs heures de recherches, l'un sa sœur, l'autre sa fille. Le père, en reconnaissant son enfant étendue sans mouvement sur le sol humide, ne poussa pas un cri; silencieux, il s'agenouilla près d'elle et interrogea d'un œil exercé les traces de la mort ou celles de la vie. Enfin il se retourna vers Georges qui sanglotait :

« Elle n'est pas morte! » lui dit-il d'une voix brève.

Ils prirent la jeune fille sur leurs bras et la ramenèrent jusqu'à son lit virginal. Sans doute l'air de cette chambre où s'écoula son enfance lui était sain, car bientôt son évanouissement cessa. Georges et M. Durand se penchèrent avidement vers la malade :

« Me reconnais-tu? » demandèrent deux voix amies.

Marguerite regarda, mais d'un regard vague et qui ne voit rien.

« Maurice! qu'est-il devenu? murmura-t-elle. On m'a pris mon fiancé.

Elle avait une fièvre cérébrale. Tout ce qu'un médecin, tout ce qu'un père peut faire, M. Durand le fit. Pendant trois jours elle eut le délire, le quatrième jour sa raison revint. Elle prit la main de son père et lui dit :

« Mon père, pardonnez-moi. Je l'aimais, il était marié, j'en meurs. Pardonnez-lui. »

Elle tendit son autre main à Georges, puis sa jolie tête retomba sur l'oreiller. Elle n'était plus.

L'enterrement fut simple et touchant. Derrière le curé, le père et le frère, toute la population de Saint-*** suivait le cercueil, et plus d'une rude figure de paysan se contractait pour retenir une larme. Les jeunes filles en blanc entouraient la bière. Le cortége gravit, sombre et recueilli, la colline que domine la vieille petite église du village. Bientôt sa modeste voûte retentit sous les lugubres accents du chant des morts. La voix du curé tremblait, et Georges sanglotait. M. Durand seul conservait sa ferme attitude.

Si Marguerite repose, fleur brisée par le premier ouragan, Karl vit, c'est-à-dire lutte et souffre. En voyant la jeune fille étendue sans mouvement à ses pieds, il la crut morte, et devint insensé pour quelques heures. Il s'enfuit à travers le bois, courant au hasard, sans savoir où il allait, ni ce qu'il voulait, ni même ce qu'il éprouvait. Il ressentait une de ces douleurs intenses dont le résultat immédiat est une

sorte d'engourdissement général qui ôte à l'esprit toute faculté de réfléchir et de faire un retour sur soi-même. Il n'avait plus la conscience de sa situation ni de ses actes; à peine avait-il la perception confuse du drame dont il venait d'être un des principaux acteurs et la cause unique. Son agitation intérieure réagissait sur son corps et le poussait en avant; il marchait rapidement sans pleurer, sans penser. Un bourdonnement intolérable remplissait ses oreilles, un cercle de fer serrait son front et ses tempes, et semblait paralyser les fonctions du cerveau. Esclave soumis de ses impressions, instrument aveugle obéissant aux circonstances, après avoir cédé au courant qui l'emportait, après avoir rendu le mal irréparable et la catastrophe inévitable, il avait eu peur de son œuvre, il avait regretté sa faiblesse, il avait voulu reculer devant l'abîme devenu trop visible pour qu'il pût le nier ou en détourner son regard. Mais il n'était plus temps, et il perdit Marguerite par son aveu tardif, comme il l'avait perdue par son silence et son oubli volontaire d'une réalité à laquelle il ne pouvait éternellement échapper. Triste conséquence de sa nature sans ressort et de sa disposition à suivre sans combat la pente des événements : l'honnêteté, quand elle se réveillait en lui, ne servait qu'à le rendre plus malheureux et ne le rendait pas meilleur. Elle ne profitait ni à lui ni aux autres, parce qu'elle était un instinct au lieu

d'être un principe. Qui sait même si cette honnêteté, toujours inutile et toujours en retard, n'était pas une dernière faiblesse ?

Cependant ce serait le calomnier que de ne pas reconnaître qu'il avait obéi, dans son entrevue avec Marguerite, au cri de sa conscience effrayée ; en entendant la jeune fille parler de leur prochain mariage comme d'un fait accompli, en la voyant bâtir sur l'avenir mille projets de frais bonheur, il avait enfin compris nettement sa part de responsabilité. Il existait un si large abîme entre ce que rêvait l'enfant et ce que l'homme savait, que toute illusion, tout compromis avec soi-même devenait impossible. Jusqu'alors il n'avait écouté que lui, il avait pu se tromper ou s'étourdir sur les suites de cet amour ; mais en l'écoutant, elle, il avait vu la vérité nue, et son cœur s'était ouvert sous l'empire d'une émotion croissante à laquelle il céda suivant l'incurable faiblesse de son caractère.

Comme dans son duel avec le comte Cesari, il avait accompli le mal, et le mal accompli lui faisait horreur. Cet homme, sans doute, valait mieux que ses actes ; toutefois celui qui ne *peut* ni ne *veut*, a-t-il vraiment une valeur morale ?

Il marcha longtemps ainsi, accablé par une douleur sourde, complétement privé de son libre arbitre. Enfin son corps, brisé par la lassitude, mit fin à cette course désordonnée, et il tomba sur le bord

d'un chemin, non pas évanoui, mais arrivé à une sorte d'état léthargiqne qui ressemblait plus à la mort qu'à la vie. Peu à peu le jour se leva, et la nature réveillée se remplit de murmures indistincts et de sons joyeux : tout devint mouvement, mélodie, parfum. Karl seul resta plongé dans sa nuit profonde, accroupi sur lui-même, la tête cachée entre ses genoux, et tremblant parfois de tout son corps ainsi qu'un enfant en faute et qui a peur. Des paysans qui passaient à cette heure matinale pour se rendre aux travaux des champs, le trouvèrent dans cette position. Frappés de son immobilité, ils s'approchèrent de lui et l'interpellèrent sans recevoir de réponse. L'un d'eux, alors, lui posant la main sur le front, souleva la tête du jeune homme ; cette tête était pâle et sans expression, des larmes jaillirent des yeux. Il cessa de soutenir la tête et la tête retomba.

On le transporta jusqu'au plus proche village, et on le déposa dans un lit d'auberge où vint le visiter un officier de santé qui desservait la commune et ses environs. Il essaya de quelques réactifs qui produisirent peu d'effet. Toutefois, la léthargie physique perdit beaucoup de son intensité ; mais si l'être instinctif se réveilla, l'être moral resta plongé dans une prostration presque absolue. En vain l'interrogeait-on ; il s'enfermait dans un silence farouche, ou jetait à ceux qui l'entouraient des regards som-

bres et défiants. On ne put même obtenir de lui les renseignements indispensables sur son nom, sa famille et son domicile. On fut obligé de fouiller ses vêtements, où l'on trouva quelques papiers. A l'aide des renseignements assez vagues qu'ils contenaient, on finit par découvrir son nom et l'adresse de sa femme, à qui on écrivit. Huit jours ne s'étaient pas écoulés que Clary arrivait en chaise de poste. A sa vue, Karl ne manifesta aucune émotion ; il l'écouta sans montrer qu'il la reconnût, et quand elle parla de l'emmener à leur habitation des bords du Clain, il n'opposa pas de résistance. Au contraire, pour la première fois depuis la scène du bois, il se leva et s'habilla sans accepter le secours ni l'aide de personne, et suivit celle qu'il appelait son mauvais ange et qui planait, en effet, sur sa vie, comme la personnification de la fatalité.

Pendant toute la durée du voyage, il n'adressa pas la parole à Clary. En revoyant les lieux qu'il avait abandonnés quelques mois auparavant, malade et désolé, mais plein de force encore et de foi dans l'avenir, il a conservé son effrayante impassibilité. Il est entré dans cette maison, il a monté l'escalier qui mène à son cabinet, s'est assis dans son fauteuil, à la place habituelle, n'a rien regardé, n'a interrogé personne. Son domestique lui a demandé comment il se portait, il a répondu :

« Très-bien, Pierre, et vous ? »

A cinq heures sonnant, il est descendu dans la salle à manger. A neuf heures, il a cependant adressé la parole à Clary :

« Ayez la bonté, lui a-t-il dit, de faire mettre un lit pour moi dans votre chambre à coucher. J'ai peur la nuit ; deux fantômes me poursuivent. »

Suivant son désir, un lit a été dressé dans l'appartement de sa femme. Au crépuscule, il s'est couché en ramenant la couverture sur son visage ; jusqu'au jour il n'a pas fait un mouvement.

Ce qui se passe chez Karl est difficile à expliquer ; il y a des phénomènes psychologiques qui échappent à l'analyse. Ce que nous pouvons seulement affirmer, c'est qu'il n'est pas fou et qu'il n'a rien oublié. D'où proviennent son calme et sa douceur, d'où provient cette absence d'amertume, cette absence de haine pour Clary, voilà ce qui ne peut guère s'exprimer par des mots. Peut-être toutes ses facultés ne lui sont pas revenues, peut-être devons-nous attribuer ce qu'il se montre à la disparition complète, chez lui, du sens moral brisé par un choc violent. Il a gardé, sans doute, le souvenir du passé ; mais il ne comprend plus bien nettement la portée des actions qui l'ont enfin conduit à l'abaissement définitif où il se trouve plongé.

Il nous produit l'effet d'un homme se survivant à lui-même et doué de mémoire, quoique devenu insensible à ses propres passions et à ses

propres douleurs. On a vu des maladies qui tuaient la sensibilité physique, pourquoi d'autres maladies ne tueraient-elles pas la sensibilité morale? Cependant nous ne voudrions pas assurer qu'il ne souffre pas, du moins dans une certaine mesure. Ses forces se sont évanouies une à une; il est arrivé à cette période dernière où la résignation absolue d'une âme qui s'abandonne et ne s'analyse plus produit des résultats presque identiques à ceux qui naissent de l'indifférence ou de l'oubli : il appartient encore à l'expiation; la fièvre elle-même du remords a disparu.

Clary, de son côté, s'est modifiée, quoique moins profondément, et surtout d'une façon moins visible. Déjà la réparation commence pour cette nature sèche et froide qui offrait si peu de prise aux tortures de l'esprit et du cœur. Pendant la longue absence de son complice, n'ayant plus la lutte quotidienne qui use, mais qui soutient, une partie de son calme l'avait abandonnée. Elle avait souffert dans son amour et dans son orgueil, et, en souffrant, elle était devenue plus facile à la souffrance. Elle portait toujours sa cuirasse d'airain, soit; mais à cette cuirasse il y avait désormais un défaut. Elle n'était plus protégée qu'à demi; toutefois, elle cachait soigneusement sa blessure et savait ne perdre son sang qu'en dedans. En retrouvant Karl dans un pauvre lit d'auberge, elle regarda sa victime avec une sorte d'effroi.

Un instant elle le revit tel qu'il était au commencement de ce récit véridique, jeune, brillant, beau, appelé peut-être à de hautes destinées, en tout cas plein d'ardeur et d'illusion, entouré d'amis, universellement estimé et envié; elle reporta son regard sur le Karl d'aujourd'hui, débris presque méconnaissable pour elle-même de celui qu'elle avait aimé.

Elle ignorait l'épisode de Marguerite; elle crut que de l'assassinat du comte provenait cette dégradation profonde de l'homme faible qu'elle avait poussé au crime ; elle eut tout à coup comme une vague intuition de la responsabilité qui pesait sur sa tête, et, pour la première fois, cette responsabilité lui fit peur. Une voix s'éleva dans sa conscience, qui lui dit qu'elle avait versé dans le cœur de cet être primitivement honnête quelques gouttes des poisons dont son cœur à elle était rempli et qu'il mourait des suites de sa pernicieuse influence.

« Voilà ce que j'en ai fait ! »

Ce cri, plus fort que sa volonté, s'échappa de ses lèvres.

Elle avait raison : tout se tient; la mort de Marguerite n'était que le dénoûment du drame commencé à Naples, le jour où Cesari succombait sous le coup qu'elle avait préparé en écoutant les impulsions de la haine et de l'orgueil.

Jusqu'alors elle avait nié sa chute; jusqu'alors elle

s'était crue invulnérable au remords; c'est que jusqu'alors elle n'avait regardé qu'elle, qui ne changeait pas. En regardant Karl, elle vit son œuvre, et devant son œuvre elle comprit avec terreur qu'elle allait se juger. Née pour agir, pour briller dans la société, elle avait espéré un des premiers rôles sur la scène du monde; elle avait cru doubler ses forces en s'associant un instrument docile qui aurait exécuté ce qu'elle avait conçu, qui aurait assumé sur lui la responsabilité de ses actes, en lui en laissant tout le bénéfice : et la voilà maintenant, jeune et belle encore, condamnée à renoncer à ses rêves, à ses projets, à ses illusions, enchaînée au chevet d'un moribond aussi insensible à ses soins que s'il était un objet inerte. Une leçon vivante s'étale nuit et jour sous ses yeux; elle s'est perdue en perdant les autres; elle a fait le désert autour d'elle. Ce qu'elle voulait, elle l'a, ses souhaits ont été exaucés : elle voulait se débarrasser du comte, il n'est plus; elle voulait le nom d'Hermann, elle le porte ; lui rendre tout amour impossible, Marguerite est morte; posséder Karl à elle seule, il est là. Et pourtant, quand elle arrive au but, elle touche le vide. Elle a cru réussir, et tout lui manque ; elle a édifié des ruines et récolté le désespoir. Sa conscience qui s'éveille lentement, ne s'est pas réveillée d'elle-même et sous l'empire du remords : qu'importe? Il a fallu qu'elle se convainquît qu'elle.

avait travaillé contre elle-même, et son remords n'est que de l'égoïsme trompé, de l'ambition déçue : qu'importe encore ? Elle souffre !

D'un autre côté, le silence, la douceur, la résignation de Karl, deviennent de jour en jour autant de tortures qui ébranlent son âme inaccoutumée aux faiblesses. Combien elle regrette les malédictions dont autrefois Karl l'accablait ! Il existait alors ; elle pouvait lutter, et, dans la lutte, on s'étourdit au bruit de ses propres paroles. La violence entretient une énergie factice, une fièvre chronique, à la faveur de laquelle on peut éviter de rentrer en soi-même.

Plus d'une fois elle eut le désir de fuir ce tête-à-tête douloureux et qui épuisait ses forces.

Mais où aller ? que devenir ? Elle se sentait rivée à Karl désormais, comme le condamné à sa chaîne.

D'ailleurs, un attrait invincible la retenait au chevet du malade. Elle se prenait à s'attendrir devant cette dissolution lente et profonde ; il naissait dans son cœur une affection étrange, et telle qu'elle pouvait se développer chez cette nature d'égoïsme et d'orgueil. Par moments, en contemplant Karl, elle aimait encore son œuvre, tout abominable qu'elle la savait ; dans cette chute, elle lisait sa puissance. Elle ne se dissimulait pas qu'elle aurait pu, non le rendre bon, mais lui faciliter le bien, tandis qu'elle lui avait imposé le mal. Elle avait énervé et cor-

rompu cette âme à qui les nobles passions n'étaient peut-être pas défendues. Cette dernière protestation de l'orgueil ne la consolait point. Au milieu de la solitude, en face de la douleur muette de son complice, elle faisait de lugubres retours sur elle-même, et peu à peu sa dureté native se fondait et tendait à disparaître. Le doute pénétrait en elle, le désespoir la gagnait, chaque heure la trouvait plus faible, mieux préparée à une sorte de remords égoïste toujours, mais véritable cependant, et assez aigu pour rendre son expiation complète.

Nous n'insisterons pas davantage sur ce drame monotone et désormais sans péripétie. Que Karl meure aujourd'hui ou demain, qu'importe? Il ne se relèvera pas; il fait déjà partie de ceux qui ne sont plus, et, comme eux, il a cessé d'appartenir à la juridiction humaine.

Quant à Clary, que nous laissons plus vivante, nous aurions encore beaucoup à en dire, et nous pourrions suivre avec intérêt la marche descendante de ce caractère heureusement exceptionnel, si cette étude ne devait pas nous entraîner trop loin de notre vrai sujet, qui était Karl Hermann.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21.



